

# L'APOTRE



LE SACRÉ-COEUR DE JÉSUS

**MAGAZINE CATHOLIQUE**  
*Lecture pour tous, jeunes et vieux.*

# SOMMAIRE

JUIN 1924

## TEXTE

### PAGES

433 — Bleus et rouges.....	ÉDOUARD-V. LAVERGNE, ptre
436 — L'eau-de-feu (Drame).....	YVON D'ARVOR
441 — Notre fête nationale.....	THOMAS POULIN
444 — Les premières habitudes.....	J. A. ( <i>La Maison</i> )
446 — Le roi, le moine et le révolutionnaire.....	
447 — La petite bohémienne.....	LOUIS D'ALSACE ( <i>L'Ami des enfants</i> )
452 — La table commune.....	A.-D. SERTILLANGES, ( <i>La Revue des Jeunes</i> )
	FERDINAND BÉLANGER
454 — Chronique littéraire : <i>Sur les Remparts</i> .....	
456 — Éphémérides canadiennes : mai 1924.....	
460 — La machine humaine : Le cancer.....	LE VIEUX DOCTEUR
462 — Radio : La terminologie du radio.....	L.-M. BOLDUC, ptre
466 — La loyauté.....	JEANNE LE FRANC
466 — Boîte aux lettres.....	JEANNE LE FRANC
467 — La Cuisine.....	( <i>La Cuisine à l'école primaire</i> )
468 — Retraite fermée et Cercle d'étude.....	Mlle BERNADETTE DUMONT
469 — La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux.....	HENRI BRUN ( <i>La Croix</i> )
471 — Pour s'amuser.....	
472 — Les livres.....	
473 — Mon crucifix ( <i>poésie</i> ).....	ERNEST DESJARDINS, S.J. ( <i>Le Messager Canadien</i> )
	MAURICE RIGAUD.
474 — Quand l'âme est droite ( <i>feuilleton</i> ).....	

## ILLUSTRATIONS

443 — Dans les Montagnes Rocheuses.....
445 — Canard prenant son vol.....
453 — Dans les plaines de l'Ouest.....
455 — Le roi de la faune canadienne.....
450 — Les auteurs canadiens à Québec.....
458 — La fête de Dollard à Québec.....
459 — La revue des cadets de Québec.....
465 — Au retour de la pêche.....
468 — Paysage.....
480 — Dans les plaines de l'Ouest.....

---

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

---

### AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

---

**Prix d'abonnement : Canada \$2.00 par année**

“ L'Apôtre ” est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME V

QUÉBEC, JUIN 1924.

No. 10

## Bleus et Rouges

**D**ANS la Province de Québec deux partis politiques se disputent la faveur populaire. En style courant les deux portent, chacun, le nom d'une couleur très voyante; ce sont les bleus et les rouges. En langage savant, ils s'appellent les conservateurs et les libéraux. A part la couleur et le nom ils ne sont guère différents; tous les deux se ressemblent par leur ardent désir d'atteindre les hauteurs du pouvoir et leurs batailles viennent de ce que les deux ne peuvent s'y tenir ensemble.

Or, il existe dans le monde une erreur très répandue et, en certains milieux, très accréditée qui s'appelle le libéralisme catholique ou si l'on aime mieux comme vient de la baptiser le Cardinal Billot, le catholicisme libéral.

De braves gens s'imaginent souvent quand on dénonce le libéralisme qu'il s'agit de leur parti politique, ce qui les empêche de lire avec calme et de comprendre.

Qui souffre le plus dans notre catholique Province, de cette "chose absurde et contradictoire que l'on est convenu d'appeler le catholicisme libéral?"

Les rouges?

Les bleus?

Je ne sais.

A d'autres de l'établir. Ce que je sais par exemple, c'est que chez les rouges, chez les bleus et en d'autres milieux le mal sévit.

"C'est la grande erreur contemporaine, écrit le Cardinal Billot, source féconde d'athéisme, d'irrégion, d'impéné, d'immoralité, et par-

dessus le marché, principale cause du gachis politique où nous enfonçons tous les jours davantage."

C'est une erreur subtile qui résiste à toutes les condamnations, qui change de nom comme un malfaiteur de travestissement, qui s'appelle au dix-neuvième siècle "libéralisme", plus tard, afin de dépister s'il était possible ses ennemis, se fait baptiser "modernisme". Elle possède l'art de s'introduire partout même dans les milieux qui, de prime abord, paraissent les mieux protégés. Elle excelle à se faire accepter en revêtant de façon très ostensible les livrées de la charité.

Aussi Sa Sainteté Pie XI dans son Encyclique *Ubi arcano Dei*, pose-t-il cette question:

"Combien sont-ils ceux qui connaissent et professent la vraie doctrine catholique dans les choses qui se rapportent aux droits du Christ Rédempteur, Seigneur sur chacun des hommes et sur tous les peuples?"

"Et ceux qui connaissent et professent cette doctrine ne se comportent pas autrement dans leurs discours, dans leurs écrits et dans toutes les manifestations de leur activité, que si les enseignements et les directions tant de fois promulguées par les Souverains Pontifes, notamment Léon XIII, Pie X, Benoît XV, avaient perdu leur force réelle ou bien étaient tombée en désuétude."

Qu'est-ce donc que le libéralisme?

Au cours du dix-neuvième siècle parut en Espagne un livre qui souleva des cris de colère dans le camp des libéraux et des acclamations enthousiastes chez les catholiques. Il portait en titre: *Le Libéralisme est un péché*. Son auteur, un savant théologien, s'appelait Don Sarda Y Salvany.

En 1888, ce volume était traduit en français par la marquise de Tristany ; ce travail revisé par l'auteur reçut son approbation.

Dans ce livre aujourd'hui trop relégué au fond des bibliothèques mais toujours actuel, l'auteur démolissait d'une main impitoyable des thèses longtemps caressées et dont s'arrangeaient bien les catholiques dégénérés que Dom Guéranger a ainsi décrit :

“ A toutes les époques, l'Église a renfermé dans son sein des demi-fidèles que l'éducation, une certaine bienséance, quelque succès d'influence et de talent, retiennent parmi les catholiques, mais que l'esprit du monde a pervertis. Ils se sont faits une Église humaine, parce que le naturalisme ayant faussé leur esprit ils sont devenus incapables de saisir l'essence surnaturelle de la véritable Église. Accoutumés aux variations de la politique, aux tours habiles à l'aide desquels les hommes d'État arrivent à maintenir un équilibre passager à travers les crises, il leur semble que l'Église, dans la déclaration même des dogmes, doit compter avec ses ennemis, qu'elle pourrait se méprendre sur l'opportunité de ses résolutions, en un mot, que sa précipitation peut attirer sur elle et sur ceux qu'elle compromettra avec elle, une défaveur funeste. “ Arbres déracinés ”, dit un apôtre, car, en effet, leurs racines ne plongent plus dans le sol qui les eût nourris et rendus féconds.”

Ainsi dénoncés ces catholiques firent une tempête de tous les diables. Ils trouvèrent pour exprimer leur mauvaise humeur un écrivain appelé Don Cel. de Pazos. Celui-ci prétendit signaler quantité d'erreurs dans le volume de Don Sarda et il le déféra à Rome.

Or, il arriva ce à quoi il ne s'attendait guère : l'aventure d'Aman et de Mardochee se répéta. La Congrégation de l'Index ayant examiné les deux volumes, celui de l'accusé Don Sarda et celui de l'accusateur Don Pazos rendit son jugement.

En son nom, le Secrétaire écrivit que non seulement la Congrégation n'a rien trouvé de repréhensible, ni de contraire à la saine doctrine dans le livre *Le Libéralisme est un péché*, mais son auteur mérite “ d'être loué parce qu'il expose et défend la saine doctrine sur le sujet dont il s'agit par des arguments solides, développés avec ordre et clarté, sans nulle attaque à qui que ce soit.”

Quant à son adversaire, il reçut ordre de retirer son bouquin parce qu'il contenait des erreurs, des affirmations risquées et des injures.

Ce volume de Don Sarda fait donc autorité. Quand on parle du libéralisme catholique, on peut donc le citer en toute sûreté de doctrine.

Or, dès la préface, je trouve que l'auteur donne comme caractéristique du libéralisme, “ chez ses partisans, d'être accommodants pour l'erreur à qui en doctrine ou en fait, ils se réjouissent de voir donner les mêmes droits qu'à la vérité.”

Ailleurs, il divise les libéraux en trois classes.

1° Les libéraux exaltés. Cette race n'est pas encore très à la mode dans notre pays. Depuis la naissance des journaux catholiques elle se tient à l'abri, attendant pour se produire que les “modérés” aient réussi à tuer ces défenseurs insupportables de la doctrine catholique.

2° Les libéraux modérés. Le portrait qu'en trace Don Sarda ne s'applique peut-être pas encore au grand nombre, mais si on veut y réfléchir on trouvera qu'il fait le fonds de certaines bonnes intentions dont quelques hommes politiques ou autres se gargarisent pour détourner l'attention de leurs résistances aux directions des Souverains Pontifes et aux désirs des évêques de leur pays.

“ Le libéral modéré ne déteste pas le Pape ; seulement il blâme certaines prétentions de la *Curie Romaine* et certaines exagérations de l'ultramontanisme qui ne cadre pas avec les idées du jour. Il aime les prêtres, surtout ceux qui sont éclairés, c'est-à-dire, ceux qui pensent comme lui à la façon moderne ; quant aux fanatiques et aux réactionnaires, il les évite et les plaint. Il va à l'Église et parfois même s'approche des sacrements ; mais sa maxime est que dans l'Église on doit vivre en chrétien, et que hors de l'Église, il convient de vivre selon le siècle où l'on est sans s'obstiner à ramer contre le courant. Il navigue ainsi entre deux eaux, meurt d'ordinaire avec un prêtre à ses côtés, et sa bibliothèque pleine de livres défendus.”

3° Cette troisième classe que Don Sarda nomme les sémi-libéraux forme en notre pays une catégorie fort nombreuse. Il s'agit ici de lire ce portrait sans se fâcher et en ne regardant que sa conscience. Ce qui importe ce n'est pas de mettre des noms au bas du portrait, c'est au contraire que les âmes réellement animées “ d'excellentes intentions” comme on a coutume de dire voient

leurs travers et pensent à s'amender. Peu de gens s'ignorent autant que les semi-libéraux. Leur inconscience touche au prodige.

“ Le catholique simplement entaché de libéralisme se reconnaît à ceci : Homme de bien et de pratiques sincèrement religieuses, il exhale néanmoins une odeur de libéralisme par tout ce qu'il écrit, tout ce qu'il dit et tient entre ses mains. Ce brave homme raisonne, parle et agit comme un libéral sans qu'il s'en doute.

“ Son fort, c'est la charité.

“ Il est la charité même.

“ De quelle horreur il est rempli pour les exagérations de la presse ultramontaine. Traiter de méchant l'homme qui répand de mauvaises idées, c'est aux yeux de ce singulier théologien pécher contre le Saint-Esprit.

“ Pour lui il n'y a que des “ égarés ”.

“ On ne doit ni résister ni combattre ; ce qu'il faut sans cesse s'efforcer de faire, c'est d'attirer. Étouffer le mal sous l'abondance du bien, c'est sa formule favorite.

“ De l'Évangile, il cite seulement les textes à saveur de sucre et de miel. Les effrayantes invectives contre le Pharisien lui font, on le dirait, l'effet de bizarreries et d'excès de langage chez le divin Sauveur. Ce qui ne l'empêche pas de s'en servir fort bien lui-même, et très durement, contre ces agaçants ultramontains qui compromettent chaque jour, par leur défaut de mesure, la cause d'une religion toute de paix et d'amour.

“ Contre eux, ce teinté de libéralisme d'ordinaire si doux, se montre acerbe et violent.

“ Contre eux, son zèle est amer, sa polémique est aigre, sa charité agressive. Il garde tous les trésors de sa tolérance et de sa charité pour les ennemis jurés de sa foi.”

Il résulte de ce tableau approuvé à Rome que les semi-libéraux ont déplacé l'objet de la véritable charité. Nous sera-t-il permis de livrer à leur méditation cette parole de saint Paul aux Galates :

“ Faisons du bien à tous mais principalement à ceux qui sont des croyants ” (VI, 9).

Et cette autre de saint Jacques :

“ Que servira-t-il à un homme de dire qu'il a la Foi, s'il n'a point les œuvres ? ”

En d'autres termes les professions de Foi sont vaines si les œuvres les contredisent.

Enfin, prenons garde qu'à la suite de l'erreur accréditée, ne tarde guère à s'installer et à triompher l'anticléricalisme. Il importe peut que l'on soit bleu ou rouge, mais il est nécessaire qu'un catholique s'inspire dans ses actes et ses paroles des enseignements de l'Église. La paix et l'union dans un pays ne sont possibles qu'à cette condition. C'est ce que le Cardinal Pie, évêque de Poitiers, établit très bien dans ce passage où il commente le rôle dogmatique de saint Hilaire, son illustre prédécesseur :

“ La paix, me dites-vous, n'allez-vous pas “ troubler la paix, troubler l'union ? ” C'est un “ beau nom que celui de la paix ; c'est aussi “ une belle chose que l'idée d'unité, mais qui “ donc ignore que, pour l'Église et pour l'Évan- “ gile, il n'y a pas d'autre unité et d'autre paix “ que l'unité et la paix de Jésus-Christ ? Mais “ lui objectait-on encore, ne savez-vous pas “ avec qui vous vous mesurez, et n'avez-vous “ pas peur ? Oui, vraiment, j'ai peur ; j'ai peur “ des dangers que court le monde ; j'ai peur “ de la terrible responsabilité qui pèserait sur “ moi, par la connivence, par la complicité de “ mon silence. J'ai peur, enfin, du jugement de “ Dieu ; j'en ai peur pour mes frères, sortis de “ la voie de la vérité ; j'en ai peur pour moi “ dont c'est le devoir de les y ramener. On “ ajoutait : Mais n'y a-t-il par des réticences “ permises, des ménagements nécessaires ? “ Hi- “ laire répondait que l'Église n'a vraiment pas “ besoin qu'on lui fasse la leçon, et qu'elle ne “ peut oublier sa mission essentielle. Or, cette “ mission, la voici : “ Ministres de la vérité il “ nous appartient de déclarer ce qui est vrai : “ *Ministros veritatis decet vera proferre.*”

N'ayons donc pas peur des affirmations doctrinales fermes : elles sont esprit et vie.

Édouard-V. LAVERGNE, ptre.

## A LA MER

Sur la plage, on s'extasie sur le calme de la mer.

“ C'est un vrai miroir, dit le papa de Lucien... une mer d'huile.”

Lucien, — qui a quatre ans, — de s'écrier :

“ Ce sont les sardines qui doivent être contentes !... ”

# L'eau-de-feu

DRAME INDIEN EN UN SEUL ACTE

PAR YVON D'ARVOR.

## PERSONNAGES

MATHAWAWA " la terreur des Blancs ", chef de la tribu.

WAKI, " le Serpent Vert ", fils aîné du chef.

LA ROBE-NOIRE, missionnaire français.

LIGHTSON, chasseur anglais.

5 GUERRIERS, autres fils de Mathawawa.

*Devise choisie: " Pugna speraque*

## DECOR

*Une hutte avec porte et fenêtre au fond ; quelques escabeaux... armes et chevelures suspendues ça et là aux parois ou à la toiture... intérieur très négligé, malpropre...*

WAKI.— *seul ; regarde un instant à la fenêtre du fond.*— Aucune ombre humaine n'apparaît encore sur la vaste plaine blanche. Au loin la forêt, avec ses pins couverts de neige, semble se confondre presque avec le ciel... Ah ! l'heureuse forêt qui abrite sûrement Mathawawa et mes frères, partis à la chasse depuis l'aurore... tandis que moi, je suis seul ici... délaissé de tous... abandonné à mon malheur... Encore, si la " Robe-Noire " était ici avec moi : il me consolerait par de douces paroles, mais hélas... je suis seul... tout seul dans cette obscure cabane aux décors funèbres... Seul au milieu de tous ces affreux et repoussants trophées... seul en présence de toutes ces parures macabres qui peuplent mon imagination d'une foule de scène d'orgies et de carnage... Oh ! l'épouvantable vision. Quelle existence que la nôtre tout de même : vivre sans repos, sans tranquillité ; toujours en danger de perdre sa vie dans les guerres d'embuscades : tuer, massacrer, scalper, incendier, voler... Quel triste idéal.— Ah ! il me tarde de voir se répandre dans nos contrées le " Règne du Christ "... la " Loi d'Amour "... qui dissiperont enfin les ténèbres qui nous cachent encore la " Vérité ".

Tiens ! des coups de feu !... Ça ne peut être que mon père et mes frères ; d'ailleurs, c'est bien l'heure du retour... Allons ! que je me mette au travail, afin qu'ils ne me trouvent pas inactif.

LIGHTSON.— Mille excuses, frère, de te déranger dans tes occupations... J'en suis tout confus !... mais auparavant permets que je te salue... et je te ferai connaître ensuite les motifs qui m'ont poussé à diriger mes pas vers ta demeure hospitalière.

WAKI.— Hospitalière... dis-tu... Ignorest-tu donc que tu es ici chez les Indiens et que tu n'es qu'un " Visage-Pâle ".

LIGHTSON.— Je le sais !... mais quel mal y a-t-il à venir frapper à ta porte pour implorer ton aide et ta pitié.

WAKI.— Aucun !... mais l'Indien déteste tant les Européens qu'il se méfie d'eux comme de la peste, et c'est souvent avec raison.

LIGHTSON.— Alors, ne trouverai-je pas grâce à tes yeux?... Serais-je donc entré ici pour mon malheur ?

WAKI.— Qui es-tu, d'où viens-tu et que veux-tu ? Réponds à mes questions et nous verrons ensuite.

LIGHTSON.— Je m'appelle Edward Lightson... Chassant dans ces superbes parages avec des amis, je me suis éloigné d'eux inconsciemment et je me suis égaré. Pendant de longues heures, j'ai marché très péniblement sur la neige sans fin... mais vaincu par la fatigue, harassé, abattu, souffrant une soif ardente... bref n'en pouvant plus, j'allais me laisser choir sur la neige, lorsque soudainement j'ai aperçu votre cabane ; et instinctivement j'y suis accouru aussitôt.

WAKI.— Prends cet escabeau, Frère Blanc, et repose-toi un moment ; mais ne t'attarde pas trop longtemps dans cette hutte, car bientôt mon père et mes frères seront de retour de la chasse.

LIGHTSON.— Que le " Grand Manitou " veille toujours sur toi et qu'il te rende heureux.

WAKI.— Non, frère ! Que le Dieu unique, l'Éternel, écarte de toi tout danger.

LIGHTSON.— Pourquoi cette pensée, ce souhait. Voudrais-tu par hasard m'épouvanter ou m'annoncer mon supplice ?

WAKI.— Loin de moi ce désir... ! mais je connais mon père. Il est terrible surtout pour les étrangers.

LIGHTSON.— Seigneur ! où suis-je venu !... Comment le nommes-tu ce père sans cœur, sans affection !

WAKI.— Mathawawa, la " Terreur des Blancs ".

LIGHTSON.— Dieu... Un tel nom n'est guère rassurant pour moi.— Et toi, quel est ton nom de guerre ?

WAKI.— Waki, " le Serpent vert ".

LIGHTSON.— Tu me fais peur... Pourquoi cette appellation qui m'effraie et non pas une autre.

WAKI.— —Parce que c'est ainsi... Je sais ramper avec presque autant de facilité que l'animal dont je porte fièrement le nom ; ce qui m'a permis de faire de nombreux exploits dans nos expéditions guerrières... Oui, frère, sans donner l'éveil à l'ennemi, j'ai parfois pénétré en rampant jusque dans leur camp et en ai remporté des indications précieuses pour le combat... Quelquefois même, je revenais, tout

dégoûtant du sang encore chaud de quelques malheureuses victimes.

LIGHTSON.— C'est horrible, ce que tu me racontes-là !

WAKI.— C'est déplorable, en effet ; mais ce sont nos vieilles mœurs plus que séculaires. Elles sont cruelles, je l'avoue, mais que veux-tu y faire ?

LIGHTSON.— C'est tout simple ; il faudrait les réformer... les épurer.

WAKI.— Ami, les us et coutumes de ton pays sont-ils sans abus ?

LIGHTSON.— En vérité, je dois dire que non ; cependant la différence est énorme entre les vôtres et les nôtres...

WAKI.— Es-tu venu me prêcher la morale ?

LIGHTSON.— Non !... Ne t'emporte pas, et changeons plutôt de conversation... Dis-moi frère, que faisais-tu ici, tout seul dans ce taudis, perdu au milieu des immensités de neige et de glace.

WAKI, *se méfiant*.— Cela peut-il t'intéresser tellement ?

LIGHTSON.— Comment donc ?

WAKI.— Je te crois sincère... Écoute donc, les paroles pleines de sagesse de "Waki, le Serpent vert", et gardes-en le secret !

LIGHTSON.— Parle, frère ; je suis tout yeux et tout oreilles.

WAKI.— Hier, vers le milieu du jour, alors qu'une bourrasque de neige et de vent sévissait sur la contrée, je causais tranquillement avec la "Robe-Noire" venue de ton pays de l'Infini... des choses célestes... Nous nous étions abrités sous les branches basses d'un vieux sapin, où nous nous étions donnés rendez-vous. Ce ministre de Dieu reconfortait mon âme... ses paroles bienveillantes et encourageantes allaient droit à mon cœur... lorsque, subitement, Mathawawa, mon père, me surprit dans mon entretien avec le "Messager de la Bonne-Nouvelle". Frémissant de rage, il se jeta sur moi, me roua de coups de pieds et de coups de poings ; il me menaça même de la lame étincelante de son coutelas... puis me donna l'ordre de regagner immédiatement la chaumière... Peu s'en fallut qu'il égorgéa mon cher catéchiste ; mais celui-ci par ses merveilleuses paroles sût désarmer le bras de mon père courroucé qui lui rendit la liberté...

Étant rentré peu après moi, Mathawawa prononça contre moi, devant tous mes frères muets de crainte et de stupeur, les plus abominables et les plus humiliantes menaces. Je dûs écouter longtemps sa voix caverneuse et tonitruante blasphémer et maudire. Toute ma vie, je garderai la vision atroce de cette épouvantable scène. Et quand mon père sentit enfin son indignation se taire, il me condamna à demeurer ici, durant trois jours entiers, sans sortir... Pour un Indien, il n'est pas de plus dure humiliation.

LIGHTSON.— Et tu te soumets ainsi, comme un esclave, aux ordres insensés d'un chef, moins père que tyran.

WAKI *hésitant*.— Après tout... c'est vrai.

LIGHTSON.— Eh bien ! veux-tu que je te fasse une proposition.

WAKI.— Laquelle ?

LIGHTSON.— Le moyen de briser tes liens et de devenir libre.

WAKI.— Comment ?... Dis toujours !

LIGHTSON.— Écoute moi bien... Je suis Anglais d'origine. Je suis né sous une bonne étoile, car j'ai réalisé une immense fortune. Je suis à présent le propriétaire du fameux cirque "Barner and Company"... Je ne désire plus rien dans ce monde ; je possède tout ce qui fait le bonheur. C'est pour cela que je me suis payé le plaisir de venir passer l'hiver dans ton beau pays, mais la saison est presque terminée, et le temps de m'en retourner en Europe est très proche... Veux-tu m'accompagner ?

WAKI, *troublé*.— Que dirait Mathawawa ?

LIGHTSON.— Il dira ce qu'il voudra... et puis, rien ne vaut la liberté... Je te promets, si tu me suis, de te rendre heureux... Tu auras pour toi la richesse, et avec celle-ci toutes sortes de plaisirs et le bien-être... Que désires-tu de plus ?... La gloire ?... Tu l'auras ! ton nom deviendra célèbre parmi les villes et les nations.

WAKI.— C'est trop beau... pour être vrai.

LIGHTSON.— Et pourtant je ne te dis que la vérité.

WAKI, *pensif*.— Hélas !... Quitter ces lieux qui me sont si chers... abandonner mes frères... s'éloigner de ces sombres forêts qui s'étendent à perte de vue... ne plus chasser à travers les profondes vallées ou sur le sommet des montagnes boisées... ne plus voir cet immense tapis de neige qui couvre notre sol une si grande partie de l'année... ne plus être célèbre parmi les guerriers de la tribu, mais leur être plutôt un sujet de honte et de déshonneur... C'est vraiment dur et pénible...

LIGHTSON.— Préfères-tu donc vivre ici dans ce taudis sans nom, loin de toute civilisation... en butte aux caprices paternels... menant une existence obscure et déprimante... jamais sûr du lendemain... vivant comme chiens et chats jusque sous le même toit.

WAKI.— Ne m'en dis pas davantage... Tu me révoltes !... Dans ton pays ce n'est donc pas le même chose ?

LIGHTSON.— Non, frère ; c'est tout différent. Nous autres Blancs, nous ne nous entretenons pas comme vous. Une guerre éternelle, sanguinaire, exécrable comme est la vôtre n'existe pas chez nous...

WAKI.— Alors c'est le rêve.

LIGHTSON.— Pas tout à fait, malgré tout... En tout cas l'homme y est libre, et nos mœurs sont plus douces, plus humaines, plus conciliantes que les vôtres. Le meurtre est interdit

et le meurtrier sévèrement puni... Le chef de famille est un père affectueux, bon, tendre... et non pas un despote insupportable.

WAKI.— Ah !... que faire ?

LIGHTSON.— Et détail qui a son importance, nous savons nous soigner comme il faut, mon ami... tiens !... Regarde ce joli flacon... Il renferme une liqueur exquise et parfumée : c'est sûrement la boisson des dieux, elle chasse les soucis et sait égayer l'esprit de e cœur. En veux-tu ?... Viens ! et bois ! c'est bon et c'est fort.

WAKI, *examinant la bouteille et hésitant*.— Ah ! qu'est-ce que ce liquide doré.

LIGHTSON.— Porte-le à tes lèvres et tu sauras.

WAKI.— Qu'il sent bon !

LIGHTSON.— Allons ! avale !... tu hésites ! Donne-moi la bouteille que je te donne l'exemple...

C'est délicieux !... Bois à ton tour et je suis certain que tu m'en redemanderas d'autre.

WAKI, *ayant bu*.— Oh ! Oh ! L'eau-de-feu ! L'eau-de-feu ! Encore !... Donnes m'en encore. J'ai soif !

LIGHTSON, *lui redonnant la bouteille*.— Pas trop !... Il ne faut pas abuser, même des bonnes choses.

WAKI, *après avoir bu*.— Que c'est bon !... que c'est bien bon !

LIGHTSON.— Es-tu décidé à venir avec moi maintenant !

WAKI.— Oui, frère, je pars avec toi... mais il ne faut pas que Mathawawa me surprenne ici avec toi. Hâtons-nous donc, le jour baisse déjà... Attends-moi et dans une minute je suis à to. *Waki sort un instant prendre un paquet et une canne.*

LIGHTSON.— Bien, mon frère. Sois courageux jusqu'au bout.

Victoire ! Victoire enfin.— J'avais promis de ramener avec moi un vrai type indien pour enrichir la collection incomplète du Cirque... et voilà que je vais ramener avec moi un véritable Indien... un fils de chef de tribu ! Ah ! la belle aubaine ! *Lightson, impatient*.— Va-t-il revenir ce gaillard de Peau-Rouge. Ces secondes d'attente me paraissent longues comme des heures... Le misérable ! s'il allait me trahir... Non ! ce serait impossible, il aime trop l'eau-de-vie... D'ailleurs le voici ! Dieu en soit loué, car je commençais à être inquiet sur mon sort.

WAKI, *apparaissant*.— Je te suis, frère !

LIGHTSON.— Bravo ! tu ne le regretteras d'ailleurs pas... A présent en route !

WAKI.— Adieu ma petite hutte... que le "Grand Manitou" te couvre toujours de sa protection : Que le "Grand Esprit", l'Éternel protège Mathawawa, et qu'Il l'éclaire, lui et tous ses fils... Adieu !... J'ai peur ! Je tremble !

LIGHTSON.— Pas de cérémonie ! Dépêches-toi, voyons. La célébrité t'attend et te sourit... et l'eau-de-feu également !

WAKI.— Ah ! oui ! L'eau-de-feu ! L'eau-de-feu ! — Adieu ! Adieu !

*Tous deux se dirigent vers la porte du fond ; celle-ci s'ouvre brusquement.*

MATHAWAWA.— Qu'est-ce donc qui se passe ici, Waki ?... Pourquoi la canne de voyage à la main ?... Pourquoi ces yeux hagards ?... Pourquoi ces membres qui tremblent... Qu'allais-tu faire, malheureux ?... Où allais-tu ?... C'est de cette façon que tu exécutes les ordres de ma volonté inflexible... tu t'en repentiras sous peu, car une telle faute ne peut être que dûrement châtiée... Allons ! au nom des mânes de nos fiers ancêtres et en présence de tous tes vaillants frères, je te somme de répondre à la dernière question que je t'adresse : "Où allais-tu ?"

WAKI.— Je... partais pour toujours !

MATHAWAWA, *irrité*.— Quoi ?... Ai-je bien compris ? tu partais ?

WAKI.— Oui, père.

MATHAWAWA.— Mais dans quel dessein... et pour quelle contrée ?

WAKI.— Pitié, père !

MATHAWAWA.— Presse-toi, ingrat ; car je sens la colère envahir mon cœur. Prends garde ; ne me cache pas tes intentions, car je lis dans ton regard ton trouble et ta culpabilité... Je veux bien croire cependant que ce projet de fuir n'est pas seulement ton œuvre, mais il faut que tu me fasses la lumière là-dessus. Il existe d'autres coupables que tu dois me faire connaître.

WAKI.— Un étranger m'a séduit... et je me disposais à m'en aller avec lui.

MATHAWAWA.— Traître ! Il n'est pas nécessaire, n'est-ce pas, que tu me livres le nom de cet imposteur : c'est, à coup sûr, la "Robe-Noire".

WAKI.— Non ! père... La Robe-Noire ne me donne pas des conseils de ce genre... bien au contraire.

MATHAWAWA.— Alors ! Qui est-ce ?... Quel est celui qui s'est accordé le droit de pénétrer ici durant mon absence ?

WAKI, *désignant l'étranger blotti dans un coin*, — Il est là.

MATHAWAWA.— Ah ! le voilà !...

LES GUERRIERS, *ensemble en brandissant leur coutelas*.— A mort ! A mort !

MATHAWAWA, *les arrêtant d'un signe*.— Pas encore, mes enfants !... L'heure de l'expiation sonnera sans tarder. Ma vengeance sera plus cruelle que jamais. Les atrocités les plus raffinées seront impuissantes cette fois à assouvir mon désir de faire souffrir.

LIGHTSON.— Ayez pitié de moi, mon frère !



MATHAWAWA.— Ne m'importune pas avec tes jérémiades... toi, qui as osé franchir le seuil de ma demeure... toi Visage-Pâle, le dernier de ta race maudite. Ah ! tu sauras ce que c'est que d'offenser un Indien... Prépare toi à mourir de la mort la plus terrible, car ta dernière heure est venue.

LIGHTSON, *tombant à genoux*.— Grâce ! Grâce !... Ne ne fais pas mourir, ô grand chef. J'ai une épouse tendrement aimée et des petits enfants qui m'attendent là-bas... loin... bien loin... dans une petite bourgade des vieux pays. Je t'en supplie, à genoux, ne brise pas ma vie.

MATHAWAWA.— Comment as-tu l'audace d'implorer ton pardon et de demander ta liberté, alors que toi-même tu cherchais à l'instant à corrompre et à me ravir celui qui fut jadis le meilleur de mes fils et le plus habile de tous les guerriers de la tribu.

LIGHTSON.— C'est vrai ! Je reconnais mon tort et je le déplore... mais ton fils te reste, il ne partira plus !...

MATHAWAWA.— Oui ! mais si je n'étais arrivé juste au moment de votre fuite à tous deux, il serait déjà loin avec toi, chenapan que tu es !... Tu mourras, je l'ai dit !

LIGHTSON.— Pitié !... Ne ne fais pas mourir.

MATHAWAWA.— Inutile ! — tout est fini pour toi.

WAKI, *à genoux à l'écart, et les mains jointes*. — Prie avec moi !

MATHAWAWA, *s'adressant à ses fils*.— Vous autres, Enfants, aiguisez la lame de vos coutelas ; et que le supplice que nous allons faire éprouver à ce lâche apaise le courroux du "Grand Manitou". — N'avais-je pas mille fois raison de vous dire et de vous répéter qu'il fallait se méfier de tous les étrangers qu'elles que fussent leurs mines... Avais-je raison ou non ?...

LES GUERRIERS, *ensemble*.— Oui, père ; vous aviez raison.

MATHAWAWA.— Eh bien ! gardez toujours cette méfiance au fond de vos cœurs. Ne fraternisez jamais avec ceux qui ne sont pas de votre race : ce sont des gens qui, la plupart du temps, viennent chez nous avec l'intention de voler nos terres fécondes et nos riches forêts... d'exploiter nos mines et, ce qui plus est, d'exterminer notre race... Ceux-là ne nous veulent que du mal. Ils viennent à nous comme le loup recouvert d'une peau de brebis, mais ne nous laissons pas tromper... Sachons lutter avec énergie, jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour nos droits et nos libertés.

GUERRIERS, *ensemble*.— Oui, pour nos droits et nos libertés !

MATHAWAWA.— Qu'as-tu à répondre à cela, Waki, l'infidèle ; car c'est ainsi qu'on te désignera désormais, jusqu'à ce que tu aies recouvré ta réhabilitation !

WAKI.— Oui ! je suis coupable. Aussi, fais de moi ce qu'il te plaira. Je suis à tes ordres.

MATHAWAWA.— Est-il possible ? — Waki, le Serpent vert, autrefois l'honneur de la tribu et à présent la honte de toute la race... Tu souffriras les tortures les plus aiguës, car il importe que tu saches qu'un chef de tribu doit se faire craindre et respecter même de ses propres fils. *S'adressant à ses fils*. — Vous ! généreux et braves enfants de la "Terreur des Blancs" emparez-vous de cet homme, et liez-le à ce poteau.

LIGHTSON.— Ne me faites pas de mal !... Grâce... Au nom de vos dieux... de tous vos manitous, épargnez-moi !

MATHAWAWA.— Tu mourras, chien !... Demain tes yeux fermés à jamais ne reverront plus la lumière bienfaisante de l'astre du jour.

LIGHTSON.— Ah ! je suis perdu.

WAKI, *s'adressant à Lightson*.— Prions ensemble, le Maître de toutes choses ! Courage, frère ; car le commandement que vient de donner mon père sera mis à exécution.

MATHAWAWA, *à ses fils*.— Faites vite... J'ai soif du sang de ce traître.

LIGHTSON.— O tigre altéré de sang humain !

MATHAWAWA.— Silence... ou je prolongerai ton supplice.

LIGHTSON.— Malédiction ! Malédiction !

MATHAWAWA.— *à ses fils*.— Maintenant, ô mes guerriers intrépides, armez-vous de vos coutelas... et placez-vous à trois pas de la victime ; ne visez pas au cœur afin que ce fourbe aventurier souffre longtemps avant d'exhaler le dernier soupir.

LIGHTSON.— Ciel !... Seigneur !... A moi !... Je ne veux pas mourir !... O ma femme, mes enfants... mes amis... ma patrie !

MATHAWAWA.— Une idée... Waki, lève-toi !

WAKI, *se levant*.— Me voici, père.

MATHAWAWA.— Reconnais-tu ta faute ?

WAKI.— Oui, père.

MATHAWAWA.— Serais-tu prêt à m'en donner une véritable preuve.

WAKI.— Oui, père.

MATHAWAWA.— Le tout-puissant Manitou soit loué, puisqu'il me rend mon fils !... Eh bien ! saisis ton couteau... Il faut que tu frappes de ta main cet ignoble espion, le plus grand ennemi des Indiens... Allons et vivement !

WAKI, *levant le bras... l'arrêtant*.— Impossible, père !

MATHAWAWA.— Quoi ?... Répète ?

WAKI.— Je ne le puis, père !

MATHAWAWA.— Mauvais fils... Explique-toi, où je plonge ma lame tranchante dans ta poitrine !

WAKI.— "Aimer et pardonner" c'est la sainte volonté du plus grand de tous les Manitous.

MATHAWAWA.— Que veux-tu dire ?

WAKI, *se découvrant la poitrine*.— Tiens !... Regardes !

MATHAWAWA, *regardant de près*.— Qu'est-ce celà ?

GUERRIERS, *regardant aussi*.— Qu'est-ce celà ?

WAKI, *gravement*.— C'est le signe du chrétien !

MATHAWAWA, *irrité par la vue du petit crucifix suspendu par une chaînette au cou de son fils*.— Ah ! monstre que tu es !... tu te laisseras donc gagner par tous les étrangers qui se présenteront à toi... Tu n'es plus digne d'être appelé " mon fils ", pas même mon esclave... Aussi tu mourras de la mort la plus ignominieuse... de la mort de ceux qui trahissent leurs frères et leur pays.— Après que cet Européen aura expié son crime... tu subiras le même sort que lui. La honte, que ta désobéissance et ta conduite ont jeté sur mon nom, doit être lavée dans ton sang.— Qu'en dites-vous, mes guerriers fidèles ?

GUERRIERS, *ensemble*.— Qu'il meurre,— puisque tel est ton désir.

WAKI.— Mon corps périras, mais mon âme vivra éternellement.

MATHAWAWA.— Il a perdu la raison pour s'exprimer de la sorte.— Allons ! prépare-toi à bien mourir.

WAKI.— Je saurai mourir comme le plus digne et le plus habile de toute la tribu ; car le " Serpent vert " est le plus brave entre tous. La mort ne m'effraie pas... au contraire je l'appelle de tous mes vœux : elle sera pour moi comme un libérateur. Aussi je chanterai jusqu'à ce que mes dernières forces m'abandonneront... je chanterai... mais... les louanges du Dieu de paix et d'amour.

MATHAWAWA.— Ne profère pas des paroles que je ne comprends pas ; sinon je serai incapable de mettre un frein à ma colère.

A l'œuvre, à présent. Il me tarde que justice soit faite.

LIGHTSON.— Grâce !... Pit é !

MATHAWAWA.— Le cœur indien n'a pas de faiblesse.

LIGHTSON.— Écoute, ô grand chef. Si tu me laisses la liberté, je te livrerai un immense monceau d'or pour ma rançon.

MATHAWAWA.— Ton or ? je n'en veux point. D'abord, tu l'as acquis malhonnêtement.

LIGHTSON.— Je te donnerai de l'eau-de-feu autant que tu en voudras, pour toi et pour tes fils.

GUERRIERS, *ensemble*.— De l'eau-de-feu ! De l'eau-de-feu !

LIGHTSON.— Oui, mes frères ! Je vous en donnerai à tous de quoi vous en contenter durant plusieurs saisons, car je suis riche... très riche... (*Silence*).

Tenez ! j'ai là dans mon sac que vous voyez étendu à terre un flacon de ce liquide mystérieux... Buvez-en une gorgée chacun, et vous vous rendrez compte de sa saveur et de sa force.

MATHAWAWA, *cherchant dans le sac en retire une bouteille et la fait voir à ses fils*.— Oh la belle bouteille... la précieuse boisson... Que ça doit être bon.

GUERRIERS, *ensemble*.— Que ça doit être bon.

MATHAWAWA, *honteux de s'être laissé tenté un moment*, Allons ! Allons ! mes enfants, laissons cela. Oserions-nous pour cette maudite liqueur nous livrer corps et âme à cet individu malfaisant. Haut les cœurs ! Pour nous débarrasser de toute autre tentation de ce genre, je m'en vais briser ce flacon ! *Il se précipite vers la porte, jette au dehors la bouteille, et revient triomphant*.

GUERRIERS, *ensemble*.— Ah !

MATHAWAWA.— Voilà qui est fait !

*A l'étranger ligoté*.— Allons, Blanc. C'est pour toi le moment de faire preuve de courage.

LIGHTSON.— Non !... Non !

MATHAWAWA.— D'un coup de " tomahawk " je vais te couper une oreille.

LIGHTSON.— Oh ! ma femme !... mes petits enfants... Pour l'amour d'eux ne me fais pas de mal.

MATHAWAWA.— Tes descendants seront tous ce que tu es toi-même.

LIGHTSON, — *murmurant des mots incohérents* — Jean... mon Jacques... mes amours.

MATHAWAWA.— Ah ! le lâche. Il tremble déjà.

LIGHTSON.— Est-ce un mauvais rêve ?

MATHAWAWA.— Silence ! Je frappe... Un... deux...

*La porte s'ouvre ; un missionnaire apparaît brandissant un crucifix*.

LA ROBE-NOIRE.— Au nom du Christ, arrêtez mes frères. Je vous apporte à tous les paroles de réconfort et de charité.— Que le divin Esprit bénisse cette demeure, ainsi que tous ceux qui l'habitent.

WAKI, *toujours agenouillé*.— Ains soit-il !

MATHAWAWA.— Que signifie tout cela ? Bonne journée, aujourd'hui. Encore un qui se présente pour la torture. Cela nous fait trois victimes à martyriser... plus qu'il en faut pour apaiser le courroux du " Grand Manitou ".

LA ROBE-NOIRE.— Mes frères !... ouvrez vos oreilles, et que personne ne m'interrompe ; car, c'est l'Éternel qui va vous parler par ma voix... Abaissez vos armes et calmez votre indignation... Celui qui manie l'épée périra par l'épée.— Vivons tous en frères. Le même sang coule dans nos veines... Notre corps à tous est le même — seule la couleur est différente.— Dieu, le Dieu des Blancs comme des Peaux-Rouges vous aime tous également. I

prêche partout et toujours le pardon et l'amour... surtout l'amour.

MATHAWAWA, *laissant tomber sa hache*.— Qu'il parle bien !

LA ROBE-NOIRE, *montrant son crucifix*.— Considérez, mes frères, ce Dieu attaché à la croix. Il est mort pour tous les hommes sans distinction, pour le riche comme pour le pauvre, pour les grands comme pour les petits, pour les Blancs comme pour les Rouges.— Lui, le Maître du ciel et de la terre, il est descendu parmi nous... a pris un corps semblable au nôtre... a souffert pour nous.

MATHAWAWA.— Tu es sincère, je le sens.— Continue, tes paroles vont droit à mon cœur.

LA ROBE-NOIRE.— Il est un peu tard pour vous expliquer toute la loi divine... mais toi, grand et noble Mathawawa, si tu veux bien me le permettre, je reviendrai de temps en temps te voir, afin de t'instruire des grandes vérités qu'il faut savoir.

MATHAWAWA.— Dorénavant ma maison te sera toujours ouverte.

WAKI, *sursautant*.— Ah ! le ciel m'a exaucé !

LA ROBE-NOIRE.— Puisque ton âme s'est attendrie au contact des paroles de la vie éternelle, et bien, Mathawawa, fais voir que tu sais oublier et pardonner... Laisse aller en paix cet homme, ton ennemi.

MATHAWAWA, *après un instant d'hésitation*.— Dél'ez-le !

LIGHTSON.— Merci ! Merci ! Je suis sauvé !

MATHAWAWA.— Reprends ton fusil et ton sac, instrument du mal ; et surtout ne reviens plus parmi nous !

LIGHTSON.— Ne craignez rien ! *Il se retire lentement, avant de disparaître*. — Merci et adieu !

LA ROBE-NOIRE.— Un chef tel que toi, Mathawawa, ne pouvait accomplir un plus magnifique geste.

MATHAWAWA.— Je ne sais ce qui se passe en moi ; mais je ne suis plus le même.

LA ROBE-NOIRE.— C'est l'heure de la grâce.

MATHAWAWA.— Tu es libre, Waki.

WAKI, *se levant*.— Mille fois merci, père. Tout à l'heure la mort m'apparaissait comme une délivrance, une victoire. Je la souhaitais de toutes mes forces ; car le sacrifice de ma vie je l'avais déjà offert à Dieu pour toi... pour obtenir du ciel ta conversion.

MATHAWAWA.— Il a écouté et exaucé ta prière, mon enfant !

WAKI.— Mais maintenant, je préfère vivre afin de te voir un jour chrétien... et d'achever moi-même l'œuvre commencée par la Robe-Noire : celle de mon initiation aux choses célestes.

MATHAWAWA.— Que Dieu en lequel tu crois, et en qui je veux croire, te bénisse, Waki.

WAKI.— Oui, père, je l'espère avec vous. Je prierai de tout mon cœur pour qu'un jour, vous, mes frères et moi, nous soyons tous chrétiens... Ah ! quel bonheur m'inonde déjà. Je vais enfin pouvoir vous aimer réellement comme on aime un père bon, tendre et généreux. *S'adressant au Missionnaire*. — Comment vous remercier, ô mon Révérend Père.

LA ROBE-NOIRE.— C'est déjà fait ! La divine lumière qui illumine vos esprits et la joie qui comble vos cœurs dépassent tout ce que vous pourriez trouver pour me faire part de votre reconnaissance.

WAKI.— J'en suis heureux, mon Révérend Père !

LA ROBE-NOIRE.— Allons, mes enfants ; tous à genoux, et rendons grâces à Dieu.

*Alors tous s'agenouillent autour du Missionnaire qui élève lentement les mains pour les bénir.*

RIDEAU.

YVON D'ARVOR.

## Notre fête nationale

**N**OUS sommes dans le mois de juin, celui de notre fête nationale : la Saint-Jean-Baptiste. Ceci n'est pas pour vous annoncer un article ronflant disant la beauté de ci, la beauté de ça ; pour vanter un courage ancien et trop souvent, aussi, passé ; pour demander du bout des lèvres l'union de tous nos efforts ou pour vanter la grâce d'une langue que nous oublions trop souvent de parler ou d'afficher. Nous n'avons pas plus l'intention de prendre partie à la querelle de ceux qui disent que nous devons nous en tenir, dans nos manifestations du 24 juin, aux discours anciens et de ceux qui croient que tous ces clichés doivent être relégués dans l'oubli pour être remplacés par quelque chose de plus vigoureux, de plus à date et de plus pratique.

Entre les deux opinions il y a certainement un terrain commun sur lequel tous peuvent se rencontrer. Les vieilles méthodes sont peut-être des reliques d'un autre âge, mais comme telles elles ont droit à notre respect et à notre vénération. Ne les boudons pas, mais donnons-leur comme compagnes les méthodes nouvelles. Nous pourrions mieux faire la transition et permettre que notre patriotisme, sous des dehors apparemment différents, soit toujours le

**Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean,**

même. L'amour du pays est quelque chose d'infini comme l'amour d'une mère. Il peut s'exprimer de mille façons différentes, mais toujours pour prouver la même chose ; jamais il n'est pris à court, toujours il est entier.

\*  
\*      \*

Depuis quelques années nous demandons que le 24 juin soit déclaré fête légale dans la province de Québec. Nous pourrions bien demander qu'il le soit dans tout le Canada et nous ne manquerions pas de logique. Par délicatesse, cependant, nous ne parlons que pour notre province.

La Saint-Jean-Baptiste est la fête nationale des Canadiens français, c'est-à-dire de ceux qui furent les premiers canadiens, qui furent longtemps les seuls canadiens et qui sont encore, quoiqu'on en dise et quoiqu'on veuille, les meilleurs canadiens, les seuls qui pensent uniquement au Canada. C'est donc passablement la fête du Canada tout entier, et la Saint-Jean-Baptiste possède au Canada un droit de priorité bien évident.

Mais passons puisque ce n'est pas une fête confédérale que nous réclamons, mais simplement une fête provinciale. Si le préjugé du dernier arrivé peut nous conseiller de ne pas nous adresser au Parlement canadien, il semble que rien ne devrait nous empêcher d'obtenir ce que nous réclamons de la Législature provinciale. La province de Québec est la seule qui ait comme devise: "je me souviens," et s'il est une chose que nous ne pouvons oublier, c'est bien, il nous semble, la fête nationale.

\*  
\*      \*

Autrefois, la fête nationale n'avait pas besoin qu'on la déclare légale. Elle l'était dans le cœur de tous les Canadiens qui la célébraient de leur mieux. Tous les hommes d'âge mur n'ont qu'à relever leurs souvenirs pour nous dire combien on savait, en ce temps-là, célébrer la Saint-Jean-Baptiste.

Aujourd'hui, nous évoluons. Plus pris de jour en jour dans le courant d'américanisation, plus pris de jour en jour dans l'étau de la grande industrie qui est étrangère par le capital et la

direction, les Canadiens français même de la province de Québec peuvent à peine célébrer leur fête nationale. Ce n'est que de peine et misère qu'ils peuvent accomplir leurs devoirs religieux du dimanche.

Il arrive donc qu'en certains endroits on célèbre la Saint-Jean-Baptiste le 24 juin, qu'en d'autres, on la célèbre avant ou après cette date, et qu'en d'autres, on ne la célèbre pas du tout. Avant bien des années, si nous ne réagissons pas, on nous aura volé notre fête nationale.

C'est pour éviter une aussi forte brèche dans nos traditions nationales que la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et d'autres associations, telles celles des Syndicats catholiques, des Voyageurs catholiques de Commerce, de la Jeunesse catholique, des sociétés mutuelles canadiennes-françaises ont réclamé et réclament une fête nationale légale.

Des conseils municipaux dont celui de Montréal ont appuyé ces démarches, la Chambre de commerce de la Métropole a fait la même chose. Le mouvement ne peut pas en rester là ; il faut qu'il soit continué jusqu'à ce qu'il ait remporté la victoire.

\*  
\*      \*

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal vient de lancer un nouvel appel à toutes les bonnes volontés. De ce document, nous extrayons ce qui suit, afin de faire mieux comprendre qu'il ne s'agit pas d'une affaire secondaire :

" Depuis plusieurs années et à deux reprises différentes, depuis deux ans, notre Société Saint-Jean-Baptiste, à son congrès général annuel auquel étaient présents les délégués de ses cinquante et quelques sections, a émis le vœu que le 24 juin soit mis au calendrier des fêtes légales dans notre province.

" Des motifs d'ordre patriotique ont toujours inspiré ces mouvements de nos sociétaires.

" En effet, nous constatons que depuis une dizaine d'années, dans plusieurs de nos centres urbains aussi bien que dans des districts ruraux, l'on est porté à s'écarter de la date du 24 juin sous prétexte que le 24, les ouvriers étant retenus à l'usine, les industries étant en pleine activité, les Canadiens français ne peuvent participer aux manifestations de leur fête nationale.

“ N'est-il pas vrai cependant qu'autrefois, l'on n'avait pas besoin d'exiger que le 24 juin soit jour férié, pour que nos compatriotes de langue française songeassent à célébrer solennellement la fête nationale ?

“ Les tendances malheureuses vers l'anglicisation des mœurs et des coutumes sont de nature à nous faire réfléchir et c'est dans le but d'inculquer davantage dans l'esprit de nos compatriotes canadiens-français le respect des traditions et coutumes de la race que nous tentons un nouvel effort dans le but d'obtenir du Gouvernement de cette province qu'il déclare fête légale le 24 juin.

“ Pour votre information, nous sommes heureux de vous dire que le conseil municipal de Montréal, à sa séance du 12 mai dernier, a passé à l'unanimité une résolution appuyant la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal dans ses démarches; la Chambre de Commerce de Montréal, à une séance générale spéciale tenue le 14 du mois dernier a concouru dans le même sens, et des résolutions nous arrivent de la Société des Artisans Canadiens-français, des

Syndicats Nationaux Catholiques et autres groupements importants sollicitant du Gouvernement le privilège bien légitime que la population française de cette province réclame.”

\*

\* \*

Si nous voulons réagir contre la tendance qui veut reléguer notre fête nationale dans les musées et les bibliothèques, si nous voulons que cette fête puisse être célébrée librement par tous les Canadiens français de la province, qu'ils travaillent à leur compte, qu'ils soient à l'emploi de compatriotes ou d'étrangers, mettons-nous résolûment à l'œuvre et donnons franchement notre appui à la Saint-Jean-Baptiste de Montréal qui a pris le mouvement en main. Tous nos conseils municipaux, nos chambres de commerce, nos sociétés diverses peuvent adopter une résolution. La voix du peuple sera entendue si elle veut se faire entendre.

THOMAS POULIN.



#### DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

Le “ Chalet ” où se retirent les touristes qui désirent passer quelques jours au sein des merveilles naturelles du lac “ Emerald ”, près de Field, dans les Montagnes Rocheuses.

# Les premières habitudes

L'ORIENTATION RELIGIEUSE DU PETIT ENFANT

**I**l y a chez le petit enfant une aptitude naturelle à croire. Ignorant tout, il a confiance en ceux qui savent pour lui ; n'ayant pas encore l'expérience du mensonge, il ne craint pas d'être trompé. Pas d'arrière-pensée ; sa crédulité est entière. Et cette tendance dépasse le monde extérieur par une sorte d'instinct, par une imagination qui savoure le merveilleux, par un cœur qui déjà a besoin d'aimer au delà de la terre, et que le baptême oriente décidément vers le surnaturel.

Un professeur athée faisait élever ses fillettes conformément à ses principes ; il n'était question ni de catéchisme ni de pieux récits, le nom de Dieu ne devait même jamais être prononcé devant elles. Développer leur intelligence au contact des choses qui les entouraient : tel était le programme auquel il convenait de se tenir, strictement. Or, un jour d'été, dans le jardin attenant à la maison, tout fleuri, tout joyeux, tout baigné de lumière, on vit les deux enfants à genoux, tournées vers le soleil, lui redisant des mots d'adoration et d'amour. Instinctivement, elles cherchaient Dieu, les pauvres petites, le Dieu qu'on leur avait refusé et dont elles avaient besoin... Relisez la Bible de Victor Hugo, une des jolies pièces des *Feuilles d'automne*, qui a bien sa part de vérité. Voyez ces trois bambins furetant dans la maison paternelle et finissant par découvrir " sur le haut d'une armoire " une vieille Bible encore parfumée d'encens. Ce livre a pour eux un charme étrange. Ce ne sont pas seulement les images qui les captivent, mais encore les récits à travers lesquels ils sentent confusément l'attraction divine... L'âme des petits, il est vrai, est béante à la foi.

Or, si la mère croit, si elle sait la valeur de la foi chrétienne dans la destinée humaine, elle doit considérer comme étant d'une importance capitale de transmettre cette foi et de la développer dans l'être qui lui est cher. Bien avant la naissance elle songera à ce grand devoir, sachant que l'enfant vit de sa vie, profite de ses bons sentiments, bénéficie de sa vertu, comme il pâtit déjà de ses fautes. Elle se dira qu'elle tient en son pouvoir une autre âme que la sienne. Elle voudra être pure, très proche de Dieu, afin de la sanctifier en se sanctifiant. Quelle émotion pour cette mère, au retour du baptême, quand elle embrassera le petit chrétien qu'on lui apportera, auquel elle aura donné doublement la vie !... Enfanter un être à la foi est une œuvre magnifique. Il s'agit de la poursuivre, suivant les moyens de la frêle créature qui ne sait encore que remuer et pleu-

rer. Croyez-le cependant, il y a d'imperceptibles échanges entre les yeux d'une mère et ceux de son fils ou de sa fille au berceau. Il n'est pas indifférent, quand elle prie, qu'elle prie devant son enfant ; qu'elle fasse joindre des menottes ignorantes : qu'elle présente à son vague regard le crucifix et les pieuses images. La grâce, d'ailleurs, préside à ces saintes insinuations. Que la Vierge, non loin du petit lit, sourie au réveil du bébé ; qu'un ange étende au-dessus de lui ses ailes protectrices... Commence-t-il à balbutier ? Qu'il apprenne à appeler Dieu : que ce lui soit un nom aussi familier que ceux de papa et maman. Encore quelques progrès... Il fait maintenant une courte prière qu'il répète soir et matin. Oh ! les invocations faites sur les genoux d'une mère, quel profond et doux souvenir !... A présent qu'il comprend un peu, on met à sa portée quelques scènes de l'Évangile, quelques histoires de l'Ancien Testament. Et l'on profite de toutes les circonstances pour le pénétrer de l'idée religieuse, aisément et suavement. Durant la promenade, si l'on passe devant une église, on entre dire bonjour au Seigneur. Commence-t-on à faire un petit ouvrage : on lui offre sa peine. Telle fête amènera tel enseignement. Pour Noël, il y aura toujours une crèche à la maison, avec des personnages, des animaux, des fleurs, tout ce qui pourra parler à l'imagination ; là, on redira pourquoi Jésus est venu sur terre. Le Jeudi-Saint, l'enfant ira visiter les reposoirs, et on lui expliquera la Passion du Sauveur. La fête du Saint Sacrement l'initiera au mystère de l'Eucharistie, et l'on fera naître en lui le désir de la communion...

Peu à peu, si l'on sait avec tact profiter des occasions, la religion aura, dès les premières années, le rôle qu'elle doit avoir : elle pénétrera toute la vie de cet enfant, comme plus tard elle doit pénétrer toute sa vie d'homme.

On retrouvera même la préoccupation religieuse dans ses jeux : il y a des petits garçons qui disent la messe, qui organisent des processions, qui prêchent avec ardeur, et des petites filles qui font faire la prière à leurs poupées, qui s'habillent en " chères Sœurs " et font de grandes inclinations...

On se rappelle le joli tableau que nous présente le fils de Racine en parlant de son père :

" Il était de tous nos jeux, et je me souviens des processions dans lesquelles mes sœurs étaient le clergé, j'étais le curé, et l'auteur d'*Athalie*, chantant avec nous, portait la croix.

Enfant, Lacordaire prêchait. Après l'office qu'il venait de célébrer, il se retournait et disait à sa bonne qui faisait souvent toute l'assistance :

— Asseyez-vous, ma Colette, le sermon va être long... Mes frères, c'est aujourd'hui la Madeleine...

Il y a quelques mois, au fond d'une propriété, j'ai retrouvé, dans l'excavation d'un vieux mur et près d'un bosquet où chantaient les rossignols, les objets d'un culte enfantin, tout ternis, tout abîmés par les années qui avaient passé dessus. On m'apprit que les deux fils de la maison s'amusaient là autrefois, qu'ils étaient à présent missionnaires et réalisaient en Afrique le rêve pieux de leur enfance. C'est une belle chose que cette éclosion de l'amour de Dieu dans de jeunes cœurs, que cette vocation qui s'éveille, fraîche et ardente, sous les grands arbres du clos paternel ! . . . Qui dira, dans une telle œuvre, la part de la première éducation ?

Il y a une pénétration religieuse du jeune âge qui est d'une incontestable importance. Elle consiste surtout, alors qu'on ne peut guère encore s'adresser à la raison, à agir sur l'imagination et la sensibilité de l'enfant, à lui donner des impressions et des habitudes avant de l'établir dans des convictions profondes par l'enseignement détaillé de la religion.

Qu'on ne dise pas que c'est faire peu de chose. Ces impressions se retrouveront dans l'homme : impérieuses ou timides, elles le suivront partout,

comme une sauvegarde ou comme un remords. Ces habitudes, prises sur les genoux d'une mère, tenteront plus tard leurs efforts sur lui, alors même qu'il se rira d'elles et qu'il n'en voudra plus.

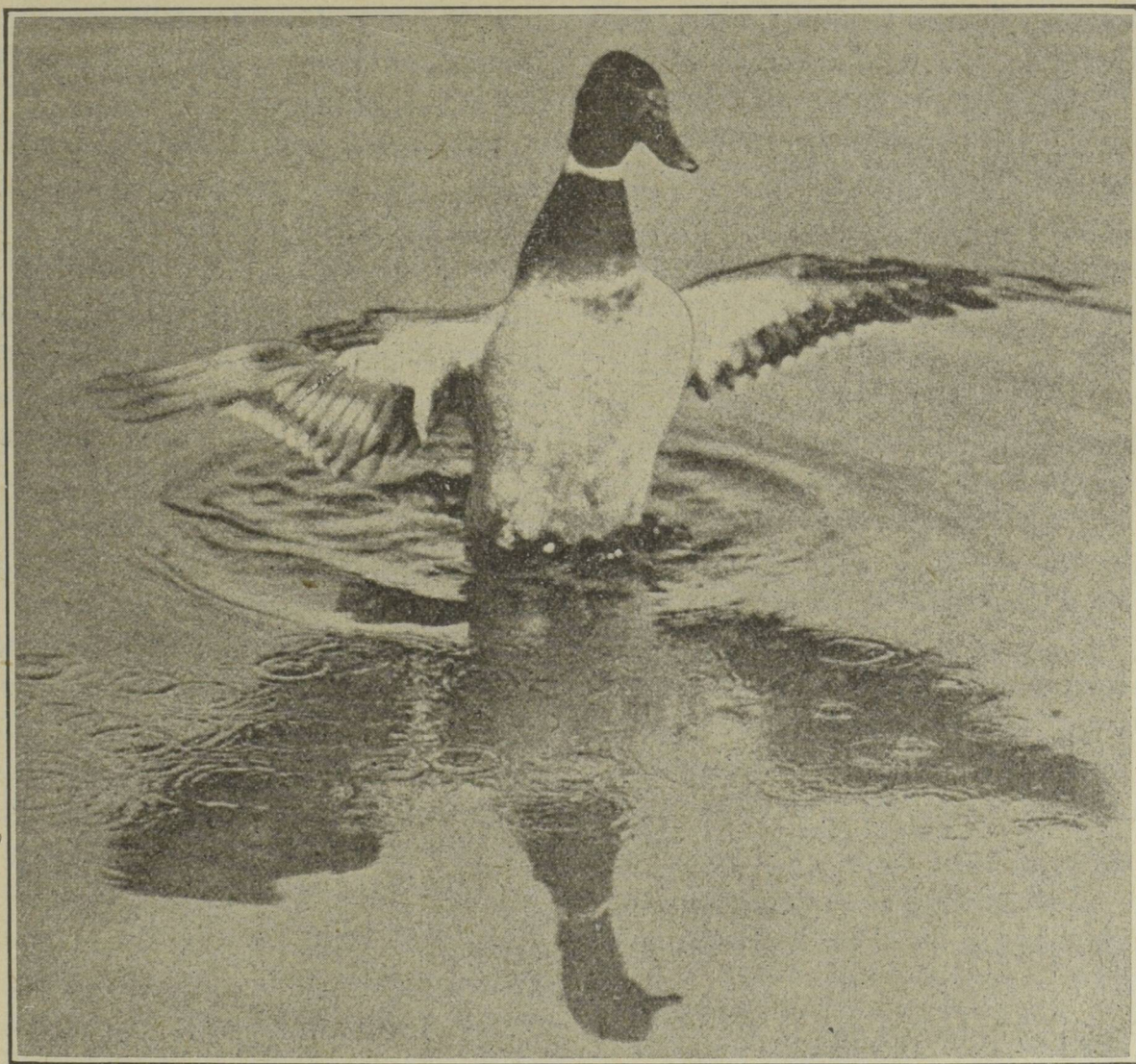
"Au fond, disait Renan, je sens que ma vie est toujours gouvernée par une foi que je n'ai plus." Sur son lit d'agonie, ce même Renan "qui avait perdu son idéal" répétait encore : "Ayez pitié de moi, Seigneur ! Ayez pitié de moi, Seigneur !" Dans ce cri de détresse, il y avait peut-être plus qu'une vague réminiscence de mots : il se peut bien qu'en un éclair il ait revécu son plus lointain passé, et qu'il y ait repris en un dernier élan son âme d'enfant et sa foi . . . Mystère . . .

En tout cas, ces impressions religieuses du jeune âge ont toujours leur influence dans le retour du pécheur comme dans la sanctification du juste.

J. A.

[*La Maison.*]

Dans les centres de tissage, tous les ouvriers qui ne tissent pas pâtissent.



CANARD PRENANT SON VOL

## *Le roi, le moine et le révolutionnaire*

**L**E Père Ludovic de Casoria, religieux Franciscain, mort en odeur de sainteté, il a une trentaine d'années, était allé trouver le roi de Naples, Ferdinand II, dont il était particulièrement estimé, avant de partir pour les missions d'Afrique. Le roi lui avait fait promettre de revenir le voir dès qu'il serait de retour, car le saint religieux allait à la recherche des petits enfants nègres qu'il voulait élever et instruire pour en faire des prêtres et des apôtres auprès des noirs.

Chemin faisant, sur le quai d'Alexandrie, en Égypte, le saint religieux avait rencontré un révolutionnaire acharné, Danieli, condamné par le roi à l'exil perpétuel.

Cet homme, aveuglé par la haine et le malheur, reconnaissant le Père, l'avait brutalement souffleté en lui criant :

— Porte cela de ma part à ton roi et ami le roi Bomba !

Le P. Ludovic s'éloigna doucement sans changer de visage, comme s'il n'avait rien senti, rien entendu ; il fit, avec la grâce de Dieu, une abondante récolte de négrillons, et quand il revint à Naples, huit mois plus tard, il se rendit tout droit, accompagné de ses petits nègres, au palais où Ferdinand l'attendait avec toute la famille royale.

Le monarque fit un pas vers lui, les bras ouverts pour l'embrasser. Mais le Père, qui méditait depuis huit mois sa vengeance du soufflet de Danieli, tomba à ses pieds :

— Avant toute chose, Sire, souffrez que je vous demande une grâce, la plus grande peut-être que j'aurai à demander à un homme sur la terre.

— Que te faut-il ? Parle, dit le roi. Tu vois combien je t'aime. T'ai-je jamais rien refusé ? .. Vraiment, à voir ton trouble, on dirait que tu vas me demander la moitié de mon royaume.

— C'est plus que cela, Sire... dit le Père, suffoqué par l'émotion. Ce que je vous demande, c'est la grâce de Danieli, exilé en Égypte depuis plusieurs années.

— Qui ? Danieli ! interrompit le roi dont le front se rembrunit ; cet homme qui a été condamné au bague, dont j'ai commué la peine en exil, et qui, pour toute reconnaissance, ne

cesse de conspirer contre moi ?

— C'est bien celui-là, reprit le Père, redevenu calme. Si petit, si misérable que je sois, je veux vous faire pratiquer la plus belle des vertus, le pardon des injures...

— Eh bien ! soit, dit Ferdinand, sa grâce est faite. Mais comment as-tu été amené à prendre en main une si mauvaise cause ?

L'embarras du saint homme était à son comble. Comment redire le soufflet reçu de Danieli avec la terrible commission de le transmettre au roi ?

— Sire, je ne le puis, murmura-t-il. Qu'il vous suffise de savoir que Danieli m'a rendu un grand, un très grand service.

Le roi, soupçonnant quelque mystère de vertu héroïque, n'insista pas. Il donna l'ordre d'informer officiellement Danieli que grâce entière lui était accordée par l'intervention personnelle du P. Ludovic.

Il ordonna en outre au préfet de police de lui amener le gracié dès son retour d'exil. Il était curieux de connaître de Danieli lui-même ce que le saint religieux lui avait caché. Danieli, d'abord troublé, se montra digne de ses deux bienfaiteurs, et, se jetant aux pieds du roi, il lui avoua tout.

Ferdinand, moins ému de l'injure faite à lui-même que de la grandeur d'âme du P. Ludovic, releva le criminel et lui dit :

— Tout est oublié : l'homme de Dieu m'a dicté mon devoir de chrétien. Puisque nous étions deux à l'injure, nous serons deux au pardon. Il vous a rendu votre patrie ; moi, je vous donne une pension sur ma cassette.

Danieli, au sortir du palais, courut à la recherche du P. Ludovic, et, l'ayant rencontré dans la ville, se jeta à ses pieds qu'il couvrit de baisers et de larmes. Le saint homme le releva, lui prodigua les plus douces paroles, et le serra longuement sur son cœur. Je puis dire qu'il l'y garda toujours ; de ce moment, Danieli se résolut à quitter le monde ; il entra comme simple Frère dans le couvent de la Palma, près de Naples dont le P. Ludovic était le supérieur ; il y vécut dans la pénitence sous les yeux de son bien-aimé Père ; son temps accompli, il y mourut en prédestiné.

Le roi, le moine et le criminel se montrèrent également grands : le moine par la sainteté, le roi par la clémence, le pécheur par le repentir. Rien ne grandit comme la charité chrétienne.



## La petite bohémienne

(Suite et fin.)

**I**l est inutile de vous dire, que, durant ces longues années d'étude, l'enfant n'avait jamais manqué d'aller au moins une fois par semaine, et le plus souvent deux, voir sa grand'mère Sabine à l'hospice ; c'étaient les seuls instants de joie qu'eût la pauvre vieille ; elles s'embrassaient, elles se racontaient tout ce qu'on avait fait, pensé, rêvé dans ces huit jours ; on riait, on était heureux de se retrouver l'une près de l'autre.

Quelquefois j'accompagnais Loïs, pour jouir moi-même de ce spectacle d'amour et de reconnaissance ; cela me faisait du bien.

Et puis, quand il fallait se quitter, on redevenait un peu triste ; mais on avait pris du courage, de l'espérance pour arriver à la semaine suivante, et l'on s'embrassait encore, on se promettant de ne plus attendre si longtemps.

Loïs, dans ses trois années, avait grandi ; elle était devenue charmante, et je l'aimais comme ma fille.

Nous avions aussi de longues conversations ensemble après les leçons ; des conversations gaies, quelquefois mélancoliques ; c'étaient les délasséments de nos fatigues, nos récréations.

Je m'étonnais toujours de la persistance de ses souvenirs d'enfance, remontant à la vie errante des bohémiens au milieu des bois, et je me disais que cette existence aventureuse malgré ses incertitudes, ses dangers et ses privations, devait avoir un attrait extraordinaire pour laisser de si profondes empreintes dans la mémoire d'un enfant.

Que de fois, après la leçon, penchée sur le piano et s'abandonnant à ses rêveries lointaines, ne m'a-t-elle pas raconté les émotions de ses premières années, quand, s'éveillant au petit jour, au pied d'un arbre, elle écoutait le chant de la grive à la cime d'un sapin, le gazouillement léger d'une mésange à la poursuite des pucerons sous la feuillée ; puis ce grand frisson de la forêt, quand le soleil, émergeant de la brume, éclairait tout à coup les sommets des Vosges et s'emparait de l'espace. Les voix innombrables d'insectes qui s'élevaient alors du fond des mousses et des herbes, les unes aiguës comme le fifre, d'autres nazillardes comme la clarinette, d'autres douces, tendres, mélancoliques comme le hautbois, ou vivantes, émues, frémissantes comme le chant de la corde sous l'archet.

Toutes ces voix, Loïs les avait encore dans l'oreille ; elle me les décrivait avec une justesse, une précision telles, qu'il me semblait moi-même entendre cet orchestre invisible des infiniments petits, saluant à son lever l'astre de la chaleur et de la lumière.

Et puis la veillée du soir, quand la troupe avait fait halte, que le feu s'allumait, courant de brindille en brindille avec un pétilllement joyeux, et rayonnait dans la solitude ; le vieux et la vieille, entourés de leur nichée, écoutant au loin le chant d'un coq au village, et se disant :

“ Hé ! si nous le tenions, il serait bien vite plumé et dans la marmite ! ”

Elle souriait, et je devinais, à l'expression de ses yeux malins, qu'elle trouvait ces idées toutes naturelles et que l'instruction religieuse de M. le curé n'avait pas assez modifié ses idées sous ce rapport.

Mais d'autres fois, lorsqu'elle me parlait de l'hiver, des flocons de neige tombant par milliers du ciel et s'entassant sur la terre durcie, sa voix devenait toute plaintive.

“ Ah ! comme nous grelottions, disait-elle, et comme on se serrait les uns contre les autres au fond du trou, pour se réchauffer.

“ La mère Zèbe, lorsqu'il ne restait rien dans la marmite, devenait toute sombre ; les garçons partaient d'abord avec le père pour chercher quelque chose à manger ; nous les attendions. Mais quand vers le soir ils n'étaient pas revenus, nous partions aussi, bien tristes, en rêvant au beau printemps qui ne devait pas revenir de sitôt.

“ On ne chantait plus, et dans les villages les gens criaient contre nous, les chiens aboyaient ; je me cachais derrière ma mère.

“ Oui, oui, faisait-elle, nous avions de bien beaux moments, mais aussi de bien tristes.”

Puis elle se demandait ce que ses parents étaient devenus depuis le matin où, s'éveillant toute petite, elle s'était vue seule dans la neige près de la ville et s'était mise à crier.

“ Ah ! monsieur Chapuis, me disait-elle, cette année-là nous avons trop souffert ! Ils m'ont abandonnée près de la ville, c'est vrai, mais ils n'avaient plus rien à me donner ; ils ont compté sur la charité des bonnes gens... Je ne leur en veux pas. Qu'ont-ils fait, depuis ? Vivent-ils encore ? Le père... la mère... les frères et sœurs... pensent-ils encore à moi, comme je pense à eux ? ”

Ses yeux se remplissaient de larmes et je m'écriais :

“ Allons ! allons ! la leçon n'est pas finie... Re commençons... c'est assez causé comme cela... nous perdons notre temps.”

Chaque jour je prenais un intérêt plus vif à mon élève.

Vous ne sauriez croire combien à seize ans elle était devenue jolie ; son teint légèrement doré lui donnait quelque chose d'à part, inconnu dans nos pays. C'était comme le reflet d'un soleil plus chaud que le nôtre ; et M. le curé Miguel me disait quelquefois en souriant :

“ C'est une gitana, une vraie gitana, telle que je les ai vues autrefois en Espagne.”

Ses yeux, d'une finesse extrême, se noyaient parfois d'un sentiment de rêverie indéfinissable ; et tout dans ses mouvements, dans son sourire, exprimait la grâce et la distinction native des races orientales.

Vous pensez bien que j'éprouvais un grand ennui de voir, vêtue d'une façon vulgaire, cette figure spirituelle et poétique ; le costume du pensionnat Auburtin ne pouvait plus lui convenir ; c'était comme une fausse note en musique.

En définitive, Loïs m'appartenait, je la considérais comme ma fille ; aussi dans ce temps, chaque jour, à toute occasion, je lui faisais quelque petit cadeau : une robe de jaconas couleur paille, qui lui allait à ravir, un mantelet de tulle anglais, un petit chapeau doublé de satin blanc, du linge plus fin, des gants... que sais-je ?

Elle s'arrangeait tout cela très bien, avec un goût parfait ; et bientôt, sans que personne se fût aperçu de la transition, Loïs, en même temps qu'elle avait appris sous la direction de Rosalie à être une bonne petite femme de ménage, était devenue la plus charmante, la plus élégante jeune fille de Sainte-Suzanne.

Alors les dimanches, après vêpres, nous allions faire un tour hors ville, sur les glacis, sa main mignonne, finement gantée, sur mon vieux bras, ses petits pieds, chaussés de jolies bottines, trotinant à mon dôté dans l'herbe.

J'étais aussi en grande tenue : habit bleu de ciel, cravate blanche et pantalon de nankin. Ma sœur Rosalie nous suivait quelquefois ; et nous causions gaiement, comme un bon papa cause avec sa fillette.

Toutes les honnêtes bourgeois, entourés de leur famille, se promenaient un instant pour s'offrir une prise, pour se demander des nouvelles ; les dames et les demoiselles s'inspectaient l'une l'autre, et nous n'avions jamais le dessous ; nous étions bien... très bien !... On ne trouvait rien à reprendre à notre toilette, il fallait en convenir.

Voilà, mon cher, comment les choses se passaient en l'an de grâce 1864. C'est le plus beau temps de ma vie

Et rentrée au logis, Loïs, contente de sa journée, lançait des roulades qui n'en finissaient plus.

Elle était quelquefois capricieuse, fantasque, aimant à taquiner son papa Chapuis et aussi sa marraine ; mais en somme c'était la meilleure enfant du monde, et tout finissait par des éclats de rire.

On n'avait qu'un ennui dans la journée : c'était, le soir, de se séparer pour retourner à la pension.

### III

Au commencement du printemps de l'année 1865, nous eûmes un gros chagrin : la grand-

mère Sabine mourut à quatre-vingt neuf ans, tout doucement, comme on s'endort.

Loïs n'avait pas quitté son lit les huit derniers jours ; la bonne vieille étant aveugle et ne la voyant plus, voulait tenir sa main dans la sienne, comme autrefois rue du Vieux-Rempart ; à chaque instant elle lui demandait :

— C'est toi, Loïs ?

— Oui, grand'mère, c'est moi.

— Ah ! bon ! bon ! Je suis contente, mais il ne faut pas me quitter quand je dors.

— Non, grand'mère."

Il paraît que la pauvre vieille avait peur à la fin et qu'elle se disait : " Tant que cet ange sera là pour me garder, la mort n'osera venir ! "

Enfin elle s'éteignit.

Je ne crois pas avoir vu, de ma vie, de douleur comparable à celle de Loïs, lorsqu'il fallut descendre la pauvre grand'mère Sabine dans sa dernière demeure ; elle voulait se précipiter dans la fosse... Je la retenais, tout hors de moi.. Finalement, elle tomba dans mes bras, inanimée ! ... Il fallut la rapporter à la maison, sur la même civière qui avait servi pour le cercueil, et, durant plus de dix semaines, elle fut comme suspendue entre la vie et la mort. Rosalie la veillait. M. Georgel, le meilleur médecin de la ville, que j'avais fait appeler tout de suite, n'osait répondre de rien. J'étais dans une désolation inexprimable ; et M. le curé, lui-même, chaque fois qu'il venait voir la pauvre enfant, en proie à des cauchemars terribles, s'en retournait consterné.

Enfin, la jeunesse, le retour de la belle saison et les bons soins de Rosalie triomphèrent peu à peu de ces crises nerveuses, qui se suivaient en s'affaiblissant toujours, et qui finirent pas disparaître. Mais Loïs était bien faible, elle ne pouvait entendre une note de musique sans fondre en larmes, et M. Georgel me dit que les bains de rivière pourraient seuls la rétablir complètement.

Il fut donc résolu qu'elle irait passer un ou deux mois à Clairefontaine, avec ma sœur Rosalie, et qu'en attendant leur retour, je prendrais ma pension à l'hôtel de la Carpe, où M. le juge de paix Richard, M. l'adjoint Duhem, quelques vieux officiers en retraite et d'autres bourgeois honorables vivaient comme en famille.

Je comptais bien aller voir de temps en temps Loïs, car Clairefontaine n'est pas à plus d'une lieue de Sainte-Suzanne et rien ne m'était plus facile que de partir après mes leçons vers cinq heures, de gagner tranquillement la vallée sans me presser et d'être de retour à la nuit.

Les choses furent donc arrêtés de la sorte, et dès le milieu de juin, Rosalie et Loïs se trouvaient là-bas en bonne et nombreuses compagnie.

*Vos yeux sont en sûreté sous mes soins.* J.-A. McClure, O. D. 109, rue St-Jean.

Le petit village de Clairefontaine, aujourd'hui gâté par le chemin de fer, était alors la plus jolie retraite qu'il soit possible d'imaginer; un véritable nid de mousse et de verdure perdu dans la montagne.

Au-dessus de la côte, une ruine; au pied, une centaine de maisonnettes tapissées de lierre, les toits de bardeaux en avant, les petites fenêtres presque à ras de terre, les étables, les hangars appuyés aux pignons: le tout côtoyant la rivière, qui fuyait, étincelante et vive, comme une truite, sur son lit de beau sable roux.

Chaque maisonnette avait sa porte de derrière et sa petite allée traversant le jardinet, pour se rendre à la rivière, ou l'on entrait par un escalier de cinq ou six marches. A chacune aussi attenait une loge en charmille où papillotait le soleil et s'égosillaient les mésanges et les fauvettes du matin au soir.

Au milieu de tout cela, s'élançait le clocher de l'antique église, surmonté de son coq; le cimetière derrière, ses croix moussues et ses tombes aux inscriptions effacées.

Rien ne manquait aux agréments de Clairefontaine, ni le chant des orgues le dimanche, ni le son des cloches, qui se prolonge au loin dans les échos de la montagne.

Aussi les bonnes vieilles de Sainte-Suzanne, épouses ou veuves d'officiers en retraites, de petits fonctionnaires, de petits rentiers, aussitôt la belle saison venue, descendaient à Clairefontaine en procession, leurs grands chapeaux à la bibi allongés devant le nez, le ridicule au coude, leurs affiquets sur le bras, pour aller s'installer au village, chez quelque paysanne que l'on connaissait, pour lui acheter habituellement ses œufs, ses poulets et ses légumes au marché de la ville, et qui vous recevait à bras ouverts.

Et l'on se réunissait à quatre ou cinq, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, pour jaser, pour tricoter ou faire sa partie de loto; on assistait à la messe; aucune de nos habitudes n'était dérangée, et l'on jouissait, presque pour rien, des plaisirs de la campagne.

Aujourd'hui que toutes les provisions vont à Paris par le chemin de fer, et que les bons paysans ne songent plus qu'à gagner de l'argent, Clairefontaine, comme tant d'autres endroits pittoresques, n'offre plus aux regards des visiteurs que sa belle gare, ses tas de houille et de ballots, ses treuils, ses futailles, etc.

Vous n'entendez plus que les sifflements de la locomotive et le passage des trains descendant ou remontant la vallée, avec un bruit de tonnerre.

La poésie s'en est allée. Mais en 1865 nous n'en étions pas encore là, Dieu merci! Nous avions encore quelques belles années à passer.

J'avais loué pour Rosalie et Loïs un modeste logement chez la mère Jeannette, dont la fille Charlotte venait tous les vendredis approu-

sionner notre petit ménage de tout ce qui se consommait à la maison. Cent francs par mois pour deux personnes, c'était une grosse somme à l'époque, aussi comme la mère Jeannette soignait ses pensionnaires!

Vous aviez les œufs du jour même, le beurre au sortir de la baratte, la crème de la veille; le petit vin rose aigrelet était à discrétion; la galette, les gibelottes, les poulets formaient l'ordinaire, et vous aviez toujours de ce bon pain de ménage dont l'odeur seule vous ouvre l'appétit.

Il ne fallait acheter en ville que la viande de boucherie, le sucre, le café et les autres épices, que Charlotte apportait en revenant du marché.

Les petites chambres et les lits, toujours bien propres et parfumés de lavande, ne laissaient rien à désirer. Loïs, en s'éveillant au chant du coq, voyait par sa petite fenêtre, entourée d'un cep de vigne, toute la vallée, tantôt empourprée par le soleil levant, tantôt couverte encore de cette brume blanche, laiteuse, qui s'étend, comme les ondes d'un lac, au-dessus de la rivière, et retombe en rosée dès que paraît le jour.

Elle respirait la bonne odeur des foins fraîchement coupés, elle entendait les pigeons roucouler sur le toit de bardeaux; elle prenait son premier bain avant le déjeuner, et je ne doutais pas qu'en suivant cet excellent régime, sa santé ne fût bientôt rétablie.

En effet, au bout de quinze jours, sa fraîcheur et sa gaieté lui revenaient déjà; elle recommençait ses roulades d'autrefois et me demandait, à chacun de mes voyages, de lui apporter quelque partition de Weber, de Mozart, de Rossini, qu'elle se plaisait à lire, et qu'elle n'aurait pas été fâchée de chanter en mon absence; mais j'avais résolu de la laisser se reposer encore et de ne reprendre le travail que du moment où le danger serait complètement écarté, sans retour possible.

Outre les bonnes gens des environs, quelques riches étrangers venaient aussi de temps en temps s'établir à Clairefontaine, attirés sans doute par la beauté du paysage, autant que par l'efficacité des eaux contre les maladies nerveuses; mais ils étaient toujours en petit nombre et logeaient tous chez M. Jespère, à l'auberge de *la Cigogne*, dont la façade peinte en jaune, les hautes fenêtres, la grande cour entourée d'écuries spacieuses, la porte cochère, formée de deux colonnes surmontées de vases pleins de fleurs, et le réservoir d'eau de roche, où fourmillaient les truites qu'on apportait de la vanne du moulin, présentaient un aspect fort confortable.

En cette année 1865, une dame étrangère, Mme de Valabrègue, vint occuper, dans le courant du mois de juillet, l'auberge de *la Cigogne*.

Quand on apprit qu'elle l'avait louée deux mille francs pour la saison des bains, personne

ne douta que la dame ne fût pour le moins une duchesse, qui voulait garder l'incognito ; et les bonnes vieilles, réunies le soir à leurs parties de loto, ne firent plus que s'entretenir des grandes toilettes, des équipages splendides qui bientôt allaient apparaître à Clairefontaine et rompre la monotonie de l'existence.

L'impatience grandissait de jour en jour ; à chaque heure on annonçait l'arrivée de la dame, puis la nouvelle était démentie.

Mme de Valabrègue parut enfin ; elle était de la plus grande simplicité.

Je me trouvais justement chez la mère Jeanette, quand elle passa devant notre maisonnette, dans une calèche fort élégante il est vrai, attelée de deux chevaux superbes, mais vêtue de noir, sans diamants, sans cachemire, son épaisse chevelure grise rejetée derrière les oreilles et tordue négligemment sur la nuque.

Une berline suivait, chargée des bagages et occupée par deux femmes de chambre, plus richement vêtues que leur maîtresse et souriant de la foule des braves gens accourus sur leurs portes, pour les contempler au passage.

Du reste, rien de ce qu'on avait prévu n'arriva ; Mme de Valabrègue, installée à l'auberge, vivait fort retirée ; elle assistait à la messe les dimanches, elle se promenait quelquefois en calèche à l'ombre des forêts le matin, lisant un livre, un journal, puis rentrait chez elle à l'heure du déjeuner, et c'était tout.

Je pensais n'avoir jamais de rapport avec cette dame, lorsqu'un matin je reçus la visite de M. le curé Miguel.

“ Mon cher monsieur Chapuis, me dit-il, je viens vous demander un service... Vous savez que Mme de Valabrègue se trouve en ce moment à Clairefontaine. Cette dame a perdu son mari l'année dernière ; elle voudrait faire chanter une messe de *Requiem* à l'église du village et manifeste l'intention de la fonder à perpétuité.

“ Ce serait un grand bienfait pour la pauvre église. Malheureusement, M. le curé Tanneur n'est plus d'âge à chanter une messe en musique, et, quoique bien vieux aussi, je la chanterai pour lui.

“ L'anniversaire de la mort de M. de Valabrègue tombe au jeudi de la semaine prochaine ; je viens donc vous prier de vouloir bien tenir les orgues et de permettre que Loïs chante le *Requiem* avec moi.(1)

— Monsieur le curé, lui répondis-je, je suis complètement à vos ordres, et, quand à Loïs, elle sera trop heureuse de pouvoir vous être agréable.

— Alors, c'est entendu, fit-il.

— Oui, monsieur le curé. Seulement quel *Requiem* chanterons-nous ? J'en ai là plusieurs

(1) Il ne faut pas oublier que cette histoire se passe avant le *Motu proprio* de Pie X sur la Musique sacrée.

dans mes cartons, de Volgler, de Chérubini, de Mozart.

— Ah ! dit-il, Mme de Valabrègue demande que ce soit un *Requiem* de Jomelli, dont elle m'a remis la partition pour vous ; la voici ; c'est un souvenir pieux qui lui dicte ce choix ; on a chanté ce *Requiem*, pour son père, à la cathédrale de Saint-Philippe de Néri, de Naples.”

Je parcourus rapidement la partition, qui ne me parut offrir aucune grande difficulté, et je dis à M. le curé que Loïs lirait sa partie à première vue.

“ Je n'en doute pas, dit-il ; cependant, Mme de Valabrègue étant excellente musicienne, faisons de notre mieux pour la satisfaire ; je crois qu'un peu d'étude ne nuirait pas à la bonne exécution.

— Sans doute ; aussi je vais m'en occuper.”

Là-dessus, M. le curé m'ayant serré la main, je le reconduisis jusqu'au bas de l'escalier, comme d'habitude.

J'étudiai quelques instants la musique de Jomelli sur mon piano, et le soir du même jour, après mes leçons en ville, j'allai prévenir Loïs que nous débiterions par un *Requiem*, dans la petite église de Clairefontaine.

J'arrivai dans le jardin et de la mère Jeanette, où Loïs et Rosalie, toutes deux assises au milieu d'une plate-bande, cueillaient des pois pour le souper.

Loïs, comme toujours, vint me sauter dans les bras, en criant :

“ Voici mon bon papa Chapuis ! ”

Et je lui répondis gaiement :

“ Oui, mon enfant, c'est moi... et je viens t'apporter une grande nouvelle... nous débutons jeudi prochain !... Tu m'entends, jeudi ! pas plus tard, à l'église de Clairefontaine. Nous débutons par un *Requiem*. Ah ! cette fois il va falloir se montrer, car, je t'en préviens, Mme de Valabrègue est une musicienne distinguée ; et puis il ne faut pas dédaigner non plus les bonnes gens, les braves gens comme la mère Jeanette et bien d'autres, qui vont nous entendre. Les belles choses vont au cœur de tous.”

Et je tirai ma partition de la poche, en disant :

“ Voilà ce qu'il faut étudier ; c'est un *Requiem* de Jomelli... Tiens... il est magnifique ! ”

Loïs, me voyant animé plus qu'à l'ordinaire, ouvrait de grands yeux ; mon air de satisfaction et d'attendrissement l'étonnait.

“ Mon bon papa Chapuis, puisque vous êtes content, je le suis aussi, fit-elle.

— Oui, et M. le curé Miguel aussi sera content, car c'est lui qui m'a demandé ce service et, naturellement, Loïs, je lui ai répondu que tu serais bien heureuse de lui faire plaisir.

— Oh ! oui, bien heureuse, dit-elle les larmes aux yeux ; c'est toujours ce que j'ai souhaité, de pouvoir un jour vous faire plaisir, à vous et à

M. le curé ; c'est ce que je désire le plus au monde."

Alors, en nous promenant dans le jardin, je lui fis ressortir les parties du chant qui la concernaient, l'accent qu'il fallait leur donner, en lui recommandant surtout de bien se pénétrer du sens des paroles latines, dont la force et la grandeur ne pouvaient se rendre qu'en les étudiant à fond.

Elle me promit de les savoir par cœur.

Après quoi, bien content de ma journée, je regagnai tranquillement Sainte-Suzanne.

Le jeudi suivant, je me rendis de bon matin à Clairefontaine, où l'annonce d'une grand'messe en musique avait attiré beaucoup de monde. La petite église était encombrée.

Vers dix heures, Loïs et moi nous montâmes aux orgues.

Nous étions là, seuls, près de la voûte, derrière les hautes balustrades qui nous cachaient aux regards de la foule.

Les claviers, les pédales, les registres, le tabouret de chêne, tout était vieux dans l'antique église.

Je déployai notre partition sur le pupitre, et je m'assis, le petit miroir incliné sur ma tête, pour suivre le service.

Loïs, debout près de moi, au moment de chanter pour la première fois en public, tremblait comme une feuille ; je lui pris la main, et je lui dis d'être calme et de donner toute sa voix, mais sans effort.

Dans le même instant, M. le curé Miguel sortait de la sacristie avec les chantres.

La messe commençait.

"*Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis !* . . . chantait M. le curé de sa voix profonde.

Je n'eus qu'à regarder Loïs, en posant les mains sur le clavier, et, d'une voix douce et vraiment divine, elle répondait :

"*Te decet hymnus, Deus, in Sion ; et tibi red-detur votum in Jerusalem: exaudi orationem meam, ad te omnis caro veniet. Requiem æternam . . .*"

Je ne saurais dire quel effet me produisit alors cette voix, que j'avais entendu si souvent. Elle s'étendait sous ces voûtes avec un éclat qui me fit passer un frisson des pieds à la tête, et sans ma grande habitude des pompes religieuses, j'aurais pu me troubler.

Le silence au fond de la nef était solennel, et à mesure que la messe avançait, au *Dies iræ*, à l'Offertoire, etc., de temps en temps nous entendions, quand l'orgue se taisait, un frisson immense monter jusqu'à nous.

Je ne disais rien, je ne regardais pas Loïs ; j'étais dans le ravissement, et pourtant mes lèvres se serraient ; et je me sentais pénétré d'un recueillement inconnu ; la majesté de cette musique m'avait saisi.

Mais à la fin de l'office, à la dernière phrase musicale : "*Lux æterna luceat eis !*" je me levai, les bras étendus, en m'écriant : "Loïs . . . mon enfant ! . . ." sans pouvoir ajouter une parole. Je pleurais.

Et Loïs, le front penché contre mon épaule, sanglotait, épuisée d'émotions.

En bas, sous le portail, la foule s'écoulait.

Et tandis que le bruit allait s'affaiblissant, nous entendions des pas monter dans la tourelle.

"Assieds-toi, Loïs, lui dis-je, on vient . . . il faut que j'aie vu."

Et je sortais à peine de la galerie, derrière le orgues, que Mme de Valabrègue et M. le curé Miguel m'apparaissaient à la lueur d'une rosace ouverte sur le portail de l'église.

Je les saluai profondément.

Ils venaient complimenter Loïs, et je les précédai dans le passage de la galerie, pour leur montrer le chemin.

Loïs était assise près du clavier ; lorsqu'elle vit paraître Mme de Valabrègue, elle se leva toute émue.

"Mademoiselle, dit la grande dame à l'humble fille des bohémiens, vous avez chanté divinement. Votre voix est l'une des plus belles, des plus harmonieuses, des plus touchantes que j'aie entendues, même en Italie !"

Et, prenant dans ses mains blanches la jolie tête brune de Loïs, elle la baisa lentement sur le front.

Alors Loïs, saisissant d'un geste fébrile les mains de la grande dame et les portant à ses lèvres, se prit à fondre en larmes ; et durant quelques instants, nous restâmes à la regarder, tout attendris.

Et maintenant, que vous dirai-je encore ?

Peu de jours après la scène que je viens de vous raconter, il fallut se séparer. Ah ! ce ne fut pas sans déchirement de cœur et sans bien des larmes. Mme de Valabrègue emmenait Loïs, pour lui faire compléter ses études et lui faire conquérir dans le monde des arts la place qui lui revenait par le droit du talent . . . Il fallait prendre une résolution, et nous eûmes le courage de la prendre.

Durant les premiers mois de la séparation, seul avec ma sœur Rosalie, le soir en pensant à ma chère élève, aux charmants instants que j'avais passés à l'instruire, à nos bonnes causeries, à nos promenades, je me sentais bien triste . . . Mais les rapides succès de Loïs, et ses bonnes lettres, invitant "le papa Chapuis" à venir au moins une fois assister à ses triomphes, ne tardèrent pas à me ranimer.

Je suis heureux du bonheur de mon élève, glorieux de sa gloire.

Je me dis : "C'est pourtant toi, Chapuis, qui as découvert, sous les haillons de la petite bohémienne, cette grande artiste, qui chante, devant les foules ravies, les inspirations sublimes des maîtres !"

Et puis il faut que je vous fasse une confidence. Loïs n'est pas seulement une grande artiste, c'est aussi un grand cœur ; elle se souvient qu'elle a été pauvre ; il n'y a plus d'enfants abandonnés ni de vieillards dans la détresse à Sainte-Suzanne... Les malheureux la bénissent ! Et elle est restée un cœur pur, une âme noble et élevée... Et cela me console de tout.

LOUIS D'ALSACE.

(*L'Ami des enfants.*)

## La table commune

La vie intime de la famille a des rites nombreux, nous ne pouvons les énumérer tous, et encore moins nous y attarder ; il suffit que nous marquions l'essentiel. Mais je ne crois pas exagérer en disant que la table de famille est parmi les premiers objets qui viennent en cause quand on parle de la maison...

La table de famille n'est pas un restaurant ou un réfectoire de caserne, encore moins une mangeoire ; c'est un lieu de rendez-vous pour nos intimités les plus élevées comme pour les plus humbles ; c'est une rencontre où se manifeste et où doit se renforcer notre cohésion affectueuse, liée elle-même à notre vertu. Pendant que les mets circulent, les âmes sont en contact, les vies se mêlent, notre unité se trouve favorisée, et rien n'empêche qu'à partir des humilités de la chair cette unité ne s'élève à son vrai niveau, chez ceux qui ont un juste sentiment des valeurs humaines.

On mange ; mais on n'est pas là uniquement pour manger ; on est là pour se retrouver, pour échanger de la vie, pour être ensemble, à propos de ce qui soutient l'être. Tout, chez l'homme, doit demeurer humain, la nutrition elle-même est une vie morale, et cette vie est diverse comme nos destinées. La table rit avec les enfants, elle songe avec les hommes, elle s'inquiète au jour des soucis, elle exulte de nos bonheurs, elle sent son vide au jour des funérailles. La table a une âme, et cette âme est celle du logis ; elle a une histoire, et cette histoire est celle de nos liens ; cette confidente des actions du corps est aussi la confidente de l'amour, la confidente du travail, la confidente des désirs ; l'esprit commun des habitants, leur conception de l'existence s'y reflète et s'y corrobore.

La table est une révélatrice. Elle est traîtresse pour ceux qui auraient à cacher leur jeu, ou leur âme. Par ses silences, par ses mines renfrognées, par ses impatiences, par ses violences ou par ses grossièretés, elle accuse, et par sa distinction, sa douceur, son bourdonnement léger, son empressement, son sourire, elle dit la noble vie et l'union des cœurs.

Là sont mises en commun les expériences quotidiennes, les nouvelles, les impressions recueillies au cours des circulations dans le réel ou dans le rêve, dans le dehors ou dans les va-et-vient du logis. On apporte là toutes chaudes, comme les mets, les émotions à peines nées et que déjà tous partagent, laissant se répandre dans les cœurs comme dans des vases communicants cette onde ou amère ou rafraîchissante. On se livre ainsi les uns aux autres avec abandon ; le caractère de l'action exercée invite à déposer la contrainte et les artifices ; la sociabilité s'impose ; quand on s'y refuse, la gêne en devient presque insupportable ; dans le cas contraire tout se détend et les âmes se distribuent comme une nourriture.

" Mange de nous ", disaient les fils d'Ugolin à leur père dans la tour de Pise ; chaque convive du foyer pourrait dire à son père, à sa mère, à son frère, à son fils, à son hôte, à chacun de ceux qui se trouvent rassemblés pour communier à une même vie : Mange de nous, prends la substance que nous t'offrons et qui vient de nos sueurs, prends nos pensées, prends nos aspirations, prends nos cœurs ; tout est commun ici : extrais-en ta part, et vis, comme nous vivons dans un même souffle émané du même Créateur pour une même destinée, dans la même chaîne d'actions qui se secondent et s'entraînent.

C'est un malheur, et un malheur plus grand que certains ne croient, quand les nécessités de notre vie bouleversée disloquent cette unité momentanée grâce à laquelle l'unité permanente du foyer se reconcentre. C'est un puissant moyen de cohésion qui nous est enlevé ; c'est le port d'attache qui manque au vaisseau...

... Chaque chrétien a le devoir de ménager l'intimité du repas familial et, puisqu'une chose ne vaut que munie de ses conditions, d'y apporter les dispositions convenables.

Qu'on soit à table en vue de s'alimenter, non de se gorger ou de s'enivrer de pitances excessives, Qu'on soit ensemble pour s'entr'aimer, s'aider, se pousser vers le bien, et qu'on écarte ainsi, avec la gourmandise, le laisser-aller, les récriminations, les moqueries, la médisance, tous ces excès qui menacent notre vie dans la mesure même où elle se concentre et où elle rapproche ses êtres.

Qu'on se conduise en enfants de Dieu et en rejetons d'une même souche, en hommes et en immortels, c'est ce qui convient en rompant ce pain où nous voyons une image et un adjuvant du pain plus mystérieux qui rassasie la faim éternelle. La bête est là qui se satisfait : que l'ange, son frère, ne soit pas absent. Les lois physiques de la vie sont contenues dans ses lois morales ; l'éternité enveloppe ce temps ; que l'influence de l'éternité et la rectitude qu'elle veut de nous soient nos règles.

**Vosyeuxsont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.**

Pour cela, que la prière précède, qu'elle termine et qu'elle commente l'action.

\*

\* \*

Je veux noter que l'intendance de la table, et aussi son ordonnance morale, si je puis ainsi parler, appartiennent au département de la femme. Quand elle ne peut y exercer son art et y mettre de son cœur, une mère de famille est déjà un peu désarmée. Ce qu'elle n'y fait point d'elle-même doit procéder de sa pensée, servir ses sentiments, prouver sa sollicitude à l'égard de chacun et de tous, et il n'est pas mauvais, il est même excellent qu'elle mette la main à la pâte. C'est là pour elle un moyen d'influence hors de toute proportion avec son objet apparent. Il s'agit, croirait-on, de matérialités négligeables, en réalité, il s'agit de petits soins, d'inventions affectueuses, de témoignages dont les faits matériels ne sont que l'occasion.

La femme qui mène sa maison elle-même, qui dresse sa table et fait ses menus en songeant à chacun des siens, qui combine amoureusement et diligemment les utilités, les goûts, les convenances familiales, la dépense, veillant à tout et se préoccupant des âmes aussi bien que des corps, cette femme ne sent-elle pas qu'elle est une providence domestique, qu'elle remplit de soi le cœur des siens et puise, en ces obscures et mystérieuses besognes de la vie, une partie de sa puissance morale, sans parler de ses propres garanties de bonheur ?

On n'ignore pas le pouvoir des nourrices sur les petits enfants. Or, nous demeurons enfants en tout ce qui touche à la chair puérile et à ses exigences, et, nourrice, une mère de famille le demeure aussi à l'égard de tous les siens. On ne songera guère à l'en remercier, parce que cela

va de soi ; mais secrètement et pour peu qu'elle sache son rôle, une psychologie fort peu raffinée notera ses victoires.

J'en conclus qu'une femme dite d'intérieur ne fait pas son métier, et qu'une femme chrétienne manque à son devoir, quand elle néglige l'organisation et le confort de la table commune, quand elle ignore et qu'elle devrait savoir et s'en fie à ses bonnes qui n'y mettent pas le même cœur, quand elle recourt au restaurateur, au charcutier, à l'épicier, là où sa propre industrie gagnerait à s'exercer en faveur de la santé et de la joie aussi bien que de la bourse.

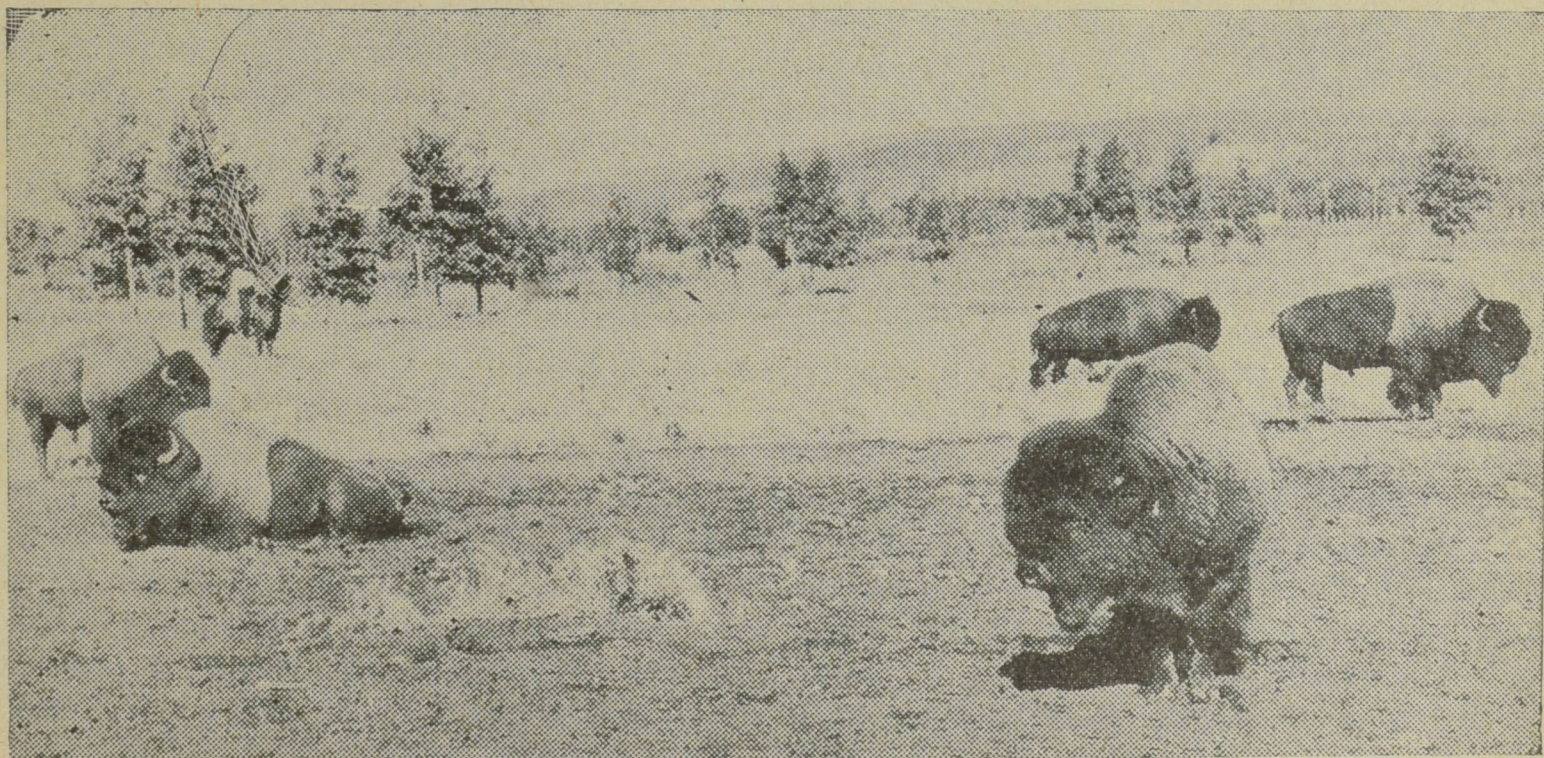
Croiriez-vous bien, Mesdames, vous abaisser, en vous donnant à ces activités proches de la nature, à ces mystères de la nutrition qui avec ceux de la naissance sont les mieux apparentés au travail de Dieu ?

L'intellectualité est supérieure, il est vrai, et je ne vois pas une femme toute à ses fourneaux, ainsi que tous, la vie haute l'appelle ; mais cela ne s'exclut point, et il y a quelque chose de supérieur encore à ce qui est supérieur dans la vie, c'est la vie complète.

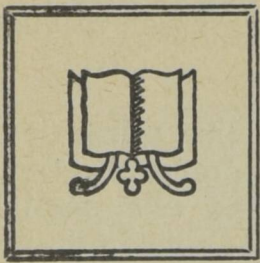
La science est belle ; mais le devoir est plus beau que la science ; l'esprit de famille a plus de prix pour l'humanité qu'une lecture effrénée, et une ménagère qu'une coureuse de congrès ou un pilier de conférences. Avant tout, soyez femmes, mères, épouses, filles ; et s'il s'agit de révéler la science, ou la beauté, ou l'une quelconque des dignités éminentes de la vie, révérions-les, tant que nous sommes, avant tout dans leur application suprême : dans le bien.

A.-D. SERTILLANGES,  
*Professeur à l'Institut catholique de Paris.*

[*La Revue des jeunes*, 24-III-22.]



DANS LES PLAINES DE L'OUEST — Groupe de bisons dans le parc national de Banff.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

## “*Sur les Remparts*”



**D**ANS un volume de plus de trois cents pages, publié à l'Action Sociale Limitée, M. l'abbé Edouard Lavergne, à sa façon très vivante et bien particulière, nous entretient de la cité du bien et de la cité du mal ; de la presse catholique et de la mauvaise presse ; des cadres que donne l'Église à la jeunesse qui veut appartenir à la cité du bien ; des chefs qui commandent à ces forces du bien.

*Sur les Remparts* a reçu d'un prêtre distingué ce magnifique témoignage que nous reproduisons pour nos lecteurs :

“ Voici un livre vécu. En effet, il nous fait part d'expériences multiples qui, sous la forme d'articles de journal, de sermons de retraites, de simples conversations ou lectures, ont toutes pour but de nous démontrer l'extrême importance, l'urgente nécessité de la presse vraiment catholique, avant-garde et rempart de la cité du bien contre la cité du mal. Les journalistes catholiques, de par la volonté des papes, sont placés tout au premier rang, car rien comme leurs armes. Pie X avait bien raison de dire que la presse est “ la reine du monde ”. Elle dirige l'opinion, elle commande les esprits. C'est par elle que vivent ou meurent les œuvres. Aussi les ennemis de notre foi le savent bien.

“ Cette vérité qui s'impose, l'auteur a voulu la rappeler à tous. Et avec quelle originalité primesautière, avec quelle vie débordante ! *Sur les Remparts* n'est certes pas un livre ennuyant ! Comme ceux de Pierre l'Ermite, on le lit tout d'un trait. Dans un simple compte rendu on ne peut pas tout signaler. C'est pourquoi je me permettrai seulement, d'une façon toute particulière, d'attirer l'attention sur le chapitre qui raconte la mésaventure de ce vicaire fondateur d'une œuvre de jeunesse où les tambours prenaient la place de l'Évangile, où le tapage, le bruit, l'argent sonnait remplaçaient la prière. Le pauvre, il a appris à ses dépens que toute entreprise qui n'est pas basée sur le surnaturel, est infailliblement destinée à périr.

“ Il y a encore dans ce beau livre l'histoire, brève il est vrai, mais combien véridique, de la

fondation du journal *L'Action Sociale*, devenue *L'Action Catholique* en 1915. Les lecteurs, édifiés des *petits moyens* pris pour la faire mourir *incognito*, pourront apprendre une fois de plus que cette œuvre est sans conteste voulue de Dieu. On pourrait peut-être reprocher à l'auteur ici et là une certaine verve d'expression et puis quelques mots brusques qui sont souvent le lot des gens convaincus et passionnés pour la vérité. Mais quand on est au front de bataille, on n'est pas toujours en bonne posture pour mesurer les coups portés. La fumée fait pleurer les yeux, empêche de voir bien clair, et il faut marcher pareillement. Nous, de l'arrière, n'avons pas les mêmes inconvénients. Aussi possédons-nous tout le calme nécessaire pour donner des avertissements. Et Dieu sait que nous en profitons ! Mais ce sont là peccadilles qui ne déparent en rien ce beau et courageux volume à qui nous souhaitons la plus rapide et la plus large diffusion. *Sur les remparts* est au nombre des cinquante et quelques ouvrages qui convoitent le *prix David*. C'est un honneur dont il est certainement digne ”.

\* \* \*

Monsieur l'abbé Lavergne consacre, en effet, la meilleure partie de son volume à l'œuvre des œuvres : la presse catholique.

“ L'autorité, la religion, la morale, l'art, la langue, la politesse des mœurs ne peuvent avoir un ennemi plus redoutable que la presse complètement libre ou complètement asservie ”, écrivait Veillot. Chez nous, la presse n'est ni complètement libre ni complètement asservie, mais la faute n'en est pas aux politiciens ou aux financiers. Les uns ou les autres, à l'occasion, ont tenté l'entreprise.

C'est toujours le clergé au Canada français qui protège la race dans les tournants difficiles ; dans cette question de la presse indépendante, le clergé, comme à l'habitude, a rempli bonne partie du rôle sauveur.



Il ne faut pas oublier certes, les précurseurs, Tardivel, Héroux, Bourassa, qui à l'heure où le journalisme devenait de plus en plus, dans notre petite patrie, une fonction du gouvernement ou une filiale des grandes entreprises financières, se sont mis à la tâche courageusement pour édifier l'œuvre du journalisme indépendant. Mais les soutiens de ces patriotes clairvoyants se recrutèrent surtout parmi les ecclésiastiques.

Et puis deux, sur trois, de nos grands quotidiens catholiques canadiens-français, sont l'œuvre des curés.

\* \* \*

Monsieur l'abbé Lavergne raconte les débuts de *L'Action Catholique*. Il était au journal, dans le temps. Après quelques années de ministère, il y revint. Il a connu les mauvais jours ; il sait toutes les misères et les tracasseries qui sont le pain quotidien du journal et du journaliste catholique. Et il raconte d'une plume alerte et allègre ; vous ne vous ennuyez pas à le lire. L'abbé Lavergne, du reste, tout le monde le sait, est tout à fait incapable d'ennuyer ou d'endormir ses auditeurs ou ses lecteurs.

C'est que l'auteur de *Sur les remparts* possède une culture étendue, de grandes lectures, un esprit d'observation très développé. Et quoiqu'il s'en défende, il écrit d'une manière originale et piquante, avec une sincérité qui embarrasse souvent ses adversaires.

Aussi bien procurez-vous *Sur les remparts* ; lisez-le attentivement ; il vous inspirera de très utiles réflexions et vous instruira fort agréablement.

Ferdinand BÉLANGER.

PHARMACIE  
Nous Vendons "Bon Marché"

COMPAREZ NOS PRIX  
AVEC CEUX QUE VOUS PAYEZ AILLEURS

Globeol 69c, Tablettes Rivaies 63c, Danderine 29c-59c-89c, Nestle Food 65c, Pain Killer 35c, Pilules Rouges et Moro 35, Lotion Piver "Jour de Gloire" 1.00 etc. etc.

PHARMACIE  
HENRI-P. BARRY

122, rue St Joseph,

— Québec.



LE ROI DE LA FAUNE CANADIENNE

Le "Jack" ou bison d'Asie au parc national de Banf. Quelques-uns de ces animaux ont été importés au Canada, il y a quelques années.

# EPHÉMÉRIDES CANADIENNES



LES AUTEURS CANADIENS A QUÉBEC

MAI 1924

1.— A la suite de la réunion du cabinet provincial de Québec, hier, il est annoncé que le sous-ministère des Municipalités passe sous la régie du Procureur général, et que nous aurons, avant peu, un nouveau ministre du Travail, qui serait, d'après la rumeur, M. le député Lauréat Lapierre, de Mégantic.

— M. L.-A. Cannon, avocat de notre ville, est élu bâtonnier du Barreau de Québec.

2.— Un syndicat anglais vient de se porter acquéreur, au prix de \$1,600,000, de 60,000 acres des terres délaissées par les Mennonites, dans la région de Winkler et de Morden, au sud du Manitoba. Il paie \$800,000 comptant, et pour la balance, fournit aux Mennonites émigrants 130,000 acres de terrains à pâturage, au Mexique.

— Divers représentants de la compagnie de navigation transatlantique Suédo-Américaine, de New-York, font une inspection du port de Halifax, N.-E., afin de se rendre compte des commodités qu'il peut offrir pour le débarque-

ment et l'expédition des immigrants scandinaves qu'elle se dispose à amener en Amérique.

4.— Un incendie détruit la grainerie de M. A. Bourque, de Ville Saint-Pierre, Montréal, et près de cent wagons de fret appartenant au C. N. R. sont brûlés en même temps. Les pertes sont estimées à près de \$250,000.

— S. G. Mgr Émard arrive à Québec de son voyage *ad limina*. Sa Grandeur part immédiatement pour Ottawa, sa ville épiscopale.

— Les élèves du Collège Sainte-Marie, à Montréal, tenu par les RR. Pères Jésuites, célèbrent de grandes fêtes en l'honneur du Bienheureux Bellarmin, de la Société de Jésus. S. E. le cardinal Dougherty, archevêque de Philadelphie, ancien élève de la maison, devait y prendre part ; il en est empêché par une indisposition.

5.— L'honorable Premier ministre de la province de Québec, M. Taschereau, fait de pressantes instances auprès du gouvernement d'Ottawa pour obtenir des amendements efficaces à la désastreuse loi des faillites.

6.— M. Amédée Buteau, professeur à l'École Technique de Québec, est choisi comme principal de l'École Technique de Hull.

— On trouve dans le tronc d'un vieil orme, au Sault-au-Récollet, sur le terrain des RR. Sœurs de la Miséricorde, un document que l'on croit être un compte rendu de la première messe célébrée au Canada, en juin 1615, par le Père le Caron.

7.— L'hon. M. King, premier ministre du Canada, fait connaître les noms des membres de la Commission internationale chargée d'étudier le projet de canalisation du Saint-Laurent jusqu'aux Grands Lacs. On y relève les noms de quelques Canadiens français : M. Beaudry-Leman, de Montréal, l'hon. Adélard Turgeon, de Québec, M. Olivier Lefebvre, ingénieur, de Montréal.

8.— Utilisant la charte fédérale de la Cie du "Nipissing Central", le réseau du T. N. O., de la province d'Ontario, est à construire un embranchement qui, de sa ligne principale, à quelque 20 milles de la frontière interprovinciale, pénètre en province de Québec, sur une longueur au moins égale, jusqu'au centre de notre région aurifère des cantons de Rouyn, Boischatel, etc., région Témiscamingue-Abitibi.

— Un incendie éclate à Saint-Augustin de Portneuf, et le couvent, dirigé par les Dames de la Congrégation, et quelques résidences privées sont la proie des flammes.

9.— A quelque cinquante milles de la Pointe-au-Père, le paquebot "Orca" de la "Royal Mail Steam Packet" qui revenait de son premier voyage à Québec et se dirigeait vers New-York, vient en collision avec le "Porsanger". Les deux navires peuvent continuer leur route.

10.— M. Henry Watters, maire d'Ottawa, décède à l'âge de 71 ans. C'était un ami des Canadiens français.

— Un avocat canadien, M. C. E. Smalley Baker, vient d'être choisi comme premier professeur de la législation et directeur des études légales, à l'Université de Birmingham, Angleterre.

12.— Le Conseil de Ville de Montréal adopte une résolution recommandant au gouvernement provincial d'ajouter le 24 juin, fête de la Saint-Jean-Baptiste, à la liste des fêtes légales.

— Deux prêtres du diocèse de Prince-Albert sont honorés par le Saint-Siège. M. l'abbé J.-H. Brodeur, archidiacre et procureur diocésain, est créé protonotaire apostolique, et M. l'abbé C.-J.-B. Bourdel, curé de Prud'homme, est élevé à la dignité de prélat de la maison du Pape.

14.— La Cie Métropolitaine d'assurance, qui vient de transporter à Ottawa le centre de ses opérations au Canada, acquiert, dans la capitale fédérale, au coût de \$560,000, l'un des sites les plus avantageux de toute la ville, pour y construire le vaste édifice qui lui servira de foyer. Elle a payé ces terrains \$1,000 du pied sur la rue Wellington, et jusqu'à \$3,000, sur la rue Sparks.

— Grandes fêtes chez les Sœurs de la Charité de Québec : une religieuse célèbre le 70ème anniversaire de sa profession religieuse; trois, leur jubilé de diamant, et quatre autres religieuses, leur jubilé d'or.

15.— L'hon. M. Walter Mitchell, ancien trésorier de la Province de Québec et député fédéral de Montréal, circonscription Saint-Antoine, remet son mandat. On croit que cette démission est la suite d'une divergence d'opinion entre le Premier ministre du Canada et lui à propos du dernier tarif.

— De son côté, sir Lomer Gouin, sans démissionner, prend une position nettement hostile au budget King-Robb.

— A Papineauville, à l'âge de 74 ans, décède M. C.-B. Major, avocat. Feu M. Major fut tour à tour député à Québec, puis à Ottawa, pour le comté de Labelle, puis magistrat du district, poste qu'il abandonna il y a deux ans pour raison de santé.

18.— Le budget King-Robb, au parlement fédéral, est adopté par une majorité de 112 voix.

19.— A Québec s'ouvre le congrès de la Société des Auteurs canadiens, sous la présidence de M. Robert-J.-C. Stead, d'Ottawa, président général de l'Association.

20.— L'hon. Cyrille Delage, surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec, est élu président de la section française de la Société des Auteurs canadiens.

— A Québec, s'ouvre la réunion annuelle de la Société Royale du Canada. Les séances de cette réunion qui durera deux jours, ont lieu au Café de l'Hôtel du Parlement. Le soir il y a séance publique à la Salle des Promotions de l'Université Laval, où l'hon. M. Chapais, président général de la Société, fait, le premier jour, une conférence sur l'"Art et la science en histoire".

— M. Napoléon Champagne est élu par acclamation maire de la ville d'Ottawa, en remplacement de M. Watters, décédé le 10 courant.

— Les liquidateurs de la Home Bank, à Toronto, engagent une poursuite au montant de \$5,000,000, contre neuf directeurs de l'institution défunte, recherchés conjointement et solidairement.

***Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.***



#### LA FÊTE DE DOLLARD A QUÉBEC

Photographie prise pendant le discours de M. J. Blain, président général de l'A. C. J. C., lors de la remise du buste de Dollard au gouvernement de Québec.

21.— On tue un superbe orignal en pleine ville de Québec. L'animal est abattu par un constable de la police après une poursuite en automobile à travers les rues de notre ville.

22.— Mgr F.-Z. Decelles est sacré évêque de Saint-Hyacinthe. S. Ex. Mgr Di Maria, délégué apostolique au Canada, est l'évêque consécrateur. Son Excellence est assistée de Mgr Brunault, évêque de Nicolet, et de Mgr R.-M. Rouleau, O.P., évêque de Valleyfield. S. G. Mgr Georges Gauthier, administrateur apostolique de Montréal, prononce le sermon.

— Mgr J.-E. Matte, vicaire général de Gaspé, est créé protonotaire apostolique.

— Son Excellence Lord Byng de Vimy, gouverneur-général du Canada, visite la région de Chicoutimi.

— M. R. M. Stewart est nommé directeur de l'Observatoire fédéral et astronome en chef du Canada en remplacement de feu le Dr Otto Klotz.

— M. J.-C. MacLennan, de Toronto, est élu président général de la Société Royale du Canada. M. Edouard Montpetit, de Montréal, est élu président de la section française.

— A Québec s'ouvre la convention de la Société Historique du Canada. Le soir, il y a séance publique à la salle des Promotions de l'Université Laval, et M. Aegédias Fauteux, de Montréal, y donne une conférence sur Montcalm. M. Lawrence-J. Burpee, d'Ottawa, y parle de Wolfe.

23.— Les gardes indépendantes de Québec ont leur traditionnelle veillée d'armes à l'église de Jacques-Cartier, à l'occasion de la fête de Dollard. Le R. Père Georges, eudiste, y fait le panégyrique des héros du Long-Sault.

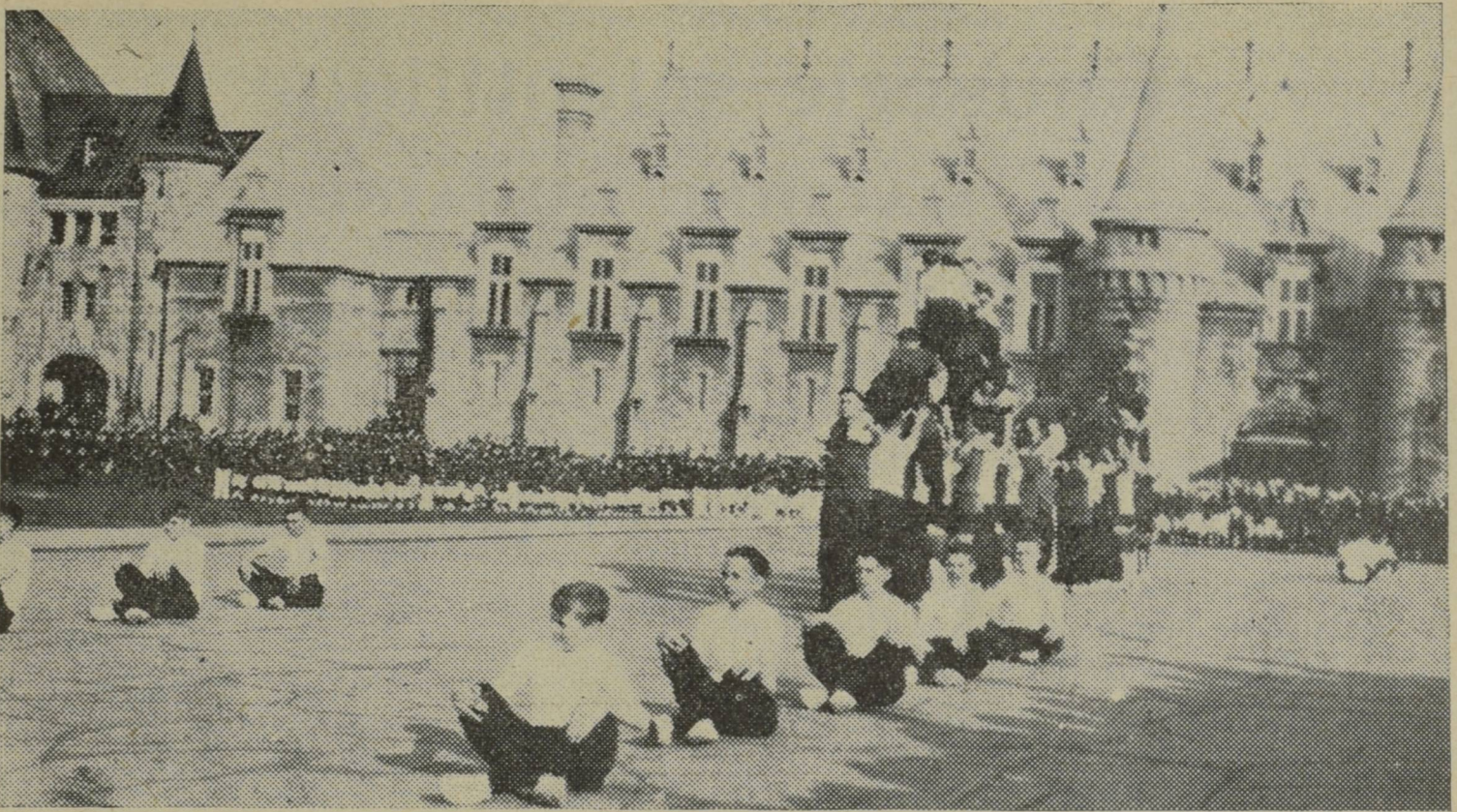
— Tous les cadets de Québec sont passés en revue, sur la place du Manège, par le Major général McBrien et le colonel Hill, directeur-général des Cadets du Canada.

24.— Malgré l'inclémence de la température, la fête de Dollard est brillamment célébrée à Montréal et à Ottawa. A la Métropole, dans la salle de l'Immaculée-Conception, les directeurs de l'Action française remettent à l'hon. M. Belcourt, lauréat du grand prix d'action française, un magnifique médaillon en bronze, œuvre de notre artiste canadien Elzéar Soucy. Il y a discours prononcés par M. Arthur Laurendeau, M. l'abbé Lionel Groulx, M. le sénateur Belcourt, MM. les sénateurs Beaubien et Dandurand, Mtre Victor Morin et M. le Dr Lacasse.

— On inaugure le nouveau service de transport des voyageurs et des courriers par hydroplanes, entre Angliers, terminus actuel du Pacifique Canadien, et la région minière de Rouyn, au Témiscamingue-Abitibi.

25.— A Montréal se tient le premier congrès des Anciens des retraites fermées.

— A Ottawa, on célèbre le 75e anniversaire de la fondation de l'Université de cette ville, le 60e anniversaire de l'ordination de Mgr J.-O.



LA REVUE DES CADETS DE QUÉBEC

On voit ici les cadets du Séminaire de Québec faisant le "pont de Québec".

Routhier, ancien vicaire général du diocèse, et le jubilé d'or de M. le chanoine Plantin.

— Après une brillante parade de tous les cadets de Québec à travers les rues de notre ville, M. Joseph Blain, président général de l'A. C. J. C., remet, au nom du Comité régional québécois, un buste de Dollard au gouvernement de la province de Québec. En l'absence de l'hon. M. Taschereau, premier ministre de la Province, c'est l'hon. M. Caron qui remercie l'Association catholique de la Jeunesse Canadienne française de son magnifique cadeau.

26.— Le Dr Regaud, directeur de l'Institut radiographique de Paris, inaugure une série de cours sur les Rayons X et le radium à l'Université Laval.

27.— On dépose sur le bureau des Communes, à Ottawa, un rapport technique de l'ingénieur McLachlan, chargé d'explorations, d'observations et de relevés au sujet de l'entreprise du Chemin de fer à la Baie d'Hudson. Ce rapport, qui remonte à 1917, est d'une grande précision et fort concluant. Il est de nature à donner à cette entreprise, plutôt risquée, ce qui devrait être son coup de mort.

— Les Chevaliers de Colomb de la province de Québec ont leur congrès annuel à la Rivière-du-Loup.

29.— A Saint-Jean-Port-Joli, à l'âge de 75 ans, décède M. l'abbé Adalbert Blanchet, ancien curé de Saint-Joseph de Beauce.

30.— Sir Henry Thornton, gérant général du Réseau National Canadien, est de passage à Québec. Il étudie l'affaire du conflit ouvrier récemment survenu aux usines de Saint-Malo et il rétablit à leur poste deux ouvriers injustement renvoyés.

— Un incendie éclate dans le village de Sainte-Émilie de l'Énergie, dans le comté de Joliette, et l'église, le couvent, et une cinquantaine de maisons sont rasées par les flammes.

## NOTRE CONCOURS

*Le tirage du billet donnant droit à une Fournaise sans tuyau "Légaré" a été fait le 6 juin. Le billet que le Directeur de l'Apôtre a sorti de l'urne, devant deux témoins, porte le No 20660-Série H. Le porteur du numéro gagnant est prié d'écrire à :*

**L'APÔTRE**  
103, rue Ste-Anne, Québec.

# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

#### LE CANCER



Le cancer est, comme on le sait, une tumeur, et une tumeur maligne.

A vrai dire, il ne siège pas seulement à la tête ; mais comme les conférences du fameux docteur français Regaud ont mis cette maladie en pleine actualité à Québec et à Montréal, nous en traiterons tout de suite, *l'Apôtre* étant, comme on le sait, une revue absolument au point.

Nous avons dit que le cancer est une tumeur maligne.

Il faut se rappeler ici que les tumeurs se divisent en deux grandes classes : Les bénignes qui ne nuisent ou ne deviennent dangereuses que par leur volume, et la gêne qu'elles produisent, telles les "loupes" dont nous nous sommes occupé le mois passé ; et les malignes, qui compromettent la vie bien avant que leur volume soit devenu considérable, et aboutissent fatalement à la mort.

Les principales parmi ces dernières sont les *cancers* et les *sarcomes*.

\* \* \*

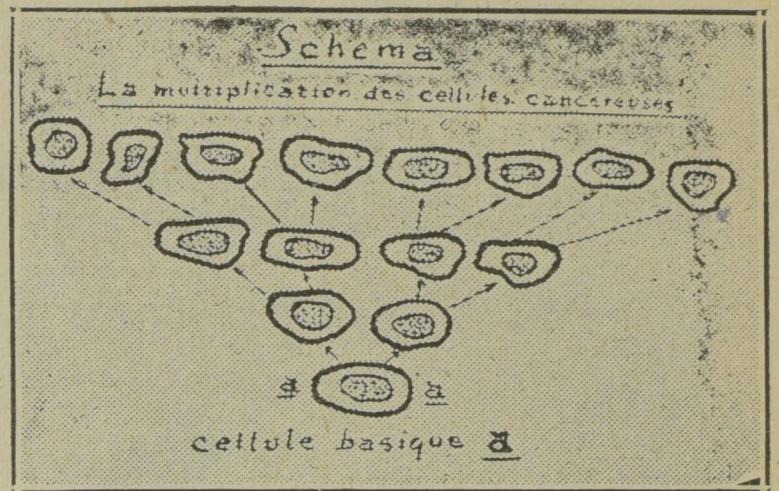
La nature exacte du cancer et le pourquoi de son existence ne sont pas encore connus. Contrairement à la tuberculose, dont on connaît depuis longtemps quel est le microbe, et le mode de propagation, on ne connaît que l'apparence microscopique du tissu cancéreux ; mais on ne sait nullement pourquoi ni comment il se produit. On a seulement remarqué que les excitations répétées en un point donné, ou les traumatismes, favorisent son éclosion.

Quant à sa contagiosité, dans l'état actuel de la science, on n'y croit pas.

\* \* \*

Le cancer est essentiellement constitué par une cellule de forme particulière, avec noyaux.

Cette cellule une fois formée, prolifère avec plus ou moins de rapidité, suivant certaines



circonstances, dont l'âge du malade atteint n'est pas le moindre, le cancer évoluant plus ou moins lentement suivant que sa victime est jeune ou vieille. Il est beaucoup plus rapide chez les jeunes, qu'il tue souvent en moins de six mois ; pendant que chez les plus âgés, la durée de son évolution est rarement moindre que deux ans, et atteint assez souvent cinq ans.

La prolifération de la cellule consiste en un dédoublement : la cellule basique se fractionnant en deux cellules, chacune de celles-ci en deux autres, de sorte qu'on a la progression excessivement rapide : 1, puis 2, puis 4, puis 8, 16, 32, 64, 128, 256, etc. ; on conçoit que le million, puis le milliard sont vite atteints.

La tumeur est indolente et ne produit presque pas de douleur durant sa première période, ce qui explique comment tant de patients ne s'en préoccupent guère, et ne songent à se faire traiter que lorsqu'il est trop tard pour que la lutte soit efficace.

\* \* \*

A part la face, où la moindre nouveauté attire l'attention, le cancer se développe ailleurs plutôt sournoisement, et c'est par accident qu'il est le plus souvent découvert. Une femme, par exemple, se frappe à la poitrine ; elle y découvre une masse dure dont elle fait remonter l'origine au coup reçu. Mais la supposée ecchymose n'évolue pas du tout comme les

autres ; après quelques semaines, au lieu de disparaître, elle est toujours là ; et s'il y a un changement, c'est que la masse a grossi. Que cette femme retarde encore quelques semaines à aller consulter un praticien compétent, et le cancer se sera assis assez solidement pour être désormais d'expulsion impossible.

Un homme, grand fumeur, aperçoit tout à coup sur sa lèvre inférieure un petit bouton, ou sur le rebord de sa langue une petite ulcération. L'un ou l'autre lui paraît chose banale et absolument négligeable. Mais le petit bouton d'apparence banale s'obstine à rester là ; l'ulcération de la langue se montre obstinée aussi ; puis bientôt l'un et l'autre cancer ont assez évolué pour nécessiter des opérations difficiles entraînant des mutilations considérables.

Car le cancer est ainsi fait, il est essentiellement envahissant.

Non pas qu'il soit une maladie générale avec manifestations locales. C'est, au contraire, une maladie bien locale, mais qui a une tendance irrésistible à s'étendre si on lui laisse le champ libre.

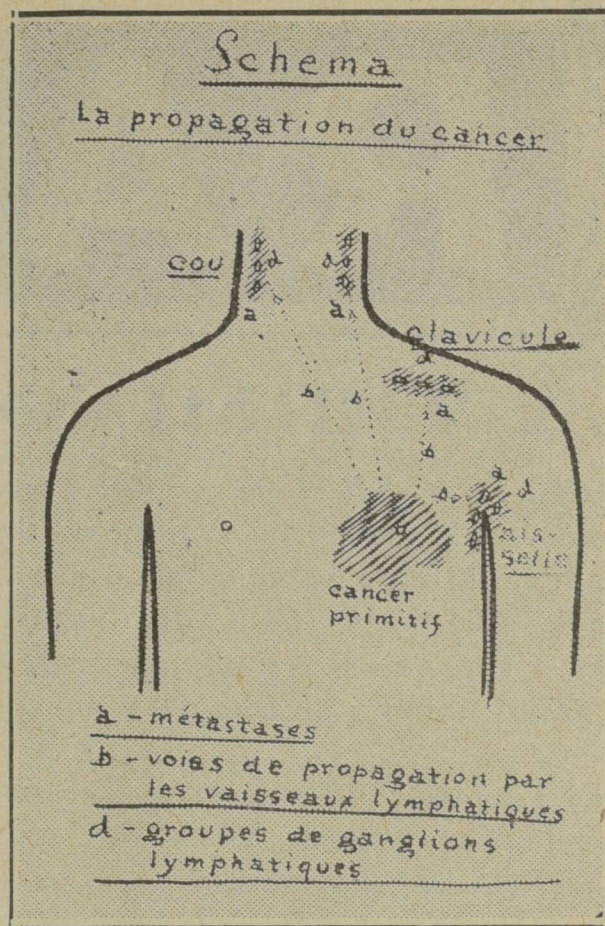
Il se propage par les deux circulations, celle du sang et celle de la lymphe. Cette dernière, qu'on appelle aussi le sang blanc, est moins connue que l'autre ; mais elle joue toujours un rôle de première importance dans les infections de toute nature.

Nous avons vu dans des chroniques précédentes que la lymphe, ou le sang blanc, circule dans des vaisseaux très petits, invisibles à l'œil nu, et qui aboutissent à de petites glandes grosses comme des pois ou des fèves, disposées par groupes dans des endroits donnés, tels l'aisselle, le cou, l'aine, etc. . .

Les cellules cancéreuses ont une prédilection pour la voie des lymphatiques ; et lorsqu'elles voyagent, et elles font de fréquents arrêts dans les ganglions.

Au cours de ces randonnées, elles continuent de se fragmenter de la façon que nous avons décrite plus haut ; c'est-à-dire que le cancer s'étend, et envahit les tissus voisins. Parfois même il fait des bonds et va créer des foyers lointains ; c'est ce qu'on appelle des *métastases*.

Il est généralement indolore au début ; mais, à mesure qu'il se développe, il comprime des filaments nerveux, ce qui provoque des dou-



leurs qui finissent par devenir d'une extrême violence ; il ulcère des vaisseaux, ce qui provoque des hémorragies parfois mortelles ; par la destruction des vaisseaux et des nerfs, il provoque la nécrose des tissus, les ulcérations bourgeonnantes qui revêtent souvent un aspect repoussant. C'est de ces ulcérations que s'écoule ce liquide particulier, d'une odeur très fétide, qu'on appelle l'*ichor cancéreux*.

\* \* \*

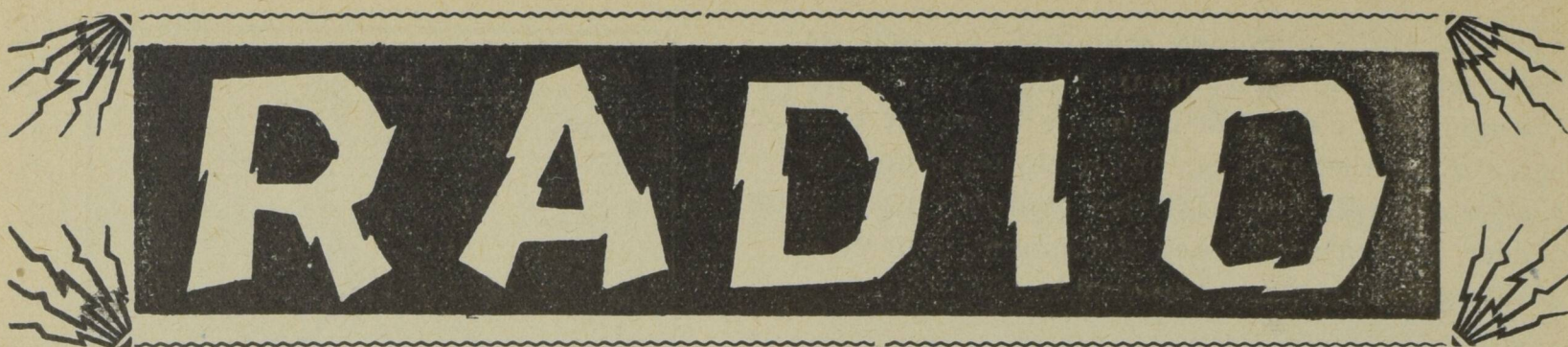
Laissé à lui-même, le cancer aboutit fatalement à la mort, après une durée variable qui va, comme on l'a vu, de six mois à cinq ou six ans.

Il est remarquable que chez les jeunes il évolue beaucoup plus rapidement que chez les vieillards. Les cancers mous ont aussi une marche beaucoup plus rapidement envahissante que les cancers durs.

\* \* \*

Nous verrons dans une prochaine chronique que la médecine fait des progrès lents mais appréciables tout de même, dans sa lutte contre cette redoutable maladie, qui tue en moyenne la moitié autant de malades que la tuberculose.

Car on guérit, de nos jours, un certain nombre de cas de cancers ; et on tend à en guérir de plus en plus. LE VIEUX DOCTEUR.



# RADIO

## LA TERMINOLOGIE DU RADIO

**AIR CONDENSER** : *Condensateur à air.*— Un condensateur dont le diélectrique est l'air qui se trouve entre les deux plaques conductrices.

**ALTERNATING CURRENT** : *Courant alternatif.*— Un courant qui change de direction un grand nombre de fois dans une période donnée.

**ALTERNATOR** : *Alternateur.*— Une machine à produire un courant alternatif.

**ALTERNATION** : *Alternance.*— La moitié d'un cycle ou la hausse et la baisse dans une seule direction d'un courant alternatif.

**AMMETER** : *Ampèremètre.*— Un instrument pour mesurer l'intensité du courant dans un circuit. Un ampèremètre doit être connecté en série.

**AMPERE** : *Ampère.*— C'est le courant établi dans un circuit de 1 ohm de résistance à 1 volt de pression.

**AMPERE-HOUR** : *Ampère-heure.*— La quantité d'électricité qui passe dans un circuit dépensant 1 ampère pendant 1 heure. Un accumulateur de 80 ampères-heures peut donc fournir 80 ampères pendant une heure, 40 ampères pendant 2 heures, 20 ampères pendant 4 heures, et 1 ampère pendant 80 heures.

**AMPLIFIER** : *Amplificateur.*— Un amplificateur c'est un appareil destiné à augmenter la force des oscillations.

**AMPLITUDE** : *Amplitude.*— L'amplitude d'une onde c'est la mesure de sa déviation de zéro au maximum.

**ANTENNA** : *Antenne.*— C'est un conducteur ou un système de conducteurs destiné à absorber ou à transmettre des ondes hertziennes, selon que la station reçoit ou transmet.

**APERIODIC CIRCUIT** : *Circuit aperiodique.*— Un circuit qui n'a aucune période d'oscillation qui lui est propre.

**ARC** : *Arc.*— L'arc est formé par le passage d'un courant à travers un gaz ou une vapeur dont la conductivité est maintenue par l'ionisation de ce gaz ou de cette vapeur.

**ARMATURE** : *Armature.*— C'est la partie mobile d'une dynamo ou d'un moteur.

**ATMOSPHERICS** : *Atmosphériques.*— C'est par ce nom générique que l'on désigne tous les bruits parasites qui accompagnent la réception des signaux, bruits qui sont causés par l'électricité de l'atmosphère.

**AUDIO-FREQUENCY** : *Audio-fréquence.*— C'est la fréquence d'une vibration qui est à la portée de notre audibilité v. gr. toutes les vibrations depuis 20 cycles jusqu'à environ 10,000 cycles par seconde.

**BATTERY** : *Batterie.*— Combinaison en série ou en parallèle de deux ou plusieurs piles.

**BATTERIE A** : Batterie qui sert à chauffer le filament de la lampe audion. Dans les lampes de 6 volts, la batterie A est un accumulateur de 6 volts, dans les lampes de 1.5 volt la batterie A est une batterie sèche.

**BATTERIE B** : C'est la batterie qui est reliée au circuit de plaque dans la lampe audion. Elle doit avoir au moins 18 volts.

**BATTERY CHARGER** : *Chargeur de batterie.*— C'est un appareil pour recharger les accumulateurs.

**BUZZER** : *Vibrateur.*— C'est un appareil dont les vibrations ouvrent et ferment successivement un circuit électrique.

**CAPACITY** : *Capacité.*— La capacité d'un condensateur, ou mieux, la capacitance, c'est la mesure de la quantité d'énergie électrique qu'un condensateur peut emmagasiner.

**BODY-CAPACITY** : *Capacité des mains.*— C'est la capacité additionnelle que l'on ajoute à un circuit en touchant ce circuit ou même en se mettant très près de ce circuit.



**CAPACITY-REACTANCE** : Réactance de capacité.— C'est l'opposition d'un condensateur pour un courant alternatif.

**CHOKER COIL** : Bobine de choc.— C'est une bobine qui par sa self-inductance offre une grande résistance au passage d'un courant alternatif.

**CIRCUIT** : Circuit.— C'est un passage établi pour un courant électrique.

**CIRCUIT-BREAKER** : Interrupteur.— Pour ouvrir et fermer rapidement un circuit.

**COIL-ANTENNA** : Antenne bobinée.— C'est une antenne dont le fil est enroulé en spirale ou sous forme de cadre.

**CONDENSER** : Condensateur.— C'est un appareil pour emmagasiner de l'énergie électrique. Il consiste en deux séries de plaques conductrices séparées l'une de l'autre par un milieu isolant appelé : diélectrique.

**CONDUCTIVITY** : Conductivité.— C'est la facilité avec laquelle une substance laisse passer un courant.

**CONDUCTOR** : Conducteur.— C'est la qualité qu'a un corps d'offrir peu de résistance au passage d'un courant.

**CONTINUOUS WAVES** : Ondes continues.— C'est une série d'ondes (alternatives) dont l'amplitude est constante ou continue. Elles sont souvent désignées sous l'abréviation de C. W. Elles sont utilisées en radio téléphonie et en radiotélégraphie.

**COUNTERPOISE** . Contrepoids.— C'est un système de conducteurs utilisés pour remplacer la prise de terre dans le circuit : Antenne-terre.

**COUPLER** : Coupleur.— Dispositif par lequel les oscillations d'un circuit sont transférées à un autre circuit.

**COUPLING** : Couplage.— L'action de transférer les oscillations d'un circuit à un autre.

**CRYSTAL DETECTOR** : Détecteur à cristal.— C'est un détecteur qui utilise cette propriété qu'ont certains cristaux (v. gr. galène) de rectifier les courants alternatifs.

**CYCLE** : Cycle.— C'est le total d'une alternance positive et d'une alternance négative. Le temps qui s'écoule pendant un cycle s'appelle : la période.

**DAMPED WAVES** : Ondes amorties.— C'est une série d'oscillations dont l'amplitude va en décroissant. Les ondes produites par les

postes à étincelles sont des ondes amorties. Les ondes amorties sont l'opposé des ondes continues.

**DETECTOR** : Détecteur.— Appareil qui rectifie les courants de haute fréquence en courants directs pulsatifs.

**DIELECTRIC** : Diélectrique.— C'est une substance isolante qui permet l'induction électrostatique des plaques conductives qu'elle isole d'une de l'autre.

**DIRECT CURRENT** : Courant direct.— Celui qui circule toujours dans la même direction. L'opposé du courant alternatif.

**DRY CELL** : Pile sèche.— C'est une pile primaire dont l'électrolyte est mêlé à une pâte.

**ELECTRICAL OSCILLATION** : Oscillation électrique.— C'est un cycle complet d'un courant de haute-fréquence.

**ELECTROMAGNETIC LINES** : Lignes de force électromagnétiques.— Ce sont les lignes de force qui environnent un électro-aimant ou un conducteur de courant. L'ensemble des lignes de force constitue le champ magnétique.

**ELECTROLYTIC DETECTOR** : Détecteur électrolytique.— Consiste en un fil de platine plongeant très peu dans un électrolyte.

**ELECTRON** : Electron.— C'est la plus petite partie connue de matière chargée d'électricité négative.

**ELECTROMOTIVE FORCE** : Force électromotrice.— C'est le voltage ou la pression d'un courant dans un circuit. On le désigne souvent par l'abréviation E. M. F.

**ETHER** : Ether.— C'est cet élément supposé partout dans l'espace et la matière et servant de médium dans la transmission des ondes caloriques, lumineuses et hertziennes.

**FARAD** : Farad.— C'est l'unité de capacité. Le farad représente la charge d'un condensateur à 1 volt et 1 coulomb.

**FILAMENT RHEOSTAT** : Rhéostat du filament.— C'est une résistance variable intercalé dans le circuit du filament afin de contrôler son degré de température.

**FILAMENT** : Filament.— C'est un fil très fin placé dans une lampe, et destiné à être rougi par le passage d'un courant dans le but d'élever la température de cette lampe et par suite obtenir un dégagement d'électrons.

**Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.**

**FIXED CONDENSER :** *Condensateur fixe.*—

Un condensateur dont la capacité n'est pas variable. Les condensateurs fixes sont faits de deux feuilles de papier-étain séparées par une feuille de mica. Afin de ménager l'espace ces deux feuilles sont pliées sur elles-mêmes. Les condensateurs de grille et de téléphones sont généralement fixes.

**FREQUENCY :** *Fréquence.*— C'est le nombre de cycles pendant une seconde.

**FUSE :** *Fusible.*— C'est un élément disposé en série sur courant et destiné à fondre lorsque ce courant dépasse une certaine valeur. Le fusible est constitué par un fil de plomb.

**GALENA :** *Galène.*— Variété cristalline du sulfure de plomb très sensible comme détecteur de courant de haute-fréquence.

**GENERATOR :** *Genérateur.*— Appareil destiné à transformer l'énergie mécanique en énergie électrique.

**GRID :** *Grille.*— C'est le nom donné à cet élément de la lampe audion qui consiste en un fil métallique très fin entourant le filament et destiné à contrôler le passage des électrons du filament à la plaque. La grille a été inventée par Lee de Forest.

**GRID CONDENSER :** *Condensateur de grille.*—

C'est ce condensateur fixe qui est interposé dans le circuit qui donne sa charge à la grille. Le but du condensateur de grille est d'empêcher les électrons accumulés sur la grille de retourner au filament. Le condensateur de grille a une capacité d'environ .00025 microfarad.

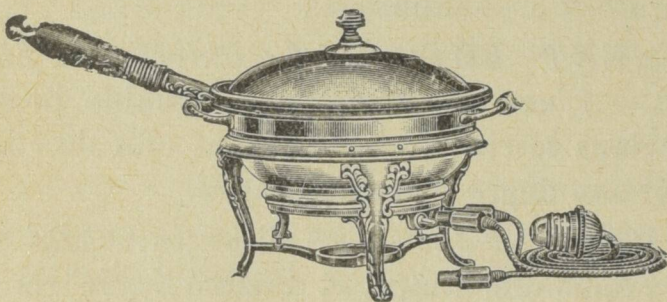
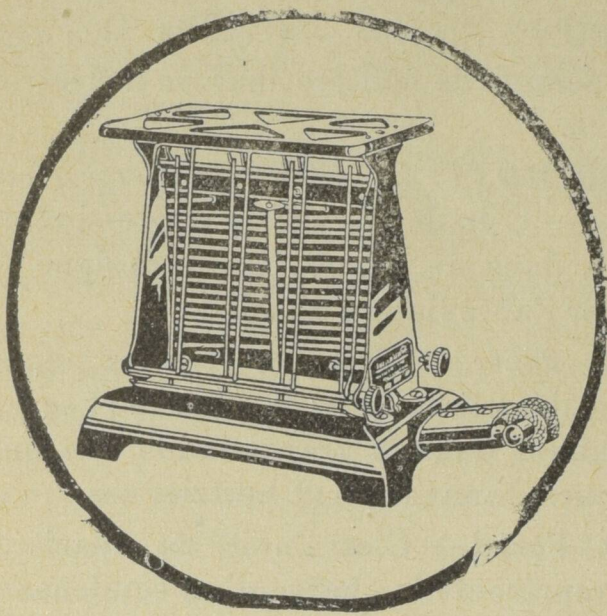
**GRID LEAK :** *Résistance de grille.*— C'est une résistance très élevée qui est placée en shunt sur le condensateur de grille afin de permettre le passage d'un excès d'électrons qui pourraient paralyser l'action de la grille. Cette résistance est de 1 à 5 megohms.

**GROUND :** *Terre.*— C'est une prise de connexion avec la terre ou l'eau. La meilleure prise de terre c'est celle qui est faite sur le tuyau de l'aqueduc.

**HENRY :** *Henry.* — C'est l'unité d'inductance. Un circuit a une inductance de 1 henry lorsqu'un courant de 1 ampère produit dans ce circuit une force contre-électro-motrice de 1 volt.

L. M. BOLDUC, ptre.

(A suivre)



## APPAREILS ELECTRIQUES de tous genres

GRILLE-PAIN,  
RECHAUDS,  
ROTISSEURS,  
FERS A REPASSER,  
THEIERES,  
CAFETIÈRES,  
LAVEUSES  
ELECTRIQUES etc.

Moteurs de toutes sortes

CATALOGUE ILLUSTRÉ ENVOYÉ SUR DEMANDE

**MECHANICS SUPPLY COMPANY Ltd**

80-90 St-Paul, QUEBEC



# FEMINA

## La loyauté

**L**A loyauté est une aimable vertu qui possède un attrait particulier, une grâce charmante. Sans avoir l'envergure de la Foi, de la Charité, elle est néanmoins une vertu très noble qui attire la confiance et commande le respect. L'affection durable et sincère se donne spontanément à l'âme loyale et nous la soulignons avec une joie fière lorsque nous la rencontrons chez les nôtres.

“ Il est loyal ”, ces mots sont comme une auréole, ils signifient : Droiture, Franchise, sens de l'honneur porté à un haut degré. Nous aimons à voir ce sentiment si délicat dans les âmes de nos frères, de notre père, de nos amis et cependant cette vertu n'est pas l'apanage exclusif du caractère masculin. Destinées presque toujours à la seule direction du foyer, par le fait de leurs attributions et de leurs aptitudes, la femme ou la jeune fille ne songent point à considérer les beaux côtés de cette vertu charmante très appréciable et surtout très chrétienne; cependant la pratique de cette qualité accentuerait la beauté morale de notre caractère et lui donnerait certes une nuance plus jolie, un jour nouveau projeté sur le Devoir, une manière d'agir plus délicate et qui nous ferait estimer davantage.

Etre loyale, c'est : tenir rigoureusement la parole donnée, la promesse faite.

C'est : garder le secret confié, l'expansion amicale.

C'est encore reconnaître ses torts et ne jamais laisser suspecter le prochain surtout ceux qui ne sont pas là.

Etre loyale, c'est rectifier les erreurs mêmes involontaires, c'est repousser les petites roueries d'habileté qui font le succès de certaines femmes.

C'est ne promettre qu'à bon escient, trouvant indigne d'une personne franche, les engagements à la légère.

Etre loyale, c'est attacher un grand prix à la bonté, c'est donner de son dévouement, de sa charité à ceux qui attendent de nous le réconfort, la parole amie, c'est donner à sa famille, à ceux que nous devons aimer, toute la tendresse qui leur est due.

Etre loyale, c'est respecter tout ce qui touche la réputation, l'honneur de nos proches, de nos voisins, de ceux avec qui nous sommes en relation, c'est agir scrupuleusement selon sa conscience, c'est s'inspirer dans sa conduite de ces deux grandes vertus : Justice et Vérité.

Loyale envers nous-même, loyale à l'égard du prochain, nous deviendrons facilement loyale envers Dieu, puisque la loyauté parfaite consiste à vivre la vie chrétienne, à accomplir rigoureusement toute la part du Devoir voulue par la Providence et destinée à chacune de nous.

JEANNE LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

JEANNINE.— J'ai accepté vos bon souhaits avec bonheur. Adressez votre correspondance à : Jeanne Le Franc, l'Apôtre, rue Ste-Anne, Québec. Les correspondants à la Boîte aux Lettres doivent écrire d'avance puisqu'il faut attendre tout un mois avant d'avoir une réponse. Vous serez toujours la bienvenue.

THÉRÈSE.— Votre maman doit se réjouir de votre entrain et de votre gaieté qui siéent si bien à votre âge ; vous êtes le rayon de soleil égayant le nid familial, me dites-vous, je vous en félicite et désire bien sincèrement qu'aucun nuage n'obscurcisse votre bonheur présent. A bientôt, n'est-ce pas ?

PIERRE-JEAN.— Votre missive m'a beaucoup intéressée, je vais attendre vos impressions de

lecture vous jalosant un peu pour les bonnes heures que vous passerez en sa bonne compagnie.

**SOLITAIRE.**— Il est bien difficile quand il s'agit de vocation d'indiquer la route à suivre, la question est vraiment trop sérieuse et... je n'ai pas la grâce d'état. Consultez votre confesseur, étudiez vos goûts, vos aptitudes et surtout priez, la Lumière vient d'en Haut et Dieu ne refuse pas son secours au cœur droit et sincère.

**HIRONDELLE.**— Avec vous je redis ces vers d'Alphée Poirier parus il y a quelques semaines au Foyer de l'A. C. et qui sont d'actualité pour les heureux qui vivent tout près de notre beau fleuve.

Quand l'aile du bonheur a frôlé votre vie,  
Allez rêver le soir sur la mer endormie;  
L'immensité des flots vous parlera de Dieu  
Qui met dans votre cœur un coin de son ciel  
[bleu.

**SOUVENIR.**— Le souvenir de sa mère est bien le plus doux que l'on puisse conserver et je comprends vos regrets et votre tristesse, je sympathise de tout cœur à votre deuil, il me sera doux de vous entendre m'en parler souvent et pour cela revenez toutes les fois que l'isolement se fera plus intense, votre chagrin plus grand. Le temps, ce guérisseur de tous les maux, amènera en votre âme l'apaisement, la soumission entière à la Volonté divine, mais il n'apportera pas l'oubli, parce que de "sa mère, on se souvient toujours!"

**PAULE.**— Vous trouverez "Claude Paysan" dans nos librairies québécoises, je crois.

Le prix de l'abonnement à *l'Apôtre* est de \$2.00 par année. Nous amèneriez-vous des amies. J'attends votre retour.

JEANNE LE FRANC.

## LA CUISINE

THÉORIE DES ROTIS ET DES GRILLADES.

*"Folles dépenses refroidissent cuisine."*

Le rôtissage est un reste de cette ancienne coutume d'enterrer les viandes et les herbes dans le sable et les cendres chaudes jusqu'à ce qu'elles fussent desséchées sur toute leur surface. Cette méthode primitive existe encore de nos jours. Que de plats délicieux, de poissons frais, de gibier et de légumes préparés et rôtis ainsi, sur les cendres chaudes de nos feux de camp!

Plus tard, quand les cuisines et les foyers devinrent à la mode, la ménagère rôtissait ses viandes en les exposant devant la flamme d'un

foyer ouvert, plaçant dessous un plat pour recueillir les jus avec lesquels elle arrosait les parties fumantes.

Avec les fourneaux et les poêles à gaz, cette méthode de rôtissage disparaît et fait place au rôtissage au fourneau chaud, et au grillage à la chaleur du gaz ou du charbon.

Le rôtissage sous l'action très chaude d'un fourneau ou à la flamme ardente d'un poêle à charbon donne autant de satisfaction que les foyers ouverts.

**BUT A ATTEINDRE.**— Les résultats à obtenir avec ce mode de cuisson sont les suivants :

1° Sous l'action d'un feu ardent, coaguler l'albumine à la surface du morceau de viande, et former une enveloppe qui s'oppose à la sortie des suc pendant la cuisson.

2° Obtenir une viande succulente, savoureuse.

**CONDITIONS NÉCESSAIRES.**

1° Faire cuire dans un fourneau très chaud.

2° Placer la viande, dans le fourneau, sans eau pour la première partie de la cuisson.

3° Ne mettre de l'eau dans la lèchefrite que lorsque la surface est complètement saisie.

4° Arroser fréquemment.

**AVANTAGES DES VIANDES RÔTIES ET DES VIANDES GRILLÉES SUR LES VIANDES BOUILLIES.**

1° Elles sont plus nutritives puisqu'elles conservent en grande partie leurs éléments nutritifs.

2° Elles sont plus savoureuses, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, la cuisson à une température élevée développe davantage l'arôme des viandes.

3° Elles sont plus digestibles, en raison de leur succulence et de leur tendreté qui permettent de les mieux mastiquer.

### PRÉPARATION-TYPE DES ROTIS AU FOURNEAU

I. Éponger la viande avec un linge humide et enlever soigneusement les peaux, les tendons.

II. Beurrer, graisser ou larder, ficeler le tout et au besoin envelopper d'un papier beurré.

III. Placer la viande sur le double-fond de la rôtissoire ou de la lèchefrite afin qu'elle ne baigne pas dans son jus pendant la cuisson.

IV. Mettre les viandes rouges : bœuf, mouton, dans un fourneau très chaud ; les viandes blanches, qui demandent une cuisson plus longue et plus douce, dans un fourneau à température moyenne

V. Les viandes rouges demandent un quart d'heure de cuisson par livre de viande, le veau et la volaille une demi-heure, le porc et le gibier 40 minutes.

***Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean'***

VI. Surveiller le rôti, ajouter l'eau nécessaire à la cuisson, l'arroser, le tourner et le retourner aussi souvent que cela est nécessaire.

VII. Ne jamais saler les rôtis qu'au moment où on les sort du fourneau, le sel leur fait rendre tout leur jus.

VIII. Quand la cuisson est à peu près terminée, faire tomber les bardes de lard afin que le rôti prenne couleur.

IX. Ne jamais découper les rôtis immédiatement au sortir du fourneau, ils perdent ainsi tous les sucs qu'ils renferment.

X. Piquer le rôti d'une viande rouge et s'il sort du jus saignant et non de la graisse, le rôti est cuit à point. Les rôtis de viandes blanches sont cuits lorsque le jus qui s'en échappe est blanc. Éviter de piquer souvent, la piqûre donne passage au jus. En général, quand un rôti commence à fumer, il est cuit.

XI. Après la cuisson, placer le rôti sur un plat oval et dégraisser le jus qui se sert à part dans une saucière.

XII. Le rôti se sert saignant, entier, ou découpé, en tranches mais toujours accompagné de son jus.

XIII. Généralement les viandes rouges sont mangées saignantes ; les viandes blanches doivent être servies bien cuites ; les viandes noires plus cuites encore pour être agréables et digestives.

La règle relative au temps que nous venons de donner est sujette à des modifications suivant le goût des personnes qui doivent manger ces viandes et l'état du feu auquel elles sont exposées.

(*La Cuisine à l'école primaire.*)

## Retraite fermée et Cercle d'étude

Il y a de tels rapprochements entre ces deux œuvres également recommandées, qu'à l'heure actuelle, il n'y a pas, croyons-nous, un seul cercle d'étude vivant bien ses principes et soucieux du bien moral de ses membres, qui n'ait sa retraite fermée annuelle.

Le silence et le recueillement sont de précieux auxiliaires de la pensée ; après les travaux absorbants d'une année et avant d'en recommencer une autre non moins agitée, il est indispensable à qui veut gravir les sommets, de s'armer pour le combat chaque jour renouvelé.

Alors, c'est dans la solitude d'une retraite fermée que l'on trouve repos et paix, force et courage, consolation et joie !

Cette pratique est maintenant passée à l'état de tradition au cercle "Magdeleine-de-Verchères" de Lévis. Les membres de ce cercle ont organisé leur retraite pour le 23 août prochain ; elle aura lieu au couvent des Dames de la Congrégation N.-D., à St-Romuald, et les exercices en seront présidés par un Père Jésuite.

Les jeunes filles du dehors qui désireraient se joindre à ce groupe sont assurées de la plus cordiale bienvenue.

On s'adresse pour demandes de renseignements ou pour donner son adhésion à la présidente du Cercle :

Mademoiselle Bernadette DUMONT,  
12, Avenue Mont-Marie,  
Notre-Dame de Lévis.



PAYSAGE

Photographie prise au Lac des Sept-Isles (Saint-Raymond) par M. l'abbé J.-T. Nadeau.

## Coin de l'Ouvrier

### La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux

#### UTILITÉ DES CORPORATIONS CHRÉTIENNES

Or, les ouvriers chrétiens la résoudre (la question sociale) par la raison, si unis en sociétés et conduits par une direction prudente, ils entrent dans la voie où leurs pères et leurs ancêtres trouvèrent leur salut et celui des peuples. Quelle que soit, dans les hommes la force des préjugés et des passions, si une volonté perverse n'a pas entièrement étouffé le sentiment du juste et de l'honnête, il faudra que tôt ou tard la bienveillance publique se tourne vers les ouvriers qu'on aura vus actifs et modestes, mettant l'équité avant le gain et préférant à tout la religion du devoir.

Il résultera de là cet autre avantage que l'espoir et de grandes facilités de salut seront offerts à ces ouvriers, qui vivent dans le mépris de la loi chrétienne ou dans les habitudes qu'elle réprouve. Ils comprennent d'ordinaire, ces ouvriers, qu'ils ont été le jouet d'espérances trompeuses et d'apparences mensongères.

Car ils sentent par les traitements inhumain qu'ils reçoivent de leurs maîtres, qu'ils n'en sont guère estimés qu'au poids de l'or produit par leur travail ; quant aux sociétés qui les ont circonvenus, ils voient bien qu'à la place de la charité et de l'amour ils n'y trouvent que les discordes intestines, ces compagnes inséparables de la pauvreté insolente et incrédule.

L'âme brisée, le corps exténué combien qui voudraient secouer un joug si humiliant ! Mais, soit par respect humain, soit crainte de l'indigence, ils ne l'osent pas. Eh bien ! à tous ces ouvriers, les sociétés catholiques peuvent être d'une merveilleuse utilité, si, hésitants, elles les invitent à venir chercher dans leur sein un remède à tous les maux ; si, repentants, elles les accueillent avec empressement et leur assure sauvegarde et protection. (Léon XIII, *Rerum novarum*, t. III, p. 69.)

#### L'ÉGLISE ET LES ASSOCIATIONS

En ce qui concerne la formation des sociétés, il faut bien prendre garde à ne point tomber

dans l'erreur, et nous voulons adresser cette recommandation aux ouvriers nommément. Assurément, ils ont le droit de s'unir en des associations pour le bien de leurs intérêts : l'Église les favorise et elles sont conformes à la nature. Mais il leur importe vivement de considérer avec qui ils s'associent, car, en recherchant certains avantages, ils pourraient parfois, par là même, mettre en péril des biens beaucoup plus grands. La principale garantie contre ce danger est d'être bien résolu à ne jamais admettre que la justice soit méconnue en aucun temps ni en aucune manière. Si donc il existe une société dont les chefs ne soient pas des personnes fermement attachées au bien et amies de la religion, et si cette société leur obéit aveuglément, elle peut faire beaucoup de mal dans l'ordre public et privé ; elle ne peut pas faire de bien. De là, une conséquence, c'est qu'il faut fuir, non seulement les associations ouvertement condamnées par le jugement de l'Église, mais encore celles que l'opinion des hommes sages, principalement des évêques, signale comme suspectes et dangereuses. Bien plus, et c'est un point très important pour la sauvegarde de la foi, les catholiques doivent s'associer de préférence à des catholiques, à moins que la nécessité ne les oblige à agir autrement. Une fois réunis en association, qu'ils mettent à leur tête des prêtres ou des laïques honnêtes et d'une autorité reconnue : qu'ils en suivent les conseils et qu'ils s'efforcent de poursuivre et de réaliser pacifiquement ce qui paraîtra utile à tous leurs intérêts, se conformant surtout aux règles que nous avons indiquées dans notre Lettre encyclique *Rerum novarum*. (Léon XIII, *Longinqua Oceani*, t. IV, p. 175.)

#### DEVOIRS DES OUVRIERS ASSOCIÉS

Ils ne devront jamais oublier qu'il est juste et désirable de revendiquer et de sauvegarder les droits du peuple, mais toujours sans manquer à leurs propres devoirs. Et ils en ont de très grands : respecter le bien d'autrui, laisser à chacun la liberté pour ses propres affaires, n'empêcher personne de donner son travail où il lui plaît et quand il lui plaît... Les temps mêmes commandent aux catholiques de travailler à la tranquillité publique, et pour cela, d'observer les lois, d'avoir la violence en horreur et de ne pas demander plus que ne le permettent l'équité et la justice.

Pour assurer ce résultat, ceux-là, à coup sûr, peuvent beaucoup, qui se sont consacrés à écrire, et parmi eux, surtout, ceux qui dépensent leurs forces dans la presse quotidienne. Nous n'ignorons pas que nombre d'athlètes bien exercés, luttent déjà dans cette arène, et que leur zèle est bien plus digne d'éloges qu'il n'a besoin d'encouragement. (Léon XIII, *Longinqua Oceani*, t. IV, p. 175).

#### RÈGLES À SUIVRE DANS LA FONDATION DES SOCIÉTÉS POPULAIRES

Dans les fondations de cercles, sociétés, etc., on veillera avec soin aux points suivants :

1° Les règlements, programmes, manuels et autres documents auront une rédaction et un esprit nettement chrétiens ; 2° les bannières et autres insignes n'auront rien de commun avec les insignes d'origine socialiste ; 3° les statuts et règlements seront préalablement examinés et approuvés par l'Ordinaire.

Que les laïques catholiques ne précèdent pas, mais suivent leurs pasteurs ; ceux-ci, de leur côté, ne négligeront pas de promouvoir avec tout leur zèle et une sollicitude particulière, l'action populaire chrétienne, si nécessaire de nos jours et si fréquemment recommandée par le Saint-Père. (Instruction de la Sacrée Congrégation des Affaires ecclésiastiques, t. VI, p. 265.)

#### INSTITUTIONS DESTINÉES À AIDER LA SOLUTION DE LA QUESTION OUVRIÈRE

XI.— A la solution de la question ouvrière, peuvent contribuer puissamment les capitalistes et les ouvriers eux-mêmes par des institutions destinées à fournir d'opportuns secours à ceux qui sont dans le besoin, ainsi qu'à rapprocher et unir les deux classes entre elles. Telles sont les sociétés de secours mutuels, les multiples assurances privées, les patronages pour les enfants et par-dessus tout, les corporations des arts et métiers. (Pie X, *Motu proprio sur l'A. P. C.*, t. 1er, p. 110.)

#### AVOIR SOIN D'EMPREINDRE DE RELIGION L'ACTION SOCIALE

Or, la religion étant la gardienne jalouse de la loi morale, fondement naturel de l'ordre social, il s'ensuit que, pour rétablir l'ordre dans la société bouleversée, rien n'est plus nécessaire que de remettre en honneur les principes religieux. Aussi, pour satisfaire plus pleinement à votre grave charge et répondre à notre attente, vous consacrerez toujours tous vos plus grands soins à marquer de l'empreinte chrétienne le mouvement que vous dirigez.

En agissant ainsi, vous n'aurez pas seulement en vue le bien commun, mais aussi celui de vos associés ; et, notamment, en procurant leur

avantage matériel, vous chercherez à sauvegarder leurs intérêts spirituels. Il importe grandement, en effet, qu'à la lumière des doctrines chrétiennes, ils apprécient à leur juste valeur les choses humaines et se rendent compte de combien l'emportent sur les biens imparfaits de cette vie périssable ceux de la vie éternelle. C'est ainsi seulement que vous pourrez vous opposer efficacement aux progrès du socialisme qui, respirant la haine du christianisme, arrachant au cœur des peuples les espérances du ciel, s'avance menaçant pour renverser l'édifice déjà ébranlé de la société.

HENRI BRUN.

(A suivre)

(*La Croix.*)

#### PRÉCAUTION INTEMPESTIVE

Le petit Jean entre chez l'épicier, tenant une cruche.

— Que veux-tu, petit ?

— De la mélasse pour 0 fr. 50, M'sieur.

L'épicier mesure la quantité et la verse dans la cruche.

— Où est ton argent ? dit-il au petit.

— Dans la cruche, M'sieu, maman l'y a mis pour *ne pas* que je le perde.



## LA POUDRE A PÂTE

**"PURITAS"**

SANS ALUN

a été placée au premier rang par l'analyste en chef du Dominion.

C'est la seule du genre fabriquée dans la province de Québec.

"Dépensons notre argent chez nous"

Livre de Cuisine illustré adressé sur demande faite à

**"PURITAS" Limitée**

179, RUE ST-DOMINIQUE,



# AU GOIN DU FEU

## POUR S'AMUSER

*La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.*

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MAI

#### DEVINETTE

“Bruxelles” et “hirondelles” se ressemblent parce que chacune ont une paire d'L (d'ailes).

#### CHARADE

Ver — veine — verveine.

#### LOGOGRIPE

Cidre — cire.

#### MOT CARRÉ

I N D E  
N U I T  
D I E U  
E T U I

#### RÉBUS N° 50

Un seul ami suffit quand il nous aime.

*Mot-à-mot.* — 1 — seul A — mi sue — Fi — camp — île — n'houx — z'm.

*Ont trouvé toutes les solutions justes :*

MM. Laval Genest, Monument Giffard ; Jean-Charles Gagné, 24, Carrignan-Salière, Québec ; Edouard Fiset jr, No 1, Cove-fields barracks, Québec ; Mme J.-A.-Honoré Lavoie, Saint-François-Xavier les Hauteurs, Rimouski ; Mlle Marie-Jeanne Plante, Couvent de Saint-Raymond ; M. J.-M. Paquet, 55, Avenue des Érables, Québec ; Mlle Georgianne Lavoie, St-Georges Est, Beauce ; Mlle Marie-Thérèse Paré, Deschambault ; M. J.-G. Gastonguay, 10½, Bougainville, Québec ; Mlle Lucienne Perreault, Deschambault, M. C.-Ed. Des-

chènes, 264, Marie de l'Incarnation, Québec ; M. Paul Lockwell, 14, rue Salaberry, Québec ; M. Chs Lamarre, Lauzon ; M. Syl.-Chs Lévesque, 46, Montmagny, Québec ; Mlle Marie-Anna Moisan, St-Raymond ; Mlle Berthe Naud, Couvent de Deschambault ; M. Paul Bernard, St-Louis de Lotbinière ; M. Chs-Eug. Deschènes, 264, Marie de l'Incarnation, Québec ; Mlle Eug. Viel, 46, Montmagny, Québec, Mlle Marie-Ange Nadeau, Académie de Plessisville ; Mlle Juliette Paradis, Académie de Plessisville ; Mlle Gracia Vaillancourt, 5, rue St-Olivier, Québec ; Mlle Henriette Alain, 5 rue St-Olivier, Québec ; Mlle Juliette Bédard, 129, rue Claire-Fontaine, Québec ; Melle Germaine Gendreau, Couvent de St-Charles, Bellechasse ; Mmes A.-L. Dumas, 409, rue Kelley, Manchester ; V.-J. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; M. Lucien Racine, 141, 3ième Ave, Limoilou ; Mlle Simone LaRue, 126, St-Augustin, Québec ; Mlle Pauline Bernier Hôpital Civique, Québec.

Les deux noms sortis de l'urne sont : Mlles Marie-Thérèse Paré et Marie-Ange Nadeau.

### JEUX D'ESPRIT N° 61

#### PHRASE POINTÉE

Remplacer les points par des consonnes et former une phrase :

.ie. .e..e. e. .ie. .i.e. .e .o.. .ie.  
.a... .ie. .ai.e.

#### MÉTAGRAMME

Ville d'Allemagne. Produit de l'abeille. Maréchal de France. Séjour des bienheureux. Haine

#### CHARADE

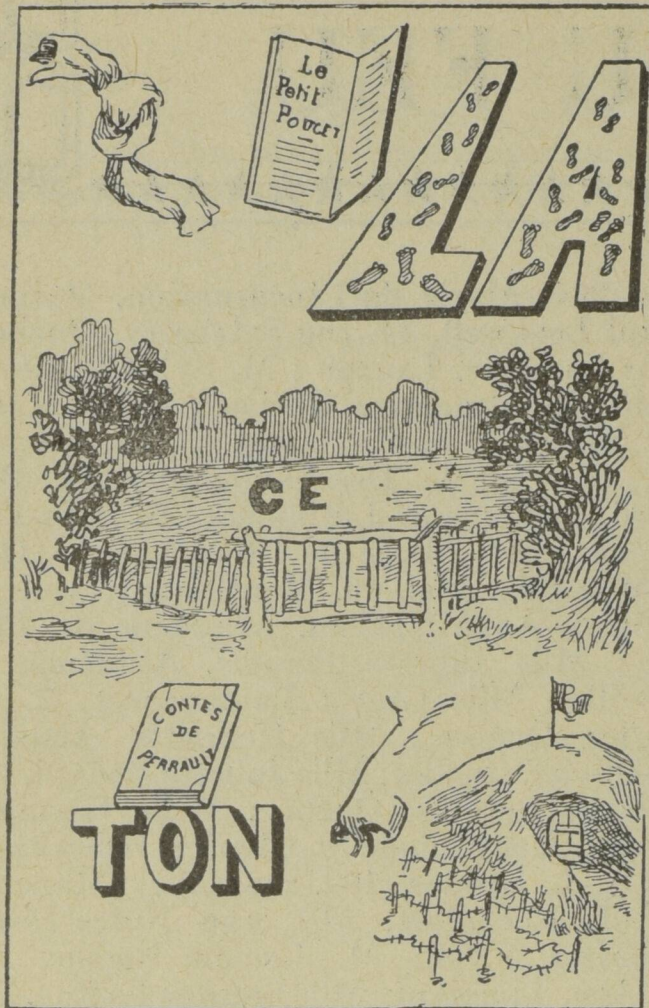
Sur mon deux souvent mon un glisse  
Mon tout soutient un édifice.

#### ACROSTICHE

La victime et son assassin.

\* R \*  
\* O \*  
\* L \*  
\* I \*

## RÉBUS N° 51



## LES LIVRES

*Fleur d'Ajonc la korriganne.* — Par J. PAYRET. — Un volume in-8 couronne, Broché, 3 fr. 50. Affranchissement : 0.75. — Avignon, Aubanel frères, imprimeurs éditeurs.

Une famille de six orphelins bretons dont la moitié disparaît successivement sous les enchantements des lutins, de fées et des korrigans qui hantent la forêt voisine, et qui finalement se retrouvent tous réunis de nouveau, tel est le thème en apparence très simple qui sert de sujet à ce petit livre intéressant d'un bout à l'autre. Car si le fond du récit lui-même n'est pas compliqué, les développements que l'auteur lui a donnés soignent sans arrêt la curiosité du lecteur par le milieu où il l'a situé. Nous nous mouvons dans un monde fantastique de forêts imposantes peuplées d'êtres étranges ; de cavernes et de souterrains sans issue qui servent d'habitation à des génies tout à tour gracieux ou terrifiant ; de landes arides et sans fin, séjour d'esprits invisibles qui font planer sur ces solitudes une impression de mystère, C'est l'expression concrète des vieilles superstitions celtiques du pays d'Armor, qui servent de cadre à un récit touchant dont les héros sont des enfants chrétiens, honnêtes, courageux et travailleurs et, déjà si jeunes, victimes d'un sort malheureux qui semble vouloir s'acharner à leur perte.

Ne croyons pas toutefois que l'auteur veuille nous faire croire à l'existence réelle des fées et des korrigans ; son dernier chapitre nous donne la clef de l'énigme, et c'est un véritable talent chez lui que d'avoir maintenu le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page pour lui donner l'explication du mystère. Ce livre excellemment écrit est dominé par la note chrétienne qui en fait un enseignement moral en même temps qu'une attachante récréation.

*Le Phénomène de la Conversion.* — Par le R. P. EHRHARD. — Un volume in-18. Broché : 5 fr. Affranchissement : 0.60. — Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Ce livre est une étude serrée et complète d'un aspect peu étudié de la vie chrétienne. Comme tout acte surnaturel dans l'homme, il participe des deux éléments : le naturel et le surnaturel. A l'élément naturel, surtout appartient la connaissance de l'existence de Dieu, la nature et l'immortalité de l'âme, l'objectivité de nos connaissances, la perception du miracle et sa valeur démonstrative en faveur de la religion catholique ; à l'élément surnaturel se réfèrent surtout la révélation divine, la grâce et son action ; et de l'action commune des deux éléments résultent le fait même de la conversion et ses conséquences pratiques. Basés sur une philosophie sérieuse et objective, les développements de l'auteur traitent la question avec toute l'ampleur et toute la profondeur que l'on peut souhaiter ; en cours de route sont réfutées les erreurs qui de nos jours causent tant de ravages dans les âmes : rationalisme, scepticisme, fidéisme, mysticisme déprimant, modernisme orgueilleux et sentimental, et qui toutes conduisent à ce résultat commun d'annihiler l'autorité objective et législative de Dieu pour abandonner l'homme à toutes les fantaisies malades du doute théorique et de l'inconsistance pratique. Cet ouvrage renferme tout ce qu'on peut écrire de plus complet sur la question, et il s'adresse aussi bien aux incroyants qu'il est appelé à éclairer, qu'aux prêtres dont il augmentera les lumières et aux simples fidèles qui y trouveront une confirmation de ce qu'ils ont déjà éprouvé au contact bienfaisant de la grâce.

*Une Retraite de première Communion.* — Par l'abbé VIAC. — Un volume in-8 couronne. Broché 5 fr. Affranchissement : 0.60. — Avignon, Aubanel frères, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Il n'est pas en général facile de parler aux enfants, surtout lorsqu'il s'agit de leur parler de choses sérieuses, et il y a là un double écueil qui peut être fatal : dépasser leur portée, et par là rendre la parole inefficace ; ou, sous prétexte de s'adapter à eux, friser soi-même l'enfantillage et aboutir à l'inconsistance. C'est ce double écueil qu'a su éviter avec bonheur l'auteur de cette *Retraite*, qui est excellemment conçue et écrite avec simplicité. Il a eu l'heureuse idée de baser ses développements sur des éléments connus généralement des enfants auxquels il s'adresse ; ce sont des exemples tirés des récits de l'histoire sainte, et surtout des faits et des paraboles de l'Évangile ; ainsi la préparation de la retraite, c'est la parabole des vierges, l'enfer c'est celle du mauvais riche, le recouvrement de la grâce c'est la résurrection de Lazare, le péché, c'est la révolte d'Absalon ; aucune considération abstraite, tous les points de la question traitée sont tirés des circonstances diverses du récit ou de la parabole qui est prise comme base et qui a été au préalable entièrement expliquée. On conçoit qu'une retraite d'enfants dirigée par une telle méthode où tout est concret doit nécessairement être suivie avec intérêt et par suite véritablement profitable. C'est là le grand mérite de ce livre qui rendra un réel service, et qui par ailleurs, donnant trois instructions pour chacun des trois jours de la retraite et quatre pour le grand jour, a l'avantage d'être aussi complet qu'on puisse le souhaiter.

Marthe entre dans le salon où son papa joue du piano.

Lorsqu'il a fini, elle s'installe sur le tabouret, envoie ses mains dans tous les sens sur le clavier et dit :

— Je joue comme papa, seulement ce n'est pas le même air.

**Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.**

## Mon crucifix

Héritage sacré, prix de mon sacrifice,  
Crucifix de mes vœux que je porte en mon cœur,  
La croix de ton Calvaire est la croix du supplice  
Qui mérite pour tous le ciel et le bonheur.

Je sens s'évanouir devant Toi la souffrance :  
Voyant ton Cœur ouvert, ton côté transpercé,  
Je voudrais ressentir la pointe de la lance,  
Pour te ressembler mieux quand mon cœur est blessé.

Je te fait le gardien de mon humble demeure :  
Ma cellule est à toi, bien modeste séjour,  
Tu me vois, tu m'entends, je te baise à toute heure,  
Je sens de plus en plus croître en moi ton amour.

Au prie-Dieu, ton autel, je t'offre ma prière ;  
J'ai souvent demandé, je te demande encor  
D'accorder à mes yeux un peu plus de lumière  
Pour mieux te contempler dans ton sanglant décor.

Un affligé vient-il me confier sa peine,  
Cherchant à sa douleur un adoucissement  
Je lui montre ta croix : sa vertu souveraine  
Console, apaise et guérit l'âme en l'embaumant.

Que de fois j'ai compté tes cruelles blessures,  
Et j'ai vu le pécheur à genoux repentant,  
En pleurant te prier de laver ses souillures,  
Il te baisait les pieds, l'âme en paix en partant.

N'es-tu pas près de moi quand la nuit je repose  
Dans le calme et la paix me livrant au sommeil ?  
Tu veilles, je le sais, point de songe morose ;  
Tu me souris encore le matin au réveil.

Mon plus fidèle ami, mon compagnon de route  
Sans te lasser jamais tu suis partout mes pas,  
Ton oreille partout attentive m'écoute,  
J'entends près de mon cœur ton Cœur battre tout bas.

Ah ! suis-moi jusqu'au bout, j'ai fait un long voyage —  
Ma course va finir, tout finit ici-bas.  
On tiendra devant moi bientôt ta douce image  
Et tu me donneras le baiser du trépas.

ENVOI

Crucifix de mes vœux, prix de mon sacrifice,  
Je t'ai gardé toujours et pressé sur mon cœur  
Je reçois en retour la prix de ton supplice  
L'héritage du ciel dans l'éternel bonheur.

ERNEST DESJARDINS, S.J.

[*Le Messager Canadien.*]

## ESPRIT D'OBSERVATION

Certain vieux monsieur, assis sur un banc  
dans un jardin public, s'étonne, puis s'impa-  
tiente de voir un bambin planté devant lui et  
qui le regarde avec une insistance singulière.

“ Eh ! petit, que fais-tu là ! lui demande-t-il.  
Pourquoi ne vas-tu pas jouer avec tes cama-  
rades ?

— J'attends, monsieur.

— Quoi donc ?

— Que vous vous leviez.

— Que je me lève ?

— Oui, monsieur. On a repeint le banc ce  
matin. Je veux voir l'effet quand vous serez  
debout !... ”

**DEMANDEZ TOUJOURS**

**NOS PRODUITS**

**Maria Chapdelaine**

**Chocolats  
Sans Pareil**

*Bonbons Candiac*  
- (Canada) Limitée -

Un avocat veut donner à des moutards l'idée  
de la carrière du barreau :

— Voyons, Edouard, qu'est-ce que le bar-  
reau ?

Hésitation, trouble.

— M'sieur... M'sieur... M'sieur...

Mais un éclair lui traverse l'esprit, et avec  
une candeur charmante :

— M'sieur, c'est où l'on fait monter les perro-  
quets !

**NOUS DÉSIRONS** de bons agents  
sérieux et travailleurs; nous pouvons  
vous offrir un contrat d'engagement  
des plus avantageux. Venez nous voir  
si vous êtes intéressés ou écrivez à  
**Northern Assurance Co. of Canada,**  
133, rue St-Joseph, Québec. Que.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

# Quand l'âme est droite ...

PAR MAURICE RIGAUX

No 10

TROISIÈME PARTIE

LE CHEMIN DE LA PAIX

CHAPITRE PREMIER

L'INÉVITABLE CHOC.

— Et maintenant, chers collaborateurs, je résume la situation. Une occasion magnifique nous est offerte d'exercer autour de nous la suprême magistrature, celle de la Finance et de la Banque. Par l'afflux puissant et régulier de ces vagues d'or, nous sommes maîtres de saper et de détruire toute influence hostile à la nôtre. L'État lui-même doit compter avec nous. Sans doute il peut tirer profit de nos capitaux : multiplier les grands travaux dont nous serons toujours disposés à devenir les fermiers ; pallier, par des avances de notre part librement consenties, aux fluctuations dangereuses des cours sur le marché ; rendre aux monnaies leur valeur légale par un prélèvement, débattu à l'amiable, sur nos importations ... Mais, donnant, donnant ! Si nous acceptons de concourir à la prospérité de l'État, l'État doit, à son tour, concourir au relèvement de notre Ordre. Parmi ses membres que d'intrus, depuis trente ans, ont fait tort à sa renommée ! Des affranchis, d'anciens esclaves enrichis par la délation ou le vice, sont encore mêlés aux descendants authentiques des vieux chevaliers. Une épuration s'impose, que nous exigeons du Pouvoir.

Assaini de la sorte, l'Ordre doit prendre dans l'Empire la première place après le Prince. Que les sénateurs continuent à faire les lois voulues par Cæsar, cela ne nous gêne pas ; qu'ils aient au dehors la préséance officielle, peu nous importe ! Nous serons, nous, les bailleurs de fonds du prince et des sénateurs. Tout en ménageant la susceptibilité des amours-propres, nous enchaînerons de liens dorés les vœux et les résistances. Rien ne se fera plus qu'avec nous, et, sans même participer aux charges publiques, nous serons les arbitres des destinées romaines ...

C'est à Herculaneum, dans la bibliothèque de sa villa, que Cecilius avait réuni les amis dont il allait faire les commanditaires de la Société arménienne. Ils étaient là, sous les bustes portant gravés au bronze les noms de Démosthène, Zénon, Hermachès, Epicure. Tout près du chevalier, Dipilus croisait les

jambes dans une attitude de satisfaction, les yeux fixés en dessous des paupières sur l'anneau d'or de l'Ordre qu'il espérait voir bientôt à son doigt ; plus en arrière, nonchalamment accoudé sur un rebord de table, Polybius ; à droite et à gauche, trois chevaliers, portant sur l'angusticlave traditionnel la trabe rayée d'écarlate. Chacun suivait à sa façon la démonstration du maître.

— Je pense que sur ce point nous sommes bien d'accord ?

Tous acquiescèrent d'un signe de tête.

— Je vais donc vous donner lecture des statuts de la Société, tels que nous les avons élaborés à Rome.

Il fit cette lecture d'une voix égale dont la monotonie apparente avait des vibrations de triomphe.

Lorsqu'il eut fini, il déposa le papyrus et du regard interrogea ses collègues. Il y eut un temps de silence. Puis Dipilus prit la parole.

— Les statuts sont bons, mon cher Cecilius, et je n'y ferai pas difficulté. Mais à votre horizon il y a un point noir : c'est la cupidité impériale. Vous savez que les Césars ont toujours besoin d'argent, que le choix des moyens leur est indifférent. L'Empereur actuel est avare : il ne dédaigne pas de confisquer l'argent du culte que les juifs dispersés envoyaient chaque année à Jérusalem, et il s'ingénie à multiplier les petits impôts. Comment un Prince aussi avide laissera-t-il des particuliers posséder ces riches filons d'or, sans qu'il lui vienne la tentation de les accaparer ? Et c'est si facile : un décret, rattachant ce territoire à l'*Armenia minor* et faisant de celle-ci une province impériale, et le tour serait joué. Y avez-vous mûrement réfléchi ?

Un sourire à peine visible passa sur les lèvres de Verus Cecilius.

— Certes, mon cher Dipilus, la difficulté est obvie. Croyez que je l'ai regardée en face et que j'ai bon espoir de la résoudre.

A vous dire toute ma pensée, je ne crois pas que Vespasien ait l'audace de faire ce que vous craignez. Il s'est montré jusqu'ici trop respectueux de la légalité pour prendre barre du jour au lendemain sur une partie, si minime soit-elle, d'un territoire allié. J'ai acquis ce terrain d'un roi ami de Rome : l'Empereur se doit de respecter les droits des princes étrangers, et rien ne peut me faire supposer qu'il en veuille être contempteur.

Toutefois, en matière aussi grave, il importait de prendre ses précautions.

J'ai imaginé de faire présenter à bref délai au Sénat, de la part du Prince, un texte de loi garantissant aux exploitations privées faites en territoire allié ou barbare, non seulement la libre existence et la transmission par voie d'héritage, mais l'exemption d'impôts, lorsqu'il constera que la matière produite vient en trajet direct du centre même de l'exploitation.

Trois choses étaient à régler auxquelles je me suis employé dans le séjour que je viens de faire à la Capitale : gagner l'affranchie Caenis qui a remplacé dans l'affection de l'Empereur la femme qu'il a perdue ; me mettre d'accord avec Titus Flavius ; m'assurer dans la Haute Assemblée le nombre de suffrages décisif.

Eh bien, tout cela est chose faite !

Il y eut dans la salle quelques exclamations laudatives. Les yeux brillants, Polybius admirait cet homme si sûr de lui, et prenait à son école une leçon de savoir-faire.

— Caenis est une femme de grande valeur intellectuelle, mais c'est une coquette. Quelques présents bien choisis et la promesse, après coup, d'une parure d'or travaillé unique au monde, m'ont assuré son influence sur l'Empereur. Je connais, vous le savez, Titus Flavius personnellement : je lui ai rendu des services, je n'ai pas été étranger à l'avènement de sa race. De prime abord il m'était donc favorable. Mais la gratitude est un point fragile d'appui : s'en servir exclusivement c'est risquer de la changer en regret et en colère. De plus Titus est, comme son père, mais pour d'autres motifs, un insatiable dont l'impécuniosité reste habituelle. Il a de grands projets, en quoi il se montre homme d'État ; mais il a des passions violentes, et mène de front la vie de travail et la vie de débauche. Par ailleurs il est tout-puissant. Il gouverne plus qu'on ne le croit : c'est lui qui porte au Sénat les projets de loi. J'ai flatté son orgueil en lui promettant de coopérer résolument à ses plans de constructions et de travaux publics. On vient de jeter sur la *Via Sacra* les fondations d'un arc triomphal en souvenir de la campagne de Judée ; un énorme labeur transforme l'espace qui sépare l'Esquilinus du Coelius : l'idée de Titus est d'y placer un vaste amphithéâtre, tel que jamais le peuple romain n'en a connu ; il projette aussi des thermes, plus vastes que ceux d'Agrippa. . . Encore, pour faciliter à la Capitale les arrivages des blés et décupler son trafic, il veut creuser à l'embouchure du fleuve un port gigantesque, double de celui de Claudius, où flotte de guerre et vaisseaux de commerce aient un abri définitif. Notre or lui permettra, sans que nous y perdions — au contraire — de réaliser ses rêves. De plus, je lui ai promis une prime annuelle de reconnaissance dont le montant ressortira des frais généraux. J'ai passé enfin avec un nombre suffisant de sénateurs des traités où leur vote m'est acquis.

Le projet de loi est proposé ces jours-ci à l'Empereur par Caenis et Titus à la fois : ils feront valoir que c'est l'intérêt de l'État de favoriser les entreprises

nationales, de laisser pénétrer chez les Barbares l'influence du nom romain. Nous comptons que le dépôt sera fait au sénat avant le voyage de la cour à Baïæ et que la discussion ne tardera pas : affaire de deux ou trois semaines.

Maintenant, pour éviter d'attirer l'attention lorsque notre production se développera, nous aurons soin de ne faire passer par la voie directe d'importation qu'une partie des lingots réalisés sur place. Marseille, Ephèse, Alexandrie, nous permettront d'envoyer le reste par des routes détournées et des agents de confiance. Je me ferai d'ailleurs délivrer par Titus, qui dirige en maître les services de la chancellerie, un certain nombre de passeports spéciaux exemptant leurs porteurs des visites de douanes. Si Vespasien refusait de signer, Titus ne serait pas gêné d'imiter l'impériale signature.

Un rire discret accueillit cette affirmation. L'habileté du fils de l'Empereur à contrefaire les écritures était un fait public, et lui-même ne s'en cachait pas.

Un des chevaliers prit la parole :

— Toutes ces démarches, toutes ces gratifications, mon cher Cecilius, ont dû vous coûter de grosses sommes. Il me semble qu'il y aurait intérêt à pousser immédiatement la production minière.

Dipilus fit un grand geste affirmatif.

— C'est bien ma pensée, mon cher Vibrius. Je ne demande pas mieux que de doubler, tripler même le personnel de la mine. J'ai de bons rabatteurs, experts dans la chasse à l'esclave. Quant au travail, mon directeur a mes ordres : le maximum toujours, quitte à remplacer plus tôt les corps usés plus vite. Mais ce développement de l'exploitation en esclaves et en matériel exige une importante mise de fonds, prise évidemment sur vos apports : il faut que ceux-ci se fassent sans délai. Donc, si vous n'avez plus d'objections à formuler, je vous demanderai d'apposer aujourd'hui vos sceaux sur notre formule de contrat. Le versement des sommes aurait lieu dans les huit jours, contre reçu de la Société.

Il déploya sur la table le parchemin et alluma une lampe. Les assistants signèrent à tour de rôle, et près de la signature apposèrent à la cire leur cachet que chacun portait en bague. Le dernier, Cecilius signa et cacheta : quand l'aigle et le serpent apparurent en relief sur la cire, il eut un sourire satisfait.

Alors, prenant à son doigt une petite clef montée sur un anneau, il l'introduisit dans une ouverture à peine visible sur la boiserie, fit jouer le ressort, ouvrit le panneau doublé de bronze, et déposa dans ce coffre-fort de sûreté le précieux document.

— Très chers, je vous retiens à dîner. Dans une heure, si vous le voulez bien. Mes salles de bain sont à votre disposition, ainsi que mes domestiques. Usez-en à votre gré.

Polybius laissa sortir les étrangers et son père, et se rapprocha de Cecilius.

— Quelques mots seulement, dit-il à mi-voix. Je voudrais savoir quelles sont au juste les intentions de votre fille.

Ce ton âpre, cette mise en demeure légèrement agressive déplut au chevalier. Ses lèvres se serrèrent.

Mais ce ne fut qu'un éclair : lorsqu'on a besoin des autres ne faut-il savoir passer sur bien des choses ? Il répondit d'une parole calme :

— Qu'y a-t-il donc, mon cher Polybius ? Je ne suis de retour que d'hier soir, j'ai passé toute la matinée aux affaires, je n'ai pas eu, vous le voyez, un moment de loisir pour interroger ma fille. N'avez-vous pas été satisfait de son séjour à Pompéia ?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Oui et non. Quand j'y songe, il me paraît que je ne lui suis pas indifférent, et si j'avais été seul à exercer sur elle quelque influence, je crois que cette union serait chose décidée.

— Que voulez-vous dire ?

— Puis-je vous parler ici en toute sécurité ?

— Certainement.

Il ferma la tenture de la porte, et désignant un siège :

— Veuillez vous asseoir, mon cher ami, et dites tout ce qui vous plaira. Je vous écoute attentivement.

Lentement, comme un homme qui a réfléchi ses phrases, Polybius raconta l'entrain des premiers jours, le brusque changement constaté chez Vera, la coïncidence de ce changement avec la visites aux Galates, son entretien avec la jeune fille sur les pentes du Vesuvius, la rencontre sur l'avenue des Tombeaux, la conversation qui avait suivi le souper en l'honneur de Suedius Clemens...

— Pour moi, mon cher chevalier, les faits ne laissent aucun doute, Votre fille s'est laissé peu à peu circonvenir par ces gens-là. Comment ? Je n'en sais rien. Mais la chose est indéniable. Ils ont vu bien vite qu'elle était sensible, idéaliste, prédisposée par les doctrines stoïciennes aux emballements mystiques. Ils ont agi sur elle par l'attrait de je ne sais quelles nouveautés religieuses rayonnantes d'un fol humanitarisme. Je suis convaincu que leur but était de capter sa confiance pour mieux puiser dans sa bourse. Et c'est probablement ce qui déjà s'est fait.

Cecilius écoutait, les yeux mi-clos, Habitué par sa vie d'affaires à recevoir de brusques nouvelles, agréables ou désagréables, il n'avait rien manifesté de sa profonde surprise, Vera n'était pas naïve : il lui répugnait de croire qu'elle eût pu se laisser tromper à ce point. Par ailleurs il se souvenait qu'avant son départ elle lui avait demandé une assez forte somme... Dans quel but ?

— Je vous remercie, mon cher Polybius, de votre franchise. Je vais réfléchir à ce que vous m'avez appris, et j'aviserai à bref délai.

— Je voudrais que vous parliez à Vera dès ce soir. Pour moi, il y a urgence. Parmi ces Galates, il y avait un jeune homme. Je ne voudrais pas jeter sur votre fille le moindre soupçon désobligeant, mais je tiens de source sûre qu'elle permettait à cet Asiatique de l'accompagner et de lui baiser la main.

Le chevalier se redressa.

— Ce n'est pas croyable, Polybius. Vous devez vous rompre !

— Je le souhaite. Rien pourtant ne me permet de mettre en doute l'exactitude de ce rapport. Il se peut qu'il n'y ait eu là qu'un enfantil age. Mais enfin tout

cela, coïncidant avec une froideur accentuée dans ses relations avec moi, me fait craindre pour l'avenir. Mon père et moi nous avons signé volontiers le contrat de société pour les mines, mais vous en savez la condition expresse. J'ai peur, je vous l'avoue, que vous ne rencontriez en Vera des résistances inattendues.

— Je verrai ma fille dès ce soir. Mais retenez bien une chose, Polybius : votre père et vous, vous avez ma parole, et ce que j'ai promis se fait toujours.

— C'est bien ce que je pensais. Maintenant il faut tenir compte de l'état d'esprit de votre fille. Vous aurez avec elle, non cher chevalier, l'explication qu'il vous plaira d'avoir. Si je me suis trompé, tant mieux. Si non, si votre volonté se heurte à une contradiction arrêtée, je crois qu'il sera prudent de prendre certaines mesures pour laisser tomber insensiblement l'exaltation de Vera.

Il faudra d'abord couper tout contact avec Pompeia. Cela souffrira d'autant moins de difficulté que ces Galates, avant-hier, ont été arrêtés par ordre des édiles. On les accuse, non sans raison, de jeter le trouble dans la colonie juive. Vous aurez soin également de multiplier les fêtes, les distractions : dans la joie des plaisirs bien des idées s'envolent et l'ivresse des sens fait oublier celle des rêveries mystiques. Nous verrons alors. Si cela ne suffit pas, j'ai mon idée. Ou je me trompe fort, ou la fête impériale à Capreae dont nous serons tous, ne se terminera pas sans l'adhésion de Vera à notre union. Je vous prie seulement de me faire tenir le résultat de votre prochaine conversation.

— C'est entendu. Venez nous voir dès après-demain et le plus souvent possible. Vous savez que l'excursion de la cour à Capreae aura lieu le dix des kalendes.

— Oui, je le sais par Clemens. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Et vos élections ?

— Tout marche bien, grâce à vous. Clemens est très obligeant à mon égard. Non seulement il s'inspire de mes désirs dans le règlement des litiges communaux, mais il a pris sur lui de me recommander dans des affiches publiques. Mes concurrents sont furieux, et c'est bon signe.

— Allons, je vous félicite. Vous serez à la fois édile de Pompeia et gendre de Cecilius Verus.

De nouveau, après le départ de leurs hôtes, le chevalier et sa fille se trouvèrent seuls dans le *tablinum*.

Trois semaines avaient passé depuis leur dernière conversation, trois courtes semaines, et elles avaient suffi apparemment pour décider de leur vie. Devant Cecilius, sur la route élargie de l'avenir, une brise accueillante soulevait la poussière d'or à travers laquelle, comme dans un nuage d'apothéose, brillaient restaurés tous les rouages de l'État. Il en était, lui, le véritable maître, grâce aux lingots éblouissants que sans cesse de nouveaux transports lui amenaient d'Arménie. Devant lui s'inclinaient les publicains fiers de son influence, le peuple émerveillé de son

luxueuse, l'aristocratie besoigneuse dont il était par ses largesses le nécessaire ami, les hauts fonctionnaires que par son intelligente et colossale fortune il conduisait aux réalisations, et la famille impériale dont il consacrait la gloire. Vie nouvelle, vie grandiose, telle qu'à l'entrevoir seulement son orgueil de caste trouvait une joie puissante, supérieure à toutes les voluptés de la chair. Son rêve à lui était projeté hors de lui, dans la vie publique... tandis que celui de Vera se développait à l'intime du cœur. Rêve étrange de transformation morale, d'enrichissement mystique : rêve ambitieux, comme l'autre, dont l'amour, l'amour de Celui qui le premier avait aimé, faisait la merveilleuse valeur ; rêve de paix dans la lutte et de perfection dans l'abnégation, que, plus heureuse, elle avait déjà pu vivre en partie et que le sacrifice, librement consenti jusqu'au bout, transformerait en passionnante réalité...

Elle était sincère, il était sûr de lui : leurs deux espoirs emplissaient leurs cœurs et rayonnaient au dehors comme en vibrations d'âmes, et ni l'un ni l'autre ne pensaient qu'ils allaient être l'un à l'autre l'incroyable et insurmontable obstacle.

Elle s'était assise encore sur le divan : il prit place à côté d'elle et d'une voix joyeuse :

— Il faut que je mette enfin ma chère fille au courant de nos affaires. Tout s'enchaîne admirablement : les démarches à Rome ont abouti plus vite que je ne pensais, le contrat de la société a été accepté et signé ce matin, et je viens d'envoyer à Pancratius avec mes ordres des lettres de crédit qui vont lui permettre de réveiller la production trop endormie. Il n'y a plus qu'une chose à régler : quand penses-tu me donner pour gendre Julius Polybius ?

Elle attendait cette question et reçut le choc avec un certain enjouement :

— Déjà, père ! Es-tu donc si pressé ? Et puis, je le connais à peine...

— Pressé ? Je ne le suis pas évidemment à quelques jours près. Cependant je ne puis te cacher, mon enfant, que nos amis de Pompeia désirent une réponse ferme et que je ne puis la différer plus longtemps. Ce qui importe, c'est beaucoup moins la date que la certitude de ce mariage. Tu m'avais demandé un délai, "un peu de temps pour me dire oui". — C'est bien oui, n'est-ce pas ?

Encore une fois elle biaisa :

— Polybius ne me déplaît pas ; mais... je le trouve bien égoïste !

— Est-ce qu'il ne t'aime pas très vivement ?

— Oh ! sans doute ! Mais il m'aime pour lui. Je ne veux pas dire que son affection soit un calcul, non ; mais inconsciemment c'est son avantage, son contentement, sa joie qu'il recherche en moi. C'est un tempérament très entier. S'il n'y a pas harmonie entre nos âmes, — et j'ai cru le constater — il est à craindre qu'au bout de peu de temps, son amour une fois rassasié, je ne vive chez lui comme une étrangère.

Le chevalier affecta de sourire.

— Voilà de bien grands mots, chère fille. Tu oublies d'ailleurs de faire entrer en ligne de compte l'influence que tu exerceras certainement sur ton

mari : en te faisant apprécier de lui chaque jour davantage tu assureras ta royauté sur son cœur.

Elle secoua la tête.

— Non. Il est surtout amoureux de richesses et de plaisirs.

Il pensa que ce n'était là qu'une demi-difficulté. Le mot divorce vint jusqu'à ses lèvres... Mais cette porte de sortie dont tant de belles Romaines se réservaient secrètement la clef au jour même de leurs épousailles, il n'eut pas le courage de la montrer à la droiture de son enfant. Il se contenta de dire, un peu sévère :

— Tu me parais dure pour ce jeune homme, et je ne vois pas dans tes paroles motif sérieux contre votre union. Il a sur beaucoup d'autres l'avantage du savoir faire et de l'ambition. Et cela suffit.

— Oh ! père, crois-tu bien que cela puisse suffire ? Maintenant que les belles intelligences ont l'intuition profonde des dépendances sociales et manifestent un noble respect des libertés humaines, suffira-t-il, pour l'emporter sur les autres, d'être plus habile à faire sa trouée au travers des intérêts humains ? Un riche, un aspirant aux charges publiques, ne doit-il pas chercher à répandre les bienfaits autour de lui ! Qui donc s'intéressera aux pauvres, aux malades, aux infirmes, sinon ceux qui ont l'or dans les mains ?

Il eut un mouvement d'épaules.

— Mais tous nous avons nos clients et nous les faisons profiter de nos largesses !

— Oh ! je sais, mais on leur donne si peu, et ce peu on le donne si mal, d'un air si hautain, si dédaigneux ! Et puis on ne donne qu'aux citoyens : pourquoi pas à tous les pauvres, à tous les malheureux sans distinction ! Non, le cœur ne passe pas dans tout cela : l'intérêt seul règle tout cela. On affranchit les esclaves, parce qu'étant libres, obligés de se nourrir, ils travaillent avec plus d'intensité et que la part du maître en est accrue ; on fait large distribution de sportules aux clients parce que cela rehausse la réputation qu'on a dans le monde ; on pense aux autres lorsqu'on a besoin des autres... Et l'on piétine, froidement, ceux qui sont trop faibles pour résister, trop épuisés pour être utiles ! Et l'on va toujours, en quête de revenus plus forts, à travers tout, parce que l'argent c'est la source où viennent boire toutes les passions !...

Elle s'arrêta soudain. Elle venait seulement de s'apercevoir que ses reproches atteignaient son père.

Le chevalier avait les yeux fermés.

Se rappelait-il ses opérations d'Asie, celles qu'il avait depuis regrettées au nom de la raison d'Etat ? L'accent franc, ému, d'une jeune fille qu'il chérissait profondément troublait-il son âme ? Et voulait-il en prenant l'offensive se défendre contre cette émotion ? Ou bien rattachait-il ces paroles à ce que Polybius lui avait raconté et voulait-il pénétrer davantage le secret qu'il devinait qu'elle lui cachait ?

— Je suis certain que tu ne me dis pas le fond de ta pensée. C'est, si je ne me trompe, la première fois que tu me dissimules quelque chose. C'est mal.

Elle pâlit. Ses yeux s'emplirent de larmes. Toute son habileté à esquiver la fatale explication l'abandonna.

Il aperçut ces larmes, et, puisqu'il lui fallait triompher, délibérément il s'en servit.

Il se rapprocha d'elle, l'inclina dans ses bras, et la baisa au front.

— Allons, mon enfant, n'aie pas peur. Ouvre-moi ton cœur. Peut-être suffira-t-il d'un mot pour tout conclure. . .

Sa voix s'était adoucie. Et d'un coup l'espérance inonda l'âme de la jeune fille. Oui, c'est vrai, un mot, une promesse de lui suffirait. L'heure était venue, il fallait parler, comme elle s'y était engagée en face du presbytre.

Elle essuya rapidement ses yeux et parla.

Elle parla des mines, de ce qui s'y passait, des horreurs de ce travail forcé, de ces morts lentes plus cruelles qu'un dernier supplice. . . L'or trouvé dans ces conditions ne gardait-il pas une odeur de sang et de mort ? Comment dormirait-elle en paix au milieu du luxe, quand ce luxe même rejetait sa pensée sur ceux qui en étaient les misérables artisans ! Comment accepter l'anneau des fiançailles, alors qu'il perpétuerait l'horrible état de choses ? Consentir à ce mariage, être la collaboratrice de ces souffrances et de ces angoisses, non, ce n'était pas possible ! Il fallait régir autrement l'exploitation : réduire les heures de travail, cesser de recruter les ouvriers par la force, traiter en hommes ceux qui venaient librement ou qu'on achetait sur les marchés d'esclaves, laisser ensemble ceux de la même famille, prendre soin des malades. . . Sinon, sa conscience se révoltait et jamais elle ne pourrait être la femme de Polybius !

Son père s'était bien gardé de l'interrompre, malgré que cette sensibilité féminine lui en eût plusieurs fois donné l'envie. Quand elle s'arrêta, il l'embrassa de nouveau :

— C'est tout, ma chère fille ?

— Oui, père. Oh ! promets-moi que tu vas changer tout cela !

— Changer ? Es-tu bien sûre d'abord de ce que tu affirmes ?

Elle hésita, ne voulant pas découvrir les Galates.

— Oui, j'en suis sûre.

— Et qui donc t'a renseignée ?

— Père, je ne puis le dire.

— Vraiment, encore un secret ?

— J'ai donné ma parole !

— Peu importe d'ailleurs. Supposons la chose vraie, et raisonnons un peu.

Le sort de ces mineurs te paraît extraordinaire, inadmissible. Mais tu n'as pas l'air de savoir qu'il en est ainsi partout. Tu trouveras partout des esclaves astreints au labeur de par leur condition, et le Droit romain ne leur reconnaît aucun droit. Réfléchis donc un peu : est-ce au citoyen, à l'homme libre à travailler de la sorte ? A quoi bon alors naître libre ? L'esclave, lui, naît esclave. . . tu ne peux pourtant pas, pour supprimer le fait, exiger le massacre de tous les esclaves actuellement en vie. Un esclave ne peut donner le jour qu'à un esclave, et l'esclave est fait pour être

usé à la tâche. Ne réclame pas. C'est le fait, et la loi ! Et nul n'y peut rien changer sous peine de bouleverser l'ordre économique de l'Empire.

Dès lors, pourquoi vouloir m'imposer des mesures qui me mettraient sans raison en état d'infériorité sur mes concurrents ? Ces hommes n'ont aucun droit, je ne leur fais aucun tort : c'est l'évidence même. . .

Elle l'écoutait, la tête penchée. Oui, c'était bien ainsi qu'il fallait raisonner lorsqu'on n'avait pour règle de vie que les principes de la religion officielle et le Droit qu'ils consacraient. Mais il y avait une autre loi : la loi de fraternité, une autre religion : celle du Christ venu sur la terre pour sauver tous les hommes et qui voulait qu'on les aimât tous comme soi-même. Son père ne la connaissait pas, c'est vrai ; mais elle, elle la connaissait, elle en avait eu la mystérieuse révélation. Selon ce qu'elle avait vu, elle devait régler ses actes ; ou bien, c'était la déloyauté déviant toute sa vie ! . . .

Non, l'hésitation n'était pas possible.

Cecilius crut que l'argument la touchait et il insista de nouveau :

— La concurrence est effrayante, surtout lorsqu'il s'agit de produits étrangers. Courtiers de l'aristocratie romaine, plébiéens lassés d'être en Italie de vulgaires clients et que tente l'espoir du gain, légionnaires congédiés qui reviennent s'installer dans leurs anciennes garnisons pour y spéculer en petit, affranchis engraisés dans le négoce, indigènes soucieux de récupérer les impôts levés par la métropole, — c'est une bataille perpétuelle où, de consentement tacite, toutes les armes sont admises. S'interdire tel ou tel procédé d'action, c'est se mutiler soi-même.

Il la caressa au front.

— Ma pauvre enfant, si je faisais ce que tu me demandes je raréfierais encore une production déjà trop faible et qu'il est urgent, au contraire, de développer. Je viens d'engager des capitaux considérables, en dons manuels et en écrits garantis par ma signature. J'ai besoin d'or, et je ne puis que te redire ce que je t'affirmais avant mon départ : ce mariage s'impose absolument.

Elle secoua la tête, et de ses lèvres serrées elle laissa tomber un mot bref :

— Je ne puis pas.

Le front du chevalier se plissa. Il pensait n'avoir affaire qu'à un accès sentimental dont quelques bonnes raisons et beaucoup d'affection triompheraient. Mais cette résistance témoignait d'un entêtement qui l'impatientait.

— Ne dis pas cela. Tu le peux si tu le veux, et tu dois le vouloir. Laisse là ces idées folles !

Au surplus, ma fille, un principe existe qui dispense des autres. Tu l'as lu et relu dans l'Antigone du poète grec : "Maintenir la volonté paternelle au-dessus de tout le reste, voilà quelle doit être la constante pensée d'un enfant."

Ma volonté est que ce mariage se fasse, il faut m'obéir.

Elle se taisait. Par delà la Campanie et la mer Tyrhénienne et les rivages d'Asie, son attention restait



obstinément attachée aux trous béants où disparaissaient, comme des cadavres dans une tombe, les infortunés chercheurs d'or...

Il s'était tu aussi. Tout près de là, dans un coffrefort de la bibliothèque, le contrat de la Société arménienne reposait qui exigeait ce mariage. Et sur ce papyrus le regard de son âme restait fixé.

Et de ces deux pensées, dont l'objet final était le même, — la mine homicide et productrice — jaillissaient des vœux opposés...

Sans presque s'en apercevoir, elle s'était détachée des bras paternels. De nouveau, comme au retour du Forum triangulaire, son cœur était la proie des courants ennemis. Projets de grandeur du chevalier, suites graves de l'insuccès aggravées encore par les démarches récentes, injustice des moyens en œuvre, pleurs et sang de l'instrument, tout se mêlait dans son cerveau..., et pourtant, comme l'étoile entre les nuages, l'idée chrétienne ne cessait de rester visible à sa conscience, et désespérément elle s'y attachait comme au seul point fixe dans cette lutte extrême.

Elle répéta :

— Père tu me demandes ce que je ne puis pas faire...

Il vit bien qu'il n'obtiendrait rien d'elle ce soir-là.

Il se dressa brusquement.

Elle leva sur lui des yeux sans larme, des yeux atones, où se lisait l'angoisse de son âme. Il eut peur de céder. D'une voix sèche, il déclara :

— Brisons là. Mon autorité d'abord et par-dessus tout ! Je t'avertis que les fiançailles auront lieu bientôt. Je te laisse un délai d'une semaine pour t'y préparer. Le dix des kalendes nous irons à Capreæ avec la cour : le lendemain vous échangerez vos promesses.

Et d'un pas apparemment calme, mais les mains nerveuses sur la toge, il la quitta.

Le retour du chevalier avait coïncidé avec la période animée des villégiatures.

Visites et fêtes allaient se multiplier jusqu'à l'automne tout le long de la côte merveilleuse. Matinées de paresse dans les pérystiles aux colonnes peintes, siestes parfumées au milieu des roses, promenades joyeuses en bandes, loin des matrones, à l'heure où le soleil va jeter sous d'autres cieux le filet lourd de ses rayons, festins du soir et veillées prolongées dans les xystes illuminés ou sur les nefs de plaisance, entre Herculaneum et Neapolis, tout ce qui pouvait, selon la convention faite, inciter à l'oubli et au plaisir, fut mis en jeu par Cecilius et Polybius.

Comme par hasard, toutes les réceptions se donnaient à Herculaneum, toutes les courses s'orientaient vers les rivages de Baïæ ; même le nom de Pompeia n'était plus prononcé. Tout de même que s'il n'avait là-bas plus rien à faire au sujet de son élection, le fils de Dipulus était de toutes les réunions : il y apportait l'enlacement d'une tendresse de jour en jour moins réservée, plus affirmative, et plus ouvertement désireuse de triompher.

Cette familiarité affectueuse, cette privauté jusqu'à l'excès, avaient accredité dans les milieux où fréquentaient le chevalier le bruit de prochaines fiançailles.

Vera s'apercevait de cet enveloppement continu. A ne voir que le dehors des choses il semblait qu'aucun désaccord n'existât entre le père et la fille. Jamais peut-être il n'avait eu pour elle plus d'attentions délicates, plus de largesses incalculées, ni meilleures caresses. Mais, sans qu'aucune allusion fût jamais faite au délai fixé, elle sentait bien que l'ultimatum restait prononcé et qu'on s'efforçait seulement de lui rendre plus douce l'obéissance nécessaire.

Nécessaire ? — Au fond du cœur elle la rejetait à l'avance comme odieuse et coupable. Par sa résistance passive, par ses larmes, par ses protestations elle se vantait secrètement d'y échapper en lassant les exigences paternelles. Jamais on ne la marierait de force ; il s'agissait bien plutôt, par l'intimidation et les tendresses combinées, de vaincre à la longue son refus. Et ce refus n'était-elle pas maîtresse ?

Dès le lendemain de la lutte avec son père elle avait envoyé aux Galates par un esclave de confiance un long billet où elle leur racontait l'entrevue, la souffrance qu'elle en avait ressentie, et leur demandait le secours de leurs prières et de leurs lettres. Le soir l'esclave était revenu avec le message ; dans l'étage du balcon il avait trouvé les chambres vides. Il avait attendu plusieurs heures sans que personne montât l'escalier. Il s'était alors enquis discrètement auprès des voisins. On les avait encore vus trois jours auparavant, mais depuis nul ne les avait aperçus et l'on ne savait ce qu'ils étaient devenus.

Ce fut un coup très dur pour la pauvre enfant. Un moment elle eut l'idée de se rendre elle-même là-bas et de tirer au clair cet inexplicable départ. Mais elle était engagée dans un tournoiement de fêtes dont elle ne pouvait s'échapper. Elle dut remettre la course à plus tard.

Elle pensa aussi recourir à Polybius, lui demander de s'enquérir auprès des édiles... ; mais elle se rappela comme il avait traité les Galates, sur l'hémicycle, et elle n'osa pas.

De nouveau elle ressentit les amertumes de l'isolement. Comme ramené par le reflux de la douleur, le nom d'Argentaria Polla reparut à sa pensée. Mais son contact était glacial. Elle le laissa passer sans regret.

Tout conspirait contre elle. Si prenante qu'eût semblé sa première initiation aux vérités chrétiennes, ç'avait été trop court, trop sommaire pour transformer son être moral. Maintenant que sous l'épreuve elle était seule, privée — elle le croyait du moins — de tout contact avec les forces entrevues, tentée à chaque instant par les marques évidentes d'un amour qui la flattait et la touchait, elle commençait à se retrouver elle-même avec ses impressions mobiles et ses incertitudes.

Tullius Cicero ne disait plus rien à son cœur, et elle avait peur, en s'y reportant, de fortifier le secret appétit de conciliation qu'elle sentait remonter en elle. Vaguement elle se rappelait ce qu'elle avait entendu lire à la réunion nocturne : cela lui avait paru sur le moment bien beau, bien entraînant ; à distance, dans la pénombre d'un souvenir indécis, cela

ne disait rien que d'ordinaire. Il lui eût fallu avoir en mains le manuscrit. Car si elle avait prévu la lutte, elle n'avait pas prévu pareil abandon : paroles amies, lectures amies, tout lui manquait à la fois.

En même temps (était-ce partie du plan de Polybius ?) elle se trouvait conduite par des amis dans les sanctuaires des dieux étrangers.

En l'espace de quelques jours Isis, Sérapis et Mithra lui offraient les symboles étranges de leurs mystères. Isis avait son temple à Herculaneum ; la protection de Néron et d'Otho avait donné à ce culte exotique un essor momentané ; l'Isium romain avait même été le point de départ du solennel triomphe de Vaspasien et de Titus. Sous les portiques, assis aux bancs de bois, immobiles, extatiques, elle vit les Isiaques, les yeux perdus sur l'image de la déesse alexandrine, absorbés dans la contemplation du lotus, emblème de résurrection. Un mystagogue voilé lui parla de la purification nécessaire, du jeûne préparatoire aux révélations, de la grande veillée où l'épopée mystique déroulait ses plases lumineuses... A Puteoli elle prit part à l'office de Sérapis, le dieu égyptien au long *chiton*, au *modius* bizarre sur la tête chevelue... dans un quartier retiré de Néapolis, par un accroc richement payé au principe d'exclusion des femmes, le dieu-soleil, l'*ized* oriental, Mithra, lui fut révélé, moins sentimental que la souriante Isis au sistre joyeux, plus austère avec ses épreuves de souffrances et d'humiliations, avec son effort de renoncement, condition de la victoire, avec son élan

profond vers le pur et le chaste, étrangement semblable au Christ, mais plus froid, sans charité, tout de raison et d'intellectualisme, troublant pourtant ses ardeurs récentes de néophyte.

Ignorante de la part prise par Polybius dans la disparition des Galates, elle ne soupçonnait point qu'il pût avoir un rôle dans ces visites de curiosité. Et toutefois elle en revenait mal à l'aise, se reprochant des complaisances qui amollissaient sa résolution, constatant une faiblesse croissante devant les actes possibles de résistance, angoissée aux moments de solitude par la réapparition hautaine d'un respect humain qu'elle croyait disparu et qui la ressaisissait, en traître, aux tournants des conversations.

Plus les jours passaient, moins elle se sentait prête au combat définitif.

Et pourtant les heures tragiques approchaient implacablement.

(à suivre)

Une âme que Dieu remplit et d'où il déborde est comme un foyer plein de chaleur et de flamme. Quiconque en approche y puise tout à la fois des *clartés* qui l'éblouissent et des *ardeurs* qui l'embrasent.

Père GRATRY.



#### DANS LES PLAINES DE L'OUEST

L'élevage du mouton est une source de grands revenus pour l'Alberta. Certaines sections du sud de cette province, peu propices à la culture des céréales, sont couvertes de nombreux troupeaux.